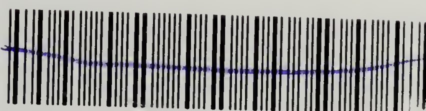
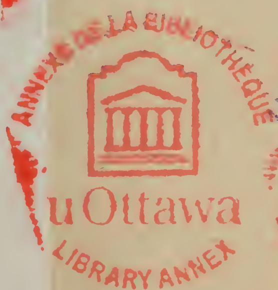
SAINT-ALBIN, EMM. DE

BALLADES ANGLAISES ET ECOSSAISES



BALLADES

LAISES ET ÉCOSSAISES









BALLADES

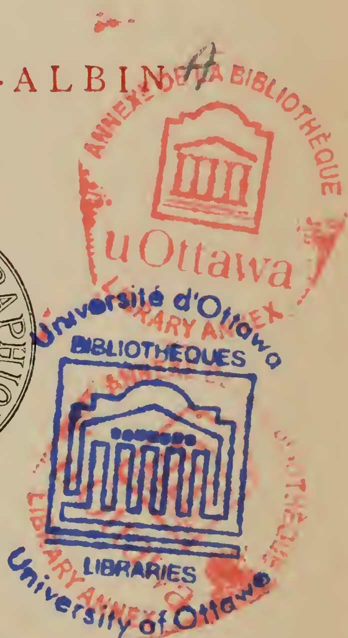
ANGLAISES ET ÉCOSSAISES

Traduites et annotées

PAR

EMM. DE SAINT-ALBIN





PARIS

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTE BIBLIOGRAPHIQUE

MAURICE TARDIEU, DIRECTEUR

Rue de Grenelle, 35

1882





AVANT-PROPOS

La ballade a une haute origine : elle est un dernier vestige de ces chants épiques qu'on retrouve à l'origine de toutes les nations. Dans les initiations et les cérémonies religieuses, dans les festins solennels où se réunissaient les guerriers, des sages, des devins, dont le caractère sacerdotal était souvent héréditaire, chantaient, mimaient, dansaient les traditions héroïques et mythiques des ancêtres. Gardés par une caste vénérée pour son savoir, ces rites sacrés, ces mystères, se transmettaient de générations en générations longtemps même après que leur sens s'était perdu. — Telles étaient ces cantilènes antiques des peuples aryens qui ne nous sont guère parvenues sous leur forme primitive que dans quelques poèmes de l'Edda scandinave, dans quelques chants erses, dans quelques triades galloises. Plus tard ces chants, ayant dépouillé leur caractère exclusivement religieux pour devenir de plus en plus héroïques,

presque historiques, ont composé les kiæmpeviser danois, le cycle breton d'Arthur et de Merlin et les poèmes ossianesques, les bylines russes du cycle de Vladimir, les pesmas serbes sur Marko Kraliévitch, les folkvisor suédois, les romances espagnols, et toute cette poésie héroïque et populaire qui a fleuri pendant des siècles dans toutes les contrées de l'Europe. Quelques-uns, remaniés en épopées, ont formé le *Beowulf*, la *Chanson d'Igor*, le *Nibelungenlied* et le *Heldenbuch*, la *Chanson de Roland*, le *Poème du Cid ;* d'autres se sont fondus dans les chroniques du moyen âge.

Mais à côté des chroniques et des poèmes de longue haleine, le petit récit épique a continué à vivre en se rajeunissant et en se renouvelant sans cesse ; après avoir oublié les dieux, il a rapetissé les héros jusqu'à la taille humaine ; et sous le nom de ballade ou de romance, il n'a plus conté que des légendes, des aventures, des anecdotes. Les bardes et les scaldes, déchus du sacerdoce, sont devenus minnesinger, skazitéli ou kobzars, trouvères, ménestrels ou jongleurs.

Malgré ces transformations, le rhythme primitif s'est pourtant transmis à travers la succession des âges : le rhythme favori de la ballade anglaise ou allemande, du romance espagnol ou portugais, est le rhythme des

poèmes de l'Edda, des épopées indiennes. Le çloka sanscrit se compose de deux vers de seize syllabes, coupés chacun par une césure en deux hémistiches égaux et formant ensemble un sens complet. Ce distique a donc l'apparence d'un quatrain dont le second et le quatrième vers auraient seuls la rime ou l'assonance; les vers pairs, dans les langues du nord, sont en outre parfois raccourcis sur le modèle du *Liôda-hâtrr* ou *Mode des chants* scandinave.

En Angleterre, les successeurs des bardes bretons et des scaldes danois furent d'abord nommés *gleemen*, musiciens, ou *harpers*, joueurs de harpe; après la conquête normande, ils furent appelés *ménestrels*, *rimeurs* et *jongleurs*. La barbe et les cheveux ras, ce qui donnait à leur physionomie quelque chose de monastique, vêtus de longues robes parfois très-riches, et tenant en main la harpe, la rote ou le tambourin, ils allaient de manoir en manoir récitant les vers qu'ils avaient composés ou appris, modifiés suivant leur goût et leur mémoire. Les plus favorisés du sort étaient attachés à la personne du roi ou des seigneurs normands qui parfois ne dédaignaient pas de s'instruire dans leur art. D'autres, courant les campagnes, traduisaient des lais français en anglo-saxon vulgaire, et réduits à chanter dans les carre-

fours, dans les auberges, devant un auditoire grossier, tumultueux, parfois influencé par l'ale, traînaient une vie assez misérable. Dès le XIIe siècle l'histoire relève les noms de quelques ménestrels : Royer, Jeffrey, le fameux Blondel, Thomas le Rimeur. Edouard Ier, pour des motifs politiques, poursuivit les bardes gallois avec une extrême rigueur, mais il entretenait des ménestrels à sa cour. En différentes parties du royaume les rimeurs et jongleurs se réunissaient à jour fixe pour l'élection d'un roi des ménestrels, et ces assemblées réglaient souverainement tout ce qui concernait la corporation. Dans le but de réformer des abus, le roi Edouard IV fonda même une ghilde présidée par un maréchal nommé à vie et deux gouverneurs élus chaque année ; tous les ménestrels du royaume, sauf ceux de Chester qui avaient déjà leur assemblée et leur roi, furent soumis à cette juridiction. Mais l'institution n'en dégénéra pas moins peu à peu ; les poètes lettrés se séparèrent de plus en plus des chanteurs populaires ; au XVIe siècle les ordonnances royales confondirent ceux-ci avec « les rôdeurs, vagabonds et incorrigibles mendiants, » et les punirent comme tels.

Le sol de la « joyeuse Angleterre » et de la « belle Ecosse » ne fut pas partout également favorable à l'éclosion de la poésie populaire.

En Angleterre, la plupart des ménestrels étaient ou se disaient originaires de la contrée du nord ; en Ecosse, ils venaient tous de la contrée du sud. Et la frontière fut, en effet, le lieu où l'esprit d'aventures et la verve poétique se développèrent avec le plus de persistance et d'éclat, grâce au choc perpétuel des deux races. Des deux côtés, les habitants de la frontière, les *borderers*, armés jusqu'aux dents, célébraient entre deux incursions leurs merveilleux exploits qui consistaient surtout en brigandages et en violences de toutes sortes. Ailleurs, les grands bois recélaient une nombreuse population de gens mis hors la loi, d'*outlaws*, dont les prouesses fournissaient aussi le thème de variations infinies. Le récit des hauts faits des borderers et des outlaws remplit aux trois quarts tous les recueils de ballades.

En général, la ballade anglaise ou écossaise est moins chevaleresque et moins fleurie que le romance espagnol, moins délicate et moins sentimentale que la ballade allemande, mais dépeignant un monde moins idéal, elle est peut-être plus vraie et plus gaie. Parfois elle est ornée de fleurs artificielles un peu démodées, ou bien — ce qui d'ailleurs ne lui est pas particulier — elle se traîne dans les lenteurs et les vulgarités de la complainte. Mais elle est beaucoup moins concise que les

productions analogues du nord de l'Europe. Elle s'allonge à tel point par l'accumulation des menus détails, qu'elle est souvent obligée de se scinder en deux ou trois parties et arrive même à former une sorte de chanson de geste, comme la *Petite geste de Robin Hood*.

Remaniés et défigurés d'abord pendant des siècles par des chanteurs ignorants, puis abandonnés tout à fait à la mémoire des paysans, ces petits poèmes couraient grand risque, comme toute poésie populaire que les érudits ne sauvent pas à temps, de disparaître sans laisser de traces. Pour l'amusement des campagnes, on les publiait encore sur des feuilles volantes ou en petits fascicules à bon marché, nommés *Guirlandes* : la *Joyeuse Guirlande*, la *Guirlande dorée du Plaisir princier*, la *Guirlande royale de l'Amour et du Plaisir*, la *Guirlande de roses fanées*, etc. Quelques curieux, au commencement du siècle dernier, Pepys et le duc de Roxburghe, se mirent à les collectionner. En 1723, parut un premier recueil anonyme, en trois volumes. A la même époque, le poète écossais Allan Ramsay insérait quelques ballades écossaises dans son *Evergreen* et dans son *Tea-Table Miscellany*.

Enfin le savant Percy tira de la poudre des bibliothèques et surtout d'un vieux manus-

crit en sa possession la matière de trois volumes qu'il intitula *Reliques of Ancient English Poetry* (1765). Le choix était fait avec goût et les annotations étaient pleines d'une agréable érudition ; le livre réussit assez pour soulever d'amères critiques. Ritson s'en fit le porte-voix et se distingua par son âpreté rageuse et grossière qu'un sincère amour de la vérité et une science incontestable ne suffisent pas à justifier. Il traita Percy d'imposteur et de faussaire, il nia l'existence du fameux manuscrit. En effet, à une époque où il semblait moins important d'assurer la pureté des textes que d'attirer sur eux l'attention publique, Percy avait cru pouvoir se permettre de changer des mots, de corriger des phrases, d'ajouter ou de retrancher des strophes entières ; le lecteur en était d'ailleurs honnêtement prévenu. Il faut reconnaître, en dépit du féroce Ritson, que, sans perdre de leur naïveté, les ballades retouchées par Percy ont meilleure allure et gagnent en intérêt. A notre point de vue particulier, ces altérations sont d'ailleurs parfois assez légères pour disparaître complètement dans une traduction. La querelle fit grand bruit ; le manuscrit dut être exposé à la curiosité des lettrés pendant une année entière, et Percy obtint pour ses *Reliques* les suffrages qu'il avait recherchés.

Depuis cette époque les ballades anglaises et écossaises n'ont pas cessé d'être collectionnées, collationnées, réimprimées. En 1769, parut le recueil de Herd ; en 1777, celui d'Evans ; en 1783, celui de Pinkerton ; la même année, le premier recueil de Ritson, suivi d'autres, en 1790, en 1792, en 1794, et enfin de deux volumes consacrés à Robin Hood, en 1795. Ritson n'eut garde de commettre les fraudes qu'il avait reprochées à Percy : il copia avec une fidélité scrupuleuse les erreurs les plus évidentes, l'orthographe la plus hasardée, et de deux variantes choisit toujours la plus mauvaise, comme plus authentique. Vint ensuite Walter Scott, avec son *Minstrelsy of the Scottish Border* (1802), sa première œuvre de quelque importance ; puis, en 1806, Jamieson ; en 1808, Finlay ; en 1827, Motherwell et Kinloch ; en 1828, Buchan.

La moisson était faite, il ne restait même plus à glaner. Parmi les récents rééditeurs, je ne citerai que M. S. C. Hall pour sa publication de grand luxe, magnifiquement illustrée ; M. le professeur Aytoun pour ses savants commentaires ; M. F.-J. Child, de Boston, pour son énorme collection en huit volumes ; M. J. S. Roberts pour sa compilation d'un extrême bon marché.

Il semblera étrange qu'on ait attendu la

publication de tant d'excellents travaux pour élever des doutes sur l'authenticité des ballades populaires. Cependant M. Robert Chambers a soutenu récemment cette thèse singulière que l'ensemble des ballades ne remontait pas au delà du commencement du siècle dernier : il leur a donné pour auteur lady Wardlaw qui s'est, en effet, rendue coupable d'une supercherie de ce genre, bientôt découverte. Ce qui est vrai, c'est qu'étant transmises oralement, leur langue a été sans cesse rajeunie jusqu'au moment où le texte a été fixé dans des manuscrits ou dans des livres. La multiplicité et les différences des variantes suffiraient seules à démontrer le peu de fondement des allégations de M. Chambers.

Ces petits poèmes sont presque inconnus en France, malgré la traduction du *Minstrelsy* de Walter Scott et les *Ballades, légendes et chants populaires de l'Angleterre et de l'Ecosse*, de M. Loève-Veimars. J'aurais mauvaise grâce à critiquer le choix et les élégances recherchées du style de mon prédécesseur, mais je puis affirmer que sa traduction ne donne qu'une idée assez fausse de l'original. J'ai donc pensé que quelques ballades choisies de manière à rendre la physionomie de l'ensemble — l'espace m'étant fort limité — et traduites littéralement, pourraient intéresser le lecteur français.

Aux ballades populaires et anonymes j'ai joint un certain nombre de ballades littéraires et signées. Celles-ci sont classées par ordre chronologique ; les autres se suivent au hasard, leurs origines étant trop incertaines. Dans un cadre restreint j'offre ainsi un tableau complet du genre dans tous ses développements.

On s'étonnera sans doute de ne trouver parmi les auteurs des ballades littéraires ni Shakespeare, ni Milton, ni Pope, ni Walter Scott, ni Byron, ni tant d'autres poètes célèbres.

Shakespeare connaissait encore les vieilles ballades et les citait volontiers. Dans *Comme il vous plaira* il en fait une appréciation fort juste, mais quand il veut joindre l'exemple à la critique, il produit une sorte d'élégie pastorale dont le moindre défaut est de n'avoir rien de la ballade. Son contemporain sir Philippe Sidney témoigne hautement son enthousiasme pour *la Chasse du Cheviot*, mais il écrit l'*Arcadie de la comtesse de Pembroke.*

Après eux ce genre tombe dans un complet discrédit : il n'est pas digne des poètes classiques. Il ne retrouve quelque faveur qu'au XVIIIe siècle, grâce aux *Reliques* de Percy. Parmi les nouveaux rimeurs de ballades, les uns, sans être tous pour cela des mystifica-

teurs comme Chatterton et lady Wardlaw, mais pour mieux imiter leurs modèles, accumulent les consonnes inutiles, recherchent les mots surannés, et n'ont guère d'autre originalité que leur peu de clarté; les autres, comme Mikle, Mallet, Goldsmith, ne parviennent pas à se sortir d'une certaine Arcadie de clinquant, toute enrubannée de rose et d'azur. Le pompeux Johnson condamne même la simplicité qu'ils ne peuvent atteindre et parodie les naïvetés rustiques par des quatrains comme celui-ci : « Je mis mon chapeau sur ma tête — et je me promenai sur le quai; — là je rencontrai un autre homme — avec son chapeau à la main. » Enfin la tendance qu'avaient les ménestrels à changer les ballades en chansons de geste se retrouve plus marquée encore chez leurs successeurs les poètes lettrés : tels qui, comme Walter Scott, Southey, Moore, ont débuté par des ballades, finissent par des poèmes en plusieurs chants.

Les poètes contemporains se sont fait une autre idée de ce genre : ils ont délibérément laissé de côté toute imitation pour suivre leur propre inspiration. Ils ont ainsi produit, outre ces poèmes plus étendus auxquels les poètes anglais sont naturellement entraînés, de petites œuvres originales et vivantes. Toutefois elles sont peu nombreuses et les extraits que j'en donne ne peuvent pas toujours permettre

de juger la manière ordinaire de l'auteur : la verve bouffonne de *John Gilpin* n'est pas la caractéristique du talent de Cowper; Browning n'est nulle part aussi clair et aussi concis que dans *Au camp français*. Cette liberté d'allures, ce besoin d'affirmer leur originalité, les a souvent aussi fait sortir de la forme simple et rapide de la ballade pour les lancer dans un genre littéraire peu défini : ils sont devenus plus lyriques et plus dramatiques, ils ont employé des stances irrégulières, substitué le monologue au récit, et se sont livrés à tous les caprices de la fantaisie et de l'humour. Car ils ne s'adressent plus à la foule, mais à une élite de lettrés délicats; leurs ballades ne sont plus destinées à être dansées et mimées, comme jadis, ou simplement chantées, comme plus récemment, mais à être lues, de même que les tragédies des récents dramaturges, Browning et Swinburne, ne sont plus faites pour être représentées sur la scène.





I

L'HÉRITIER DE LINNE (1)

Attention, messieurs, et écoutez ; — je vais vous chanter une chanson : — il s'agit d'un seigneur de la belle Ecosse, — du prodigue héritier de Linne.

Son père était un bien bon seigneur, — sa mère une dame de haute lignée, — mais, hélas ! la mort les lui avait pris, — et il aimait réunir joyeuse compagnie.

Passer le jour en chère lie, — boire et se divertir chaque nuit, — jouer aux cartes et aux dés du soir au matin, — tels étaient, en vérité, ses plus doux plaisirs.

Courir à pied et à cheval, s'amuser et faire tapage, — toujours dépenser sans jamais compter, — certes, quand il eût été le roi en personne, — il y eût perdu argent et biens.

Ainsi vécut le prodigue héritier de Linne — jusqu'à ce que tout son or fût épuisé, dissipé ; — et il lui fallut vendre ses vastes domaines,

(1) Ballade d'origine écossaise dont il existe différentes versions. Celle-ci, la meilleure, est celle que Percy a donnée en y « insérant plusieurs stances complémentaires. » Le héros en est inconnu.

— sa maison, ses terres et tous ses biens.

Son père avait eu un intendant rusé — qu'on appelait John des Scales (1); — mais John est devenu un monsieur, — et John a maintenant de l'argent et des rentes.

Il dit : « Bonjour, bonjour, Lord de Linne ; — que rien ne trouble votre chère lie ; — si vous voulez vendre vos vastes domaines, — je vous donnerai comptant une belle somme d'or. »

« Mon or est épuisé, mon argent dissipé ; — prends donc pour toi mes terres ; — donne-moi ton or, bon John des Scales, — et mes terres seront à toi pour toujours. »

Alors John lui fit signer un contrat — et John lui donna un denier à Dieu ; — mais pour chaque livre que John voulait bien payer, — la terre assurément en valait bien trois.

Il lui compta l'argent sur table ; — il était fort heureux d'acquérir le domaine. — « Le domaine est à moi, l'argent est à vous, — et maintenant je serai le Lord de Linne. »

Ainsi a-t-il vendu son vaste domaine, — coteaux et bois, prés et marais, — tout, si ce n'est une pauvre cabane isolée, — située au oin dans un vallon solitaire.

Car il l'avait promis à son père. — « Mon fils, quand je ne serai plus, lui avait dit celui-ci, — peut-être vendras-tu ton vaste domaine, — peut-être dissiperas-tu l'or que je te laisse ;

« Mais jure-moi sur la croix, — que tu ne

(1) Littér. : *Jean des Balances.*

vendras jamais cette cabane isolée,— car quand le monde entier se tournerait contre toi, — tu trouveras là un ami fidèle. »

L'héritier de Linne a les poches pleines d'or. — « Venez avec moi, mes amis, dit-il, — buvons, amusons-nous, faisons bombance! — Que jamais avare ne prospère! »

Ils burent, s'amusèrent et firent bombance — jusqu'à ce que son or se fît rare, — et alors ses amis s'éloignèrent, — ils abandonnèrent le prodigue héritier de Linne.

Il ne lui resta bientôt dans sa bourse qu'un penny, — il ne lui resta qu'un penny ou plutôt trois : — l'un était de cuivre, l'autre de plomb, — et le troisième était de monnaie blanche.

« Maintenant, hélas! dit l'héritier de Linne, — maintenant, hélas! et malheur à moi! — Car quand j'étais le Lord de Linne, — jamais il ne me manquait or ni rentes.

« Mais j'ai maint ami dévoué, — pourquoi ressentirais-je chagrin ou souci? — J'emprunterai à chacun d'eux tour à tour, — jamais ainsi je ne serai au dépourvu. »

Mais voilà que l'un n'était pas chez lui, — qu'un autre venait de dépenser tout ce qu'il avait d'argent, — qu'un autre enfin l'appelait vil dissipateur — et l'invitait durement à passer son chemin.

« Maintenant, hélas! dit l'héritier de Linne, — maintenant, hélas! et malheur à moi! — Car quand je possédais mes vastes domaines, — ils vivaient assez gaiement à mes dépens.

« Mendier mon pain de porte en porte, — ce serait, certes, une cruelle humiliation ; — dérober et voler serait un péché ; — et mes mains ne sont guère habituées au travail.

« J'irai donc à la cabane isolée — où mon père m'a dit d'aller : — quand le monde entier se tourne contre moi, — je trouverai là un ami fidèle. »

L'héritier de Linne s'en alla donc — à travers coteaux et bois, prés et marais, — jusqu'à ce qu'il arrivât à la cabane isolée, — située tout au fond d'un vallon solitaire.

Il regarda en haut, il regarda en bas, — dans l'espoir de découvrir quelque consolation, — mais les murs étaient nus et désolés : — « La place est peu réjouissante, » dit l'héritier de Linne.

La petite fenêtre étroite et sombre — était obstruée par la ronce et le lierre ; — jamais rayon de soleil n'avait lui dans ce réduit — jamais brise bienfaisante n'y avait soufflé.

Il ne put découvrir ni chaise, ni table, — ni foyer hospitalier, ni lit préparé, — rien, si ce n'est une corde avec un nœud coulant — qui pendait en se balançant au-dessus de sa tête.

Et sur elle, en gros caractères, — ces mots étaient écrits, faciles à voir : — « Ah ! misérable vaurien, as-tu dévoré tout ton bien ? — t'es-tu donc réduit à l'indigence ?

« Mon esprit prévoyant avait auguré tout cela, — aussi t'ai-je laissé cet ami fidèle : — qu'il cache maintenant ton triste avilissement — et termine ta honte et tes chagrins. »

L'héritier de Linne ne dit pas un mot, — il ne dit pas un mot, si ce n'est trois : — « Voilà vraiment un ami fidèle — et tout à fait le bienvenu pour moi. »

Il se mit donc la corde autour du cou — et se lança en l'air de toutes ses forces. — Mais voilà que le plafond creva par le milieu — et il retomba sur le sol.

L'héritier de Linne était étendu par terre, bien étonné ; — il ne savait s'il était mort ou vif. — A la fin il regarda et découvrit un billet — qui contenait une clé d'or rouge.

Il prit le billet et le lut ; — il y trouva grande consolation : — le billet lui révélait que dans un creux du mur — se trouvaient enfermés trois coffres.

Deux étaient remplis d'or frappé, — le troisième était plein de monnaie blanche ; — et sur eux, en gros caractères, — ces mots étaient écrits, faciles à voir :

« Une fois encore, mon fils, je te rends la fortune, — amende ta vie et tes folies passées ; — car, si tu n'amendes pas ta vie, — cette corde restera ta dernière ressource. »

« Ainsi soit-il, dit l'héritier de Linne — ainsi soit-il, si je ne m'amende pas, — car je veux en faire ici le serment, — cet avis sera mon guide jusqu'à la fin. »

Alors l'héritier de Linne — s'en alla, il s'en alla de bonne humeur ; — en vérité, il ne s'arrêta ni ne se reposa — avant d'arriver à la demeure de John des Scales.

Lorsqu'il arriva chez John des Scales, —

il regarda par une fenêtre : — il y avait là trois seigneurs assis à table — et ils buvaient du meilleur vin.

L'héritier de Linne dit alors, — il dit alors à John des Scales : — « Je t'en prie, bon John des Scales, — prête-moi quarante pence. »

« Va-t-en, va-t-en, vil dissipateur, — va-t-en ! va-t-en, cela ne peut être. — Dieu me damne, dit-il, — si jamais je te prête un penny ! »

L'héritier de Linne dit alors, — il dit à la femme de John des Scales : — « Madame, quelque aumône accordez-moi, — je vous prie, en l'honneur de la bonne sainte Charité. »

« Va-t-en, va-t-en, vil dissipateur, — je jure bien que tu n'auras pas d'aumône de moi, — car si nous devions ici pendre quelque vagabond, — nous commencerions par toi le premier. »

Alors parla un bon garçon — qui était assis à la table de John des Scales ; — il dit : « Viens çà, héritier de Linne ; — jadis tu étais un brave gentilhomme.

« Tu étais un bon garçon jadis, — et tu n'épargnais ni ton or ni tes biens — aussi te prêterai-je quarante pence, — et quarante autres, si tu en as besoin.

« Et je te prie même, John des Scales, — de le laisser s'asseoir en ta compagnie ; — car tout le monde sait que tu as acquis ses domaines — et que ce fut une bonne affaire pour toi. »

Alors John des Scales lui parla, — il lui répondit tout en colère : — « Dieu me damne.

dit-il, — si je n'ai pas perdu à cette affaire.

« Et je t'offre ici, héritier de Linne, — en présence de ces nobles et gracieux seigneurs, — de les reprendre à meilleur marché,— à cent marcs de moins, que je ne les ai eus de toi. »

« Je vous prends à témoins, messeigneurs, » dit l'autre, — et ce disant il lui donna un denier à Dieu. — « Maintenant, par ma foi, dit l'héritier de Linne, — voici, bon John, ton argent. »

Et il tira les sacs d'or — et les déposa sur la table. — John des Scales était tout attristé — et dans son dépit il ne put trouver un mot.

L'autre lui compta le bon or rouge, — il le lui compta en le faisant sonner : — « L'or est à toi, le domaine est à moi, — et maintenant je suis de nouveau le Lord de Linne ! »

Il dit : « Et voilà pour toi, mon brave garçon ; — tu m'as prêté quarante pence ; — je suis de nouveau le Lord de Linne, — et je veux te donner quarante livres. »

« Maintenant, hélas ! dit Jeanne des Scales, — maintenant, hélas ! et malheur à moi ! — Hier j'étais Lady de Linne — et maintenant je ne suis plus que la femme de John des Scales. »

Maintenant, adieu, dit l'héritier de Linne, — adieu, dit-il, bon John des Scales ! — La prochaine fois que j'aurai envie de vendre mon domaine, — bon John des Scales, j'irai te trouver. »



II

LA CHASSE DU CHEVIOT (1)

PREMIÈRE PARTIE

PERCY sortit du Northumberland — et jura devant Dieu — qu'il chasserait dans les monts — du Cheviot pendant trois jours — en dépit du vaillant Douglas — et de tous ceux qui tenaient pour lui.

Les cerfs les plus gras dans tout le Cheviot,

(1) « Je n'entends jamais la vieille chanson de Percy et de Douglas, sans que mon cœur s'émeuve plus qu'au son de la trompette. Et pourtant elle est chantée par quelque ménétrier aveugle, dont la voix n'est pas moins rude que le style; elle est défigurée par la poussière et les toiles d'araignée d'un âge barbare. Mais quel effet ne produirait-elle pas revêtue de la magnifique poésie de Pindare ! » Telle est l'opinion de sir Philippe Sidney, « la fleur de la chevalerie, » sur cette Chasse du Cheviot, *Chevy Chase,* la plus vieille en apparence et la plus populaire des ballades anglaises. Elle a été publiée par Hearne sur le manuscrit gothique d'un certain Sheale, rimeur ou simple copiste de ballades. L'élégant Addison n'a pas craint de confirmer le jugement de Sidney, tout en confondant avec la ballade originale une version plus récente, datant du règne d'Elisabeth. De ces deux versions j'ai choisi la plus an-

— il dit qu'il les tuerait et les emporterait. — « Par ma foi ! dit à son tour le vaillant Douglas, — j'empêcherai cette chasse, si je le puis. »

cienne, malgré sa rudesse et sa gaucherie, par cette raison que l'autre, au dire de Walter Scott, d'accord en cela avec Percy et tous les critiques anglais, « a plus perdu en feu et en vigueur poétiques, qu'elle n'a gagné en charme de diction. » C'est aussi celle que Herder a insérée dans ses *Voix des peuples*. Pour n'avoir pas à revenir sur ces traductions aussi exactes qu'élégantes du poète allemand, j'ajouterai ici qu'il a donné également dans son recueil, *Sir Patrick Spens, Margaret et William, Édouard ! Édouard !*

Enfin le Chevy Chase, que m'imposaient son antiquité, sa popularité et un tel concert d'éloges érudits, me servira de spécimen unique pour le genre bataille, genre très en vogue autrefois, sinon très amusant aujourd'hui, surtout pour le lecteur français.

Malgré la précision de certains détails, noms des combattants, noms des rois d'Angleterre et d'Ecosse, etc , et quoique la ballade semble peu postérieure à l'événement qu'elle raconte, ce fait historique lui-même est à moitié légendaire, et sa date reste incertaine. Le premier roi d'Ecosse du nom de James fut contemporain, non de Henri IV d'Angleterre, mais de Henri VI; et parmi les innombrables escarmouches des frontières, la seule où un Douglas ait été tué et un Percy fait prisonnier (non tué) fut celle d'Otterbourne, en 1388, sous le règne de Richard II. Les ballades qui célèbrent ce combat d'Otterbourne, plus exactes au point de vue historique et fort anciennes quoiqu'elles ne nous soient parvenues que sous une forme moderne, paraissent n'être, en effet, que la contre-partie écossaise du Chevy Chase.

Alors Percy sortit de Bamborough (1) — avec une forte troupe — de quinze cents courageux archers — choisis dans trois districts.

Cela commença un lundi matin — sur les hautes collines du Cheviot (2); — l'enfant qui n'est pas né maudira — le jour d'un si grand malheur.

Les rabatteurs allaient par les bois — pour lancer les daims ; — les archers couraient à travers les hautes herbes — avec leurs larges flèches étincelantes.

Alors les bêtes coururent dans les bois — de tous les côtés à la fois ; — les lévriers fouillèrent les halliers — à la poursuite des daims.

Ils commencèrent sur les hauteurs des collines du Cheviot — un lundi de grand matin : — quand l'heure de midi approcha — une centaine de beaux cerfs gisaient tués.

Ils sonnèrent l'hallali dans la bruyère — et s'assemblèrent de tous côtés. — Alors Percy vint à la curée — pour assister au dépeçage des cerfs.

Il dit : « Douglas avait promis — de venir

(1) Nom du château qui servait de résidence aux comtes de Northumberland ; il se dresse au sommet d'un roc surplombant la mer.

(2) Les monts Cheviot sont une chaîne de montagnes ou plutôt de collines jadis couvertes de bois et de pâturages ; elles s'étendent entre les comtés de Roxburg et de Northumberland et séparent ainsi l'Ecosse de l'Angleterre.

ici à ma rencontre aujourd'hui ; — mais je savais bien qu'il ne viendrait pas. » — Et Percy proféra un grand jurement.

A la fin un écuyer du Northumberland — les aperçut tout proches ; — il vit venir le vaillant Douglas — et avec lui une forte troupe.

Tous avaient des lances, des hallebardes et des épées. — C'était un magnifique spectacle à voir ; — de gens plus hardis de cœur ou de main — on n'en eût pu trouver dans la chrétienté.

Ils étaient deux mille hommes armés, — sans la moindre erreur ; — ils étaient nés le long de la rivière de la Tweed, — sur le territoire de Teviotdale.

« Laissez le dépeçage des daims, dit-il, — et voyez à prendre grand soin de vos arcs, — car depuis le jour où vos mères vous ont mis au monde — vous n'avez jamais été en si grand danger. »

Le vaillant Douglas à cheval — s'avançait en tête de ses hommes ; — son armure brillait comme un charbon ardent ; — jamais on ne vit homme plus fier.

« Dites-moi qui vous êtes, demanda-t-il, — ou de qui êtes-vous les gens ? — Qui vous a donné permission de chasser sur cette — lande du Cheviot malgré moi ? »

Le premier homme qui lui répondit — ce fut le bon Lord Percy : — « Nous ne voulons pas te dire qui nous sommes, dit-il, — ni de qui nous sommes les gens ; — mais nous

voulons chasser ici, dans cette lande, — en dépit des tiens et de toi.

« Les plus beaux cerfs de tout le Cheviot, — nous les avons tués et nous allons les emporter. » — « Par ma foi ! reprit le vaillant Douglas, — l'un de nous alors mourra aujourd'hui. »

Puis le vaillant Douglas dit à Lord Percy :— « Tuer tous ces hommes innocents, — hélas ! ce serait grand dommage.

« Mais toi, Percy, tu es seigneur terrien, — et moi, on m'appelle comte dans mon pays ; — que nos hommes se tiennent à distance, — et luttons seul à seul. »

« Malédiction du Christ, dit Lord Percy, sur la tête — de quiconque dirait non ! — Par ma foi, vaillant Douglas, ajouta-t-il, — tu ne verras jamais ce jour.

« Ni en Angleterre, ni en Ecosse, ni en France, — il n'est homme né d'une femme, la — quelle que soit d'ailleurs ma chance dans lutte, — à qui je n'ose tenir tête seul à seul. »

Alors parla un écuyer du Northumberland — nommé Richard Witherington : — « La chose ne pourrait jamais être contée en Angleterre, dit-il, — au roi Harry quatre, sans honte.

« Je sais que vous êtes deux grands seigneurs, — je ne suis qu'un pauvre écuyer du pays ; — mais je ne consentirai jamais à voir mon capitaine se battre, —tandis que je resterai tranquille à regarder : — tant que je pour-

rai manier une arme, — je ne faillirai pas du cœur ni de la main. »

Quel jour, quel jour, quel triste jour ! — Je termine ici cette première partie ; — si vous voulez en apprendre davantage sur la chasse du Cheviot, — la suite vient ci-après.

SECONDE PARTIE

Les Anglais avaient bandé leurs arcs, — leurs cœurs étaient sans crainte ; — aux premières flèches qu'ils tirèrent — ils tuèrent cent cinquante Écossais (1).

Mais le comte Douglas resta dans la lande ; — c'était un bon capitaine, — et il le prouva ce jour-là, — car il leur causa bien du mal et des pertes.

Douglas avait divisé sa troupe en trois, — comme un fier commandant en chef ; — avec des lances pointues d'un bois solide — ils arrivèrent de tous côtés.

Au milieu de nos archers anglais — ils firent mainte profonde blessure ; — ils firent périr plus d'un brave, — ce dont ils n'eurent pas à se vanter.

Les Anglais mirent les arcs de côté — et tirèrent leurs épées étincelantes. — C'était un triste spectacle à voir — que ces brillantes épées s'abattant sur les casques.

(1) Le texte désigne ici, comme dans beaucoup de ballades, les guerriers écossais par le mot *spearmen* (lanciers), la lance étant leur arme favorite, tandis que les Anglais étaient surtout archers.

A travers riches cuirasses et hauberts — maint coup fut frappé au cœur; — maint guerrier plein de courage — roula sous les pieds.

A la fin Douglas et Percy se rencontrèrent, — comme deux puissants et vaillants capitaines ; — jusqu'à ce qu'ils fussent baignés de sueur, — ils luttèrent l'un contre l'autre — avec leurs épées, — fines lames de Milan.

Les deux braves guerriers combattirent — fort satisfaits de ce combat, — jusqu'à ce que le sang jaillît de dessous leurs heaumes — comme jamais ne le firent pluie ou grêle.

« Arrête, Percy, dit Douglas, — et sur ma foi ! je t'emmène, — là où tu seras traité en comte — par Jamie (1), notre roi d'Ecosse.

« Tu ne paieras pas rançon ; — je t'engage à accepter ma proposition, — car tu es le plus vaillant homme — que j'aie jamais vaincu sur un champ de bataille. »

« Non certes, dit Lord Percy, — je te l'ai dit déjà : — jamais je ne céderai — à un homme né d'une femme. »

A ce moment arriva une flèche rapide — lancée par un vigoureux archer : — elle frappa le comte Douglas — à l'os de la poitrine.

A travers le foie et les poumons ensemble — la flèche aiguë a pénétré, — de telle sorte que de sa vie — il ne dit plus qu'un seul mot, — et ce fut : « Combattez, mes braves amis,

(1) Diminutif de *James*, Jacques.

tant que vous le pourrez, — car mes jours mortels sont finis. »

Percy s'appuya sur une épée — et regarda Douglas mourir ; — puis il prit la main du guerrier mort — et dit : « Je suis peiné pour toi !

« Pour sauver ta vie j'aurais consenti à me priver — de mes terres pendant trois années ; — car de meilleur cœur, de meilleure main, — il n'en est pas dans toute la contrée du nord. »

Tout cela fut vu d'un chevalier écossais — nommé sire Hugh Montgomerie ; — il vit Douglas mis à mort, — il brandit une lance de bois solide.

Il chevaucha sur son destrier — à travers une centaine d'archers ; — il ne s'arrêta ni ne se ralentit — avant d'arriver au bon Lord Percy.

Il frappa Lord Percy — d'un coup mortel ; — avec sa forte lance d'un bois solide — il traversa de part en part le corps de Percy,

Et on put la voir ressortie de l'autre côté — d'une grande aune et plus. — Il n'était pas de meilleurs capitaines dans la chrétienté, — que les deux capitaines qui furent tués ce jour-là.

Un archer du Northumberland — vit tomber Lord Percy ; — de la main il tendait un arc — fait d'un bois qui n'avait jamais failli ;

Il visa le casque d'acier — avec une flèche longue d'une aune : — le coup funeste et terrible — atteignit messire Hugh Montgomerie.

Le coup funeste et terrible — atteignit Montgomerie ; — les plumes de cygne qui empennaient cette flèche — se teignirent du sang de son cœur.

Pas un homme n'était là qui voulût reculer d'une semelle, — mais ils restaient dans la mêlée — et se frappaient l'un l'autre sans se lasser — avec toutes leurs épées meurtrières.

Cette bataille commença sur le Cheviot — une heure avant midi — et quand sonna la cloche de l'Angelus du soir, — elle n'était pas près d'être terminée.

Ils continuèrent des deux côtés — à la clarté de la lune : — beaucoup n'avaient plus la force de se tenir debout, — là-haut sur les collines du Cheviot.

Des quinze cents archers d'Angleterre — cinquante-trois seulement purent s'en aller ; — des deux mille hommes d'armes d'Ecosse, — seulement cinquante-cinq.

Ils furent tous tués sur le Cheviot, — ou n'eurent pas la force de se relever ; — l'enfant qui n'est pas né maudira — le jour d'un si grand malheur.

Là furent tués avec Lord Percy, — Sir John d'Angerstone, — le léger Sir Roger Hartly, — le hardi Sir William Heron.

Le digne Sir Georges Lovel, — chevalier de grande réputation, — et le riche Sir Ralph Rugby — tombèrent sous les coups.

Pour Witherington mon cœur fut peiné — qu'il pût être tué, — car lorsque ses jambes

furent coupées en deux, — il s'agenouilla et combattit à genoux.

Là furent tués avec le vaillant Douglas, — Sir Hugh Montgomerie, — et le digne Sir Davy Lidde — qui était le fils de sa sœur ;

Sir Charles Murray qui de la place — ne voulut jamais reculer d'une semelle ; — Sir Hugh Maxwell, un noble seigneur, — mourut aussi avec Douglas.

Puis le lendemain on leur fit des brancards — de bouleau et de coudrier gris ; — mainte veuve pleurant toutes ses larmes — vint pour emmener son mari.

Teviotdale fut plongé dans le chagrin, — Northumberland dut faire de grands gémissements, — car deux capitaines comme ceux qui furent tués en ce lieu — jamais on n'en reverra sur les frontières.

La nouvelle est arrivée à Edimbourg, — à Jamie, le roi d'Ecosse, — que le vaillant Douglas, gouverneur des Marches, — gisait mort sur le Cheviot.

Il se tordit les mains en soupirant — et dit : « Hélas ! malheur à moi ! — jamais tel capitaine l'Ecosse — ne retrouvera, dit-il, par ma foi ! »

La nouvelle est arrivée au beau Londres, — jusqu'à notre roi Harry quatre, — que Lord Percy, gouverneur des Marches, — gisait mort sur le Cheviot.

« Dieu ait pitié de son âme ! dit le roi Harry. — Dieu bon, que ta volonté soit faite ! — J'ai en Angleterre, dit-il, une centaine de ca-

pitaines — aussi bons qu'il a jamais été ; — mais, Percy, si je reste en vie, — ta mort sera bien vengée. »

Notre noble roi ayant fait ce serment, — comme un noble prince glorieux, — pour la mort de Lord Percy — livra la bataille de Humbledon (1),

Où trente-six chevaliers d'Ecosse — furent tués en un même jour ; — Glendale vit reluire leurs brillantes armures — dans le château, dans la tour et dans la ville.

Telle fut la chasse du Cheviot — et le combat qui s'ensuivit ; — les vieilles gens qui connaissent bien l'endroit — l'appellent la bataille d'Otterburn.

A Otterburn commença la lutte, — un lundi ; — là fut tué le vaillant Douglas, — Percy n'en revint jamais.

Il n'y eut pas de jour sur les frontières — depuis la rencontre de Douglas et de Percy, — où l'on ne s'étonnât du sang rouge qui avait ruisselé, — comme la pluie dans les rues.

Que Jésus-Christ nous délivre de nos peines — et nous conduise au bonheur éternel ! — Telle fut la chasse du Cheviot, — que Dieu nous accorde une bonne fin !

(1) Le 14 septembre 1402. Humbledon est situé dans le district de Glendale Ward, à un mille de Wooller, dans le Northumberland.



III

LORD THOMAS ET LA BLONDE ELLINOR

LORD Thomas était un hardi forestier — et un chasseur des daims du roi ; — la blonde Ellinor était une jolie femme, — et Lord Thomas l'aimait tendrement.

« Allons, chère mère, dit-il, donnez-moi un conseil, — et en me le donnant, donnez-le à tous deux : — dois-je épouser la blonde Ellinor — et laisser chez elle la fille brune ? »

« La fille brune a des maisons et des terres, — la blonde Ellinor n'en a pas ; — si tu veux ma bénédiction, je t'engage donc — à m'amener la fille brune. »

Et comme cela se trouvait un grand jour de fête, — un jour de fête comme il y en a tant, — Lord Thomas alla chez la blonde Ellinor — qui aurait dû être son épousée.

Et quand il arriva à la demeure de la blonde Ellinor, — il heurta le marteau de la porte : — et qui fut jamais si prompte que la blonde Ellinor — à faire entrer Lord Thomas !

« Quelles nouvelles, quelles nouvelles, Lord Thomas ? dit-elle. — Quelles nouvelles m'apportez-vous ? » — « Je suis venu pour t'inviter

à ma noce — et c'est une triste nouvelle pour toi. »

« Oh ! Dieu ne voudra pas, Lord Thomas, dit-elle, — que telle chose se fasse : — je pensais que j'aurais été moi-même l'épousée, — et que tu aurais été le marié. »

« Allons, chère mère, dit-elle, donnez-moi un conseil — et en le donnant, donnez-le d'un seul mot : — dois-je aller à la noce de Lord Thomas — ou dois-je rester à la maison ? »

« Il y a là beaucoup de vos amis, ma fille, — et beaucoup de vos ennemis, — si vous voulez ma bénédiction je vous conjure donc — de ne pas aller à la noce de Lord Thomas. »

« Il y a là beaucoup de mes amis, mère, — mais quand chacun serait mon ennemi, — que ce soit ma vie, que ce soit ma mort, — je veux aller à la noce de Lord Thomas. »

Elle se vêtit d'une jolie parure — et fit habiller tous ses gens en vert, — et dans chaque ville par où ils chevauchaient — on la prenait pour quelque reine.

Et quand elle arriva à la porte de Lord Thomas, — elle heurta le marteau ; — et qui fut jamais si prompt que Lord Thomas — à faire entrer la blonde Ellinor !

« Est-ce là votre épousée ? dit la blonde Ellinor, — elle me semble étrangement brune, — tu aurais pu avoir une aussi jolie femme, — qu'il y en eut jamais à marcher sur terre. »

« Ne la méprise pas, belle Ellinor, dit-il, — ne la méprise pas devant moi : — car j'aime

mieux ton petit doigt — que toute sa personne. »

Cette fille brune avait un petit canif (1) — à la fois long et pointu, — et entre les côtes et les fausses côtes, — elle frappa au cœur la blonde Ellinor.

« Oh! que le Christ te sauve! dit Lord Thomas, — tu me sembles étrangement pâle; — ton visage avait jadis des couleurs aussi fraîches — que jamais en montra le soleil. »

« Oh! es-tu aveugle, lord Thomas? dit-elle, — ou ta vue se trouble-t-elle? — Ah! ne vois-tu pas le sang de mon cœur — couler en ruisseau jusqu'à mes genoux? »

Lord Thomas avait une épée au côté; — traversant la salle, — il trancha la tête de son épousée sur ses épaules — et la jeta contre le mur.

Il mit la poignée contre la terre — et la pointe contre son cœur. — Jamais trois amoureux ne se rencontrèrent — pour plus vite se séparer.

(1) Il devint de mode pour les dames, au XVIe siècle, de porter à la ceinture, avec l'aumônière, un canif (*penknife*) enfermé dans une gaîne ciselée et ornée de gemmes.



IV

LA BELLE MARGARET ET SON CHER WILLIAM (1)

Il advint qu'un long jour d'été — deux amoureux étaient assis sur une colline ; — ils restèrent assis tout ce long jour d'été — sans pouvoir se rassasier de causerie.

« Je ne vois rien que de bien en vous, Margaret, — et vous ne trouvez rien que de bien en moi ; — demain avant huit heures — vous verrez une belle noce. »

(1) J'ai choisi cette ballade et la précédente, extraites toutes deux des *Reliques* de Percy, parmi un certain nombre de ballades analogues. Dans les unes, le triple meurtre se commet à l'église pendant le mariage et cette cérémonie devient le point saillant du récit, dans d'autres il ne reste plus que deux personnages, et les rôles sont même intervertis, dans d'autres enfin l'incident du revenant — Margaret ou William — devient la partie principale et rappelle la *Lénore* de Bürger. Ces fleurs poussées sur les tombes des amoureux sont une des fictions favorites du moyen-âge, on les retrouve dans *Tristan et Iseult* et dans une foule de légendes.

La ballade de *La belle Margaret* est fort ancienne : elle est citée par Fletcher. Cette citation a inspiré depuis à Mallet son *William et Margaret* qui eut grande vogue en son temps.

La belle Margaret était assise à la fenêtre de sa chambre, — peignant ses cheveux blonds : — elle vit de là son cher William et son épousée — passer devant elle à cheval.

Elle déposa son peigne d'ivoire — et fit deux nattes de ses cheveux ; — vivante elle sortit de sa chambre — et vivante n'y revint jamais.

Quand le jour fut parti et la nuit venue, — quand tout le monde fut profondément endormi, — le spectre de la belle Margaret vint — et se tint aux pieds de William.

« Êtes-vous éveillé, cher William ? dit-elle, — ou bien, cher William, dormez-vous ? — Que Dieu bénisse votre gai lit nuptial — et bénisse mon linceul. »

Quand le jour fut venu et la nuit partie, — quand tout le monde sortit du sommeil, — le cher William dit à son épouse : — « Ma chérie, j'ai bien lieu de pleurer.

« J'ai fait un rêve, ma chère femme, — et de tels rêves ne présagent rien de bon : — j'ai rêvé que ma chambre était pleine de vin rouge — et mon lit nuptial plein de sang. »

« De tels rêves, de tels rêves, mon noble seigneur, — ne présagent jamais rien de bon !... — ce rêve que ta chambre était pleine de vin rouge — et que ton lit nuptial était plein de sang. »

Il appela tous ses gens — par un, par deux et par trois ; — il leur dit : « Je veux aller à la demeure de Margaret — avec la permission de ma dame. »

Et quand il arriva à la demeure de Marga-

ret — il heurta le marteau : — et qui fut jamais plus prompt que ses sept frères — à faire entrer le cher William !

Mais il souleva le drap funèbre : — « Je vous en prie, laissez-moi voir la morte ; — il me semble qu'elle a le visage tout pâle et blême, — elle a perdu ses roses couleurs.

« Je veux faire plus pour toi, Margaret, — que personne de ta famille ; — car je baiserai tes pâles lèvres blêmes, — quoique je n'en puisse obtenir un sourire. »

Alors les sept frères dirent — en soupirant bien tristement : — « Allez donc embrasser votre brune et rieuse épousée — et laissez notre sœur tranquille. »

« Si j'embrasse ma brune et rieuse épousée — j'use tout simplement de mon droit ; — je n'ai jamais fait de serment à cette pauvre morte — ni le jour ni la nuit.

« Préparez, préparez, vous tous mes gens, — préparez votre vin et votre gâteau, — car tout ce qui sera fait aujourd'hui pour ses funérailles, — se fera demain pour les miennes. »

La belle Margaret est morte aujourd'hui, aujourd'hui, — le cher William est mort le lendemain : — la belle Margaret est morte d'amour fidèle, — le cher William est mort de chagrin.

Margaret a été enterrée dans la chapelle du bas, — et William dans celle du haut ; — du cœur de la première germa un rosier — et du cœur de l'autre un églantier.

Ils poussèrent jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le toit de l'église — et là ils ne purent pousser plus haut ; — alors ils s'unirent en un lacs d'amour, — qui faisait l'admiration de tous.

Puis vint le clerc de la paroisse, — pour vous dire la vérité, — et par malheur il les coupa ; — sinon ils y seraient encore.



V

SIR PATRICK SPENS

Le roi est assis dans la cité de Dunfermline (1), — buvant le vin rouge : — « Ah ! où trouverai-je un habile capitaine — pour mettre mon navire à la voile ? »

Alors se leva pour parler un vieux chevalier — qui était assis au côté droit du roi : — « Sir Patrick Spens est le meilleur marin — qui ait jamais navigué sur mer. »

Le roi a écrit une lettre patente, — l'a scellée de sa main, — et l'a envoyée à Sir Patrick Spens — qui se promenait sur le rivage.

« En Norvége, en Norvége, — en Norvége à travers les flots ; — la fille du roi de Norvége — vous l'amènerez en ce pays (2). »

(1) Ville d'Ecosse, près du Forth, résidence favorite des rois d'Ecosse à cette époque.

(2) Marguerite, fille d'Eric, roi de Norvége, et de Marguerite d'Ecosse, fille d'Alexandre III, se trouva à la mort de celui-ci, en 1285, seule héritière du trône d'Ecosse. Elle mourut en Norvége pendant que le conseil de régence pressait son arrivée dans le royaume. L'histoire qui ne mérite pas, il est vrai, pour ces temps reculés, beaucoup plus de confiance que la tradition, ne nomme pas sir Patrick Spens parmi les ambassadeurs

A la première ligne que lut Sir Patrick, — il partit d'un grand éclat de rire ; — à la seconde ligne que lut Sir Patrick — des larmes aveuglèrent ses yeux.

« Ah ! qui est-ce qui a fait cela, — qui est-ce qui a parlé de moi au roi, — pour nous envoyer à cette époque de l'année — naviguer sur la mer (1) ? »

« Qu'il vente ou qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il grêle, — notre navire doit voguer à travers les flots ; — la fille du roi de Norvége, — vous l'amènerez en ce pays. »

Ils déployèrent leurs voiles un lundi matin,

écossais envoyés à cette occasion et ne connaît pas davantage la catastrophe qui aurait terminé sa mission. Certains commentateurs ont donc prétendu que la princesse de la ballade était la mère, dont l'escorte fit, en effet, naufrage au retour, et non la fille ; d'autres ont proposé d'autres explications. Mais toutes ces discussions n'ont rien établi, si ce n'est que, d'après l'exactitude de certains détails, qu'il serait trop long d'énumérer ici, le fait et les personnages ne doivent pas être purement légendaires. On peut même supposer une première mission, dont l'histoire ne parle pas, antérieure à la mort d'Alexandre III.

Quoi qu'il en soit, la ballade est des plus anciennes et des plus connues. Parmi les différentes versions qu'on en a données, j'ai suivi de préférence celle de Walter Scott. Herder et Seckendorf ont traduit très-exactement celle de Percy, qui est moins complète.

(1) Un acte du parlement d'Ecosse défendit plus tard qu'aucun vaisseau marchand sortît du royaume entre la fête de saint Simon et la Chandeleur, tant était grande la terreur inspirée par la mer du Nord pendant l'hiver.

— avec tout l'empressement possible ; — et ils ont débarqué en Norvége — un mercredi.

Ils n'étaient pas restés une semaine, une semaine — ou deux en Norvége, — que les seigneurs de Norvége — commencèrent à dire tout haut :

« Vous autres, Ecossais, vous dépensez tout l'or de notre roi — et tout le douaire de notre reine. » — « Vous mentez, vous mentez, effrontés menteurs, — aussi effrontément qu'on peut mentir !

« Car j'ai apporté autant de monnaie blanche — qu'il nous en fallait à mes hommes et à moi, — et un demi-baril de bon or rouge — a passé la mer avec nous.

« Préparez-vous, préparez-vous, mes braves camarades ; — notre bon vaisseau appareillera au matin. » — « Alors, hélas ! mon cher maître, — car je crains une horrible tempête.

« J'ai vu, la nuit dernière, la nouvelle lune — embrasser l'ancienne, — et si nous nous mettons en mer, maître, — je crains bien qu'il ne nous arrive malheur ! »

Ils n'avaient pas vogué une lieue, une lieue, — une lieue ou à peine trois, — que les vergues disparurent dans l'obscurité, le vent s'éleva avec violence, — et la mer devint furieuse.

Les ancres se rompirent, les huniers se brisèrent, — c'était une si horrible tempête ! — Et les vagues se précipitèrent sur le navire désemparé — jusqu'à ce que ses flancs fussent entr'ouverts.

« Ah! où trouverai-je un bon marin — qui prenne en main le gouvernail, — pendant que je monterai au haut du perroquet — pour voir si je n'apercevrai pas la terre ? »

« Oh! me voici, je suis bon marin, — je prendrai en main le gouvernail, — pendant que vous monterez en haut du perroquet, — mais j'ai bien peur que vous n'aperceviez pas la terre. »

Il n'avait pas fait un pas, un pas, — mais un pas seulement, — qu'une cheville céda dans le flanc du bon navire — et que la mer salée s'y engouffra.

« Allez chercher une pièce de soie — et une autre de toile — et entourez-en la coque de notre bon navire — pour que la mer n'entre pas. »

Ils allèrent chercher une pièce de soie — et une autre de toile ; — ils en entourèrent la coque du bon navire, — mais la mer entra toujours.

« Nous le maintiendrons bien, nous le manœuvrerons bien, — et nous le ramènerons sain et sauf. » — Mais avant qu'il eût achevé ces mots, — le beau navire avait sombré.

Ah ! tristes, tristes étaient nos bons seigneurs écossais — de mouiller leurs talons de liége, — mais longtemps avant que le jeu fût fini, — ils avaient mouillé leurs chapeaux.

Et maint lit de plume — flotta sur les vagues, — et il y eut maint fils de bon lord — qui ne revint jamais à la maison.

Les dames tordirent leurs mains blanches

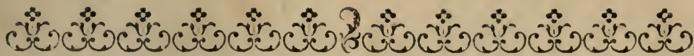
— les jeunes filles arrachèrent leurs cheveux — de désespoir pour leurs amoureux — qu'elles ne devaient plus revoir.

Ah! longtemps, longtemps, les dames peuvent s'asseoir, — avec leur éventail à la main, — avant d'apercevoir Sir Patrick Spens — cinglant vers le rivage.

Et longtemps, longtemps, les jeunes filles peuvent s'asseoir, — avec leurs peignes d'or dans les cheveux, — attendant leurs chers fiancés — qu'elles ne reverront jamais.

A quarante milles d'Aberdeen (1) — la mer a cinquante toises de fond ; — c'est là que gît le bon Sir Patrick Spens — avec les seigneurs écossais à ses côtés.

(1) D'autres versions disent *Aberdour*, petit port à six milles de Dunfermline.



VI

LE BEL AUTOUR (1)

Oh ! malheur, malheur ! mon bel autour, — que ton plumage est brillant ! » — « Malheur, malheur, mon cher maître, — que vous semblez pâle et triste !

« Avez-vous perdu au tournoi — votre épée ou bien votre lance ? — Ou vous affligez-vous pour la jeune fille du midi, — que vous ne pouvez aller voir ? »

(1) L'autour, oiseau de proie du genre *Faucon (Falco palumbarius),* était autrefois apprivoisé et dressé pour la chasse. On appelait la chasse à l'autour *autourserie* ou *chasse du bas vol*, parce que l'autour a un vol peu élevé, et pour la distinguer de la *chasse du haut vol,* qui se faisait avec le faucon. Celle-ci était réservée aux princes et aux rois, tandis que la première, plus modeste, était pratiquée par les simples gentilshommes. Mais si familiers que fussent ces oiseaux, le rôle de messager doué de la parole joué par notre autour, n'en est pas moins assez invraisemblable pour que d'autres versions de la même ballade le donnent à un perroquet. Le breuvage soporifique rappelle le fameux breuvage de Juliette Capulet. On le retrouve aussi dans les bylines russes employé par Salomonie, femme de Salomon. L'incident du plomb fondu versé par la belle-mère se retrouve dans les légendes de différents pays.

« Je n'ai pas perdu au tournoi — mon épée non plus que ma lance; — mais, certes, je m'afflige pour mon amoureuse — avec mainte larme amère.

« Heureusement pour moi, mon bel autour, — que tu peux aussi bien parler que voler; — tu porteras une lettre à mon amoureuse — et me rapporteras sa réponse. »

« Mais comment trouverai-je votre amoureuse, — ou comment la reconnaîtrai-je ? — Jamais ma langue ne lui a parlé, — mes yeux ne l'ont jamais vue. »

« Ah! tu reconnaîtras bien mon amoureuse — aussitôt que tu la verras, — car de toutes les fleurs de la belle Angleterre — la plus belle fleur, c'est elle.

« Le rouge qui colore la joue de mon amoureuse — ressemble à une goutte de sang sur la neige ; — le blanc de son cou nu — ressemble au duvet de la mouette blanche.

« Et même, devant la porte de la demeure de mon amoureuse — croît un bouleau en fleurs ; — tu devras t'y percher et chanter, — quand elle sortira pour aller à l'église ;

« Et vingt-quatre belles dames se rendront à la messe ; — mais tu reconnaîtras bien ma dame, — ce sera la dame la plus belle. »

Lord William a écrit une lettre d'amour — et l'a placée sous son aile grise ; — et l'oiseau est parti pour les pays du sud — aussi vite que peuvent voler des ailes.

Et justement devant la demeure de cette dame — croissait un bouleau en fleurs : — et

il s'y percha et chanta, — quand elle sortit pour aller à l'église.

Et il reconnut bien cette belle dame — parmi ses nobles demoiselles, — car la fleur qui s'épanouit en un matin de mai — n'est pas plus jolie qu'elle.

Il s'abattit à la porte de la dame — et se percha sur un clou ; — puis il chanta bien doucement un air d'amour — jusqu'à ce que tout fût charmé dans la demeure.

Et d'abord il chanta en notes basses, — puis il chanta en notes claires, — et toujours le refrain de la chanson — était : « Votre amoureux ne peut venir ici. »

« Régalez-vous, régalez-vous, vous toutes, mes demoiselles, — que le vin coule parmi vous ! — Tandis que je vais à ma fenêtre — écouter la chanson de cet oiseau charmant.

« Chantez, chantez encore, mon charmant oiseau — la chanson que vous chantiez hier, — car je reconnais à votre doux ramage — que vous êtes envoyé par mon amoureux. »

Alors il chanta d'abord une chanson joyeuse, — puis il en chanta une grave ; — ensuite il chercha dans ses plumes grises — et lui remit la lettre.

« Voici une lettre de Lord William, — il dit qu'il vous en a envoyé trois ; — il ne peut plus longtemps attendre votre amour, — mais pour l'amour de vous, il mourra. »

« Va le prier de cuire son gâteau de noce — et de brasser sa bière de noce, — et je l'irai trouver à l'église de Sainte-Marie, — long-

temps, longtemps avant qu'elle soit vieille. »

La dame est montée à sa chambre. — C'était une femme bien affligée, — comme si elle avait été atteinte d'un mal soudain — et se fût sentie près de mourir.

« Une grâce, une grâce, mon père chéri, — j'implore une grâce de vous ! » — « Ne me demande pas cet orgueilleux seigneur écossais, — car celui-là, tu ne le reverras jamais.

« Mais si tu demandes honnêtement toute autre chose, — cela te sera sûrement accordé. » — « Eh bien ! si je meurs en pays du midi, — enterrez-moi en Ecosse.

« Et la première église à laquelle vous arriverez, — faites-y chanter la messe, — et à l'église à laquelle vous arriverez ensuite — faites-y sonner les cloches.

« Et lorsque vous arriverez à l'église de Sainte-Marie, — demeurez là jusqu'à la nuit. » — Son père donna donc sa promesse — et s'engagea par serment.

Alors elle monta dans sa chambre — aussi vite qu'elle put aller, — et elle but un breuvage soporifique — qu'elle avait préparé avec soin.

Et ses joues roses devinrent pâles, pâles et grises, — ses joues brillantes de santé ; — et elle sembla aussi sûrement morte — que quiconque eût pu l'être.

Sa vieille belle-mère dit alors : — « Prenez du plomb fondu — et faites-en tomber une goutte sur sa poitrine — pour voir si elle est morte. »

On prit une goutte de plomb fondu, — on la laissa tomber sur sa poitrine. — « Hélas ! hélas! s'écria son père, — elle est morte sans prêtre! »

Ni ses dents ne s'entre-choquèrent, — ni sa joue ne frissonna. — « Hélas ! hélas ! s'écria son père, — elle n'a plus souffle de vie. »

Alors se levèrent ses sept frères — et ils lui façonnèrent un cercueil ; — ils le lui façonnèrent en chêne solide — et le recouvrirent d'argent brillant.

Alors se levèrent ses sept sœurs — pour lui coudre un linceul — et à chaque point qu'elles y firent, — elles attachèrent une clochette d'argent.

A la première église d'Ecosse où ils arrivèrent, — ils firent chanter une messe, — et à l'église d'Ecosse où ils arrivèrent ensuite, — ils firent sonner les cloches.

Mais lorsqu'ils arrivèrent à l'église de Sainte-Marie, — ils trouvèrent des guerriers écossais rangés en bataille, — et d'un bond se dressa Lord William, — leur chef à tous.

« Déposez, déposez le cercueil, dit-il, — pour que je la voie. » — Mais aussitôt que Lord William eut touché sa main, — ses couleurs revinrent peu à peu.

Elle s'illumina comme la fleur d'un lis — jusqu'à ce que ses pâles couleurs se fussent dissipées ; — avec ses joues roses et ses lèvres vermeilles — elle sourit à son amoureux.

« Un morceau de votre pain, mon cher seigneur, — et un verre de votre vin ; — car j'ai

jeûné ces trois longs jours, — pour l'amour de vous et de moi.

« Retournez, retournez à la maison, mes sept vaillants frères, — retournez à la maison et sonnez de vos cors ! — Vous auriez bien voulu, je crois, faire mon malheur, — mais c'est moi qui vous ai joués.

« Faites mes adieux à mon vieux père — qui désirait le repos de mon âme, — mais malheur à ma cruelle marâtre — qui m'a fait brûler la poitrine ! »

« Ah ! malheur à toi, femme légère ! — puisses-tu mourir de malemort, — car nous avons laissé à la maison notre père et nos sœurs — le cœur brisé à cause de toi. »



VII

ADAM BELL, CLYM DE LA CLOUGH ET WILLIAM DE CLOUDESLY (1)

PREMIÈRE PARTIE

JOYEUSEMENT on vivait dans la forêt verdoyante, — parmi les feuilles vertes, — là où les hommes vont à l'orient ou au couchant — avec des arcs et des flèches aiguës.

(1) Cette ballade, à laquelle les plus vieux dramaturges anglais ont fait plus d'une allusion, a été imprimée pour la première fois, en 1550, par William Copland. Les héros en sont aussi célèbres dans le nord de l'Angleterre que Robin Hood dans les comtés du centre. Ils semblent avoir été contemporains de celui-ci ou du père de celui-ci et avoir vécu vers le milieu du XII[e] siècle. Le fameux exploit de Guillaume Tell enlevant une pomme sur la tête de son enfant (1307) ne serait donc qu'une répétition du trait d'adresse de William de Cloudesly. Il est vrai qu'antérieurement, Toko ou Tocho en avait fait autant en présence du roi Harold, et qu'avant Toko, si l'on en croit les sagas scandinaves, Egil avait donné le même spectacle au roi Nidung ; c'est dire que la légende remonte à la plus haute antiquité gothique. Dans les bylines russes la femme de Dounaï, l'un des bogatyrs du cycle de Vladimir, enlève trois fois de sa flèche d'acier un anneau d'or placé sur la tête de son mari.

Pour relancer les chevreuils dans leurs gîtes ; — de tels spectacles ont souvent été vus. — Ainsi en était-il de trois yeomen (1) de la région du nord, — et c'est d'eux que je veux parler.

L'un d'eux s'appellait Adam Bell, — l'autre Clym de la Clough (2), — le troisième était William de Cloudesly, — un fort bon archer.

Chacun de ces yeomen — avait été déclaré *outlaw* (3) pour braconnage, — et les trois frères avaient juré un jour — d'aller dans la Forêt-Anglaise (4).

Maintenant attention, messieurs, et écoutez, — si vous aimez entendre des choses plaisantes ; — deux d'entre eux étaient célibataires, — le troisième avait pris femme.

William était l'homme marié, — et ses soucis en étaient beaucoup plus grands. — Il dit un jour à ses frères — qu'il voulait aller à Carlisle

Pour parler à la belle Alice, sa femme — et à ses trois enfants. — « Par ma foi, dit Adam Bell, — ce ne sera pas sur mon conseil :

« Car si tu vas à Carlisle, frère, — et si tu quittes cette forêt sauvage, — et si la justice te prend, — c'en est fait de ta vie. »

(1) Le *yeoman* (*yeomen* au pluriel) était un paysan libre et franc tenancier.

(2) Littér. : *Clément de la Roche.*

(3) Condamné par contumace et mis *hors la loi.*

(4) *Englyshe wood,* la forêt d'Inglewood, qui s'étend de Carlisle à Penrith.

« Si demain, frère, je ne reviens pas — vers vous dès prime, — soyez assuré que je suis prisonnier — ou bien que je suis tué. »

Il prit congé de ses deux frères — et partit pour Carlisle. — Là il frappa à sa propre fenêtre — vivement et frappa de nouveau.

« Où êtes-vous, belle Alice, ma femme, — ma femme et mes trois enfants ? — Laisse entrer promptement ton propre mari, — William de Cloudesly. »

« Hélas ! dit alors la belle Alice, — avec un profond soupir, — tu es recherché en cette place — depuis une demi-année et plus. »

« J'y suis en ce moment, dit Cloudesly, — et je voudrais bien y être entré ; — maintenant sers-nous à manger et à boire suffisamment, — et faisons chère lie. »

Elle lui servit à manger et à boire en abondance, — comme une femme mariée, — et elle lui fit fête de ce qu'elle avait, — car elle l'aimait comme sa vie.

Dans ce logis était couchée une vieille femme, — un peu auprès du feu : — William l'avait recueillie par charité — depuis plus de sept années.

Elle se leva et sortit tout doucement — quoiqu'elle ne pût guère se hâter, — car elle n'avait pas posé pied à terre — des sept dernières années.

Elle alla à la demeure du juge — aussi vite qu'elle put aller. — « Cette nuit, dit-elle, est venu à la ville — William de Cloudesly. »

Ce dont le juge fut fort content, — comme

aussi le shérif : — « Tu ne te seras pas donné de peine pour rien, femme ; — tu auras ta récompense avant de t'en retourner. »

Ils lui donnèrent un fort beau jupon, — écarlate, à ce que j'ai ouï dire ; — elle accepta le cadeau et s'en retourna à la maison, — et se coucha de nouveau.

Ils firent prendre les armes à la joyeuse ville de Carlisle — en toute la hâte possible — et vinrent assiéger la maison de William — aussi vite qu'ils purent aller.

Là ils cernèrent ce bon yeoman — de tous les côtés à la fois ; — William entendit un grand bruit de gens — qui accouraient en cet endroit.

Alice ouvrit une fenêtre — et regarda tout autour : — elle aperçut le juge et le shérif aussi, — avec un grand attroupement.

« Hélas ! trahison ! s'écria la belle Alice, — quel malheur te menace ! — Va dans ma chambre, mari, dit-elle, — cher William de Cloudesly. »

Il prit son épée et son bouclier, — son arc et ses trois enfants — et se retira dans la chambre la plus forte, — là où il se croyait le mieux en sûreté.

La belle Alice le suivit comme une amante fidèle, — avec une hache d'armes à la main : — « Je tuerai quiconque franchira — cette porte, tant que je pourrai me tenir debout. »

Cloudesly banda son bon arc, — qui était d'un bois solide : — il frappa le juge à la poitrine — et sa flèche se brisa en trois.

« Malédiction de Dieu sur ton cœur! dit William ; — ta casaque t'a rendu service aujourd'hui. — Si elle n'avait été meilleure que la mienne, — la flèche serait ressortie par le dos. »

« Rends-toi, Cloudesly, dit le juge ; — jette ton arc et tes flèches. » — « Malédiction de Dieu sur son cœur, dit la belle Alice, — pour les conseils qu'il donne à mon mari ! »

« Mettez le feu à la maison, dit le shérif, — puisqu'on ne peut en venir à bout autrement, — et brûlons-y Willliam, dit-il, — sa femme et ses trois enfants. »

Ils mirent le feu à la maison en plusieurs endroits — et les flammes jaillirent bien haut. — « Hélas ! cria alors la belle Alice, — je vois qu'il nous faut mourir ici. »

William ouvrit une fenêtre de derrière, — qui se trouvait dans sa chambre du haut, — puis avec des couvertures il fit descendre — sa femme et ses trois enfants.

« Voici tous mes trésors, dit William, — ma femme et mes trois enfants ; — pour l'amour du Christ ne leur faites pas de mal, — mais acharnez-vous tous contre moi. »

William tira merveilleusement bien — jusqu'à ce qu'il eût employé toutes ses flèches — et que le feu le serrât de si près — que la corde de son arc se fut rompue en deux.

Les étincelles jaillissaient et retombaient sur lui, — ce bon William de Cloudesly. — Il se sentit bien malheureux et dit : — « Cette mort, pour moi, serait celle d'un lâche.

« J'aime mieux, dit William, — me précipiter l'épée à la main au milieu de cette cohue, — qu'être cruellement brûlé — ici, en présence de mes ennemis. »

Il prit son épée et son bouclier — et se précipita au milieu d'eux, — là où les gens étaient le plus pressés — et il abattit maint assaillant.

Nul ne put soutenir ses coups — tant il courut à eux avec rage ; — alors ils jetèrent sur lui des portes et des fenêtres — et s'emparèrent ainsi de ce bon yeoman.

Alors ils lui lièrent les mains et les pieds — et l'enfermèrent dans un obscur cachot. — « Maintenant, Cloudesly, dit le juge, — tu seras promptement pendu. »

« Maintenant je veux te préparer — une belle potence toute neuve, dit le shérif ; — et les portes de Carlisle seront fermées — de façon que personne ne puisse entrer.

« Et Clym de la Clough ne viendra pas à ton secours, — pas plus qu'Adam Bell, — quand ils amèneraient un millier d'hommes avec eux — et tous les diables de l'enfer. »

De grand matin le juge se leva — et il alla d'abord aux portes ; — il donna ordre qu'on les fermât soigneusement, — tout de suite et chacune d'elles.

Puis il s'en vint à la place du marché, — aussi vite qu'il put aller ; — il y fit dresser une potence toute neuve — auprès du pilori.

Un petit garçon dans la foule demanda : — « Pourquoi dresse-t-on cette potence ? » —

On lui dit : « Pour pendre un bon yeoman, — William de Cloudesly. »

Ce petit garçon était le porcher de la ville — et il gardait les porcs de la belle Alice ; — il avait souvent vu Cloudesly dans la forêt — et lui avait donné à manger.

Il sortit par une crevasse de la muraille — et courut vivement à la forêt ; — là il rencontra ces braves yeomen — aussitôt et sans chercher.

« Hélas ! dit alors le petit garçon, — vous tardez ici trop longtemps ; — Cloudesly est prisonnier et condamné à mort — et tout prêt à être pendu. »

« Hélas ! dit alors le bon Adam Bell, — quel triste jour pour nous ! — Il aurait mieux fait de rester ici avec nous, — comme nous l'en avions tant prié.

« Il aurait pu rester dans la forêt verdoyante — sous les ombrages verts, — et nous laisser, nous et lui, en repos, — loin de tout trouble et souci ! »

Adam banda un bien bon arc ; — il eut bientôt tué un grand cerf : — « Prends cela, enfant, pour ton dîner — et rapporte-moi ma flèche. »

« Mais partons d'ici, dirent ces braves jeunes gens, — ne nous attardons pas ici plus longtemps : — avec la grâce de Dieu nous le reprendrons, — quand nous devrions le payer bien cher. »

Ces bons yeomen partirent donc pour Carlisle — par une gaie matinée de mai. — Telle

est la première partie de Cloudesly; — il en reste une seconde à dire.

SECONDE PARTIE

Et quand ils arrivèrent au joyeux Carlisle — par une belle matinée, — ils trouvèrent les portes fermées devant eux, — tout autour, de tous les côtés.

« Hélas! dit alors le bon Adam Bell, — quel malheur que nous soyons jamais nés! — Ces portes sont si soigneusement bien fermées — que nous ne pouvons pas entrer. »

Clym de la Clough lui dit alors : — « Avec une ruse nous pénètrerons; — disons que nous sommes messagers — arrivant tout droit de la part du roi. »

Adam dit : « J'ai une lettre bien écrite; — maintenant agissons prudemment; — nous dirons que nous avons le sceau du roi; — j'imagine que le portier n'est pas clerc. »

Alors Adam Bell frappa aux portes — de grands et forts coups; — le portier se demanda étonné qui ce pouvait être — et courut aux portes.

« Qui est là maintenant, dit le portier, — à frapper comme cela? » — « Nous sommes deux messagers, dit Clym de la Clough — arrivés tout droit de la part du roi. »

« Nous avons une lettre, dit Adam Bell, — que nous devons remettre au juge; — laissez-nous entrer remplir notre message, — que nous retournions vers le roi. »

« Personne n'entre ici, dit le portier, — par Celui qui est mort sur la croix ! — jusqu'à ce que soit pendu un abominable voleur — nommé William de Cloudesly. »

Alors parla ce bon yeoman Clym de la Clough, — et il jura par le nom de la Vierge Marie : — « Si tu nous tiens longtemps dehors, — c'est toi qui seras pendu comme un voleur.

« Regarde ! nous avons le sceau du roi, — eh quoi ! lourdaud, es-tu fou ? » — Le portier crut la chose — et ne se tint plus sur ses gardes.

« Honneur au sceau de mon seigneur ! dit-il ; — à cause de lui vous entrerez. » — Et aussitôt il ouvrit les portes : — il ne les ouvrit pas pour son bien.

« Maintenant nous sommes entrés, dit Adam Bell, — ce dont nous sommes bien aises ; — mais le Christ, qui est descendu aux enfers, — sait comment nous en sortirons. »

« Si nous avions les clefs, dit Clym de la Clough, — nous nous tirerions très bien d'affaire ; — nous pourrions parfaitement sortir — quand nous en verrions le temps et la nécessité. »

Ils mandèrent le portier au conseil — et lui tordirent le cou en deux, — et ils le jetèrent dans un obscur cachot, — et ils lui prirent ses clefs.

« C'est moi qui suis le portier maintenant, dit Adam Bell, — vois, frère, nous avons les clefs ; — pire portier le joyeux Carlisle — n'a pas eu depuis cent années,

« Et maintenant il faut bander nos arcs — et pénétrer dans la ville — pour délivrer notre cher frère — qui gît dans le souci et la peine. »

Et, sur ce, ils bandèrent leurs arcs, — et regardèrent si leurs cordes étaient rondes : — à la place du marché du joyeux Carlisle — ils se rendirent aussitôt.

Et comme ils regardaient autour d'eux, — ils virent une potence toute neuve — et le juge avec sa suite d'écuyers. — qui avait condamné William à être pendu.

Quant à Cloudesly, il gisait là, tout apprêté, dans une charrette, — les mains et les pieds solidement noués, — avec une forte corde autour du cou, — tout apprêté pour être pendu.

Le juge fit approcher un garçon : — il devait avoir les vêtements de Cloudesly — pour sa peine de prendre la mesure de ce yeoman — et ensuite creuser sa fosse.

« J'ai vu, dit Cloudesly, plus merveilleux que ceci : — entre l'heure présente et prime. — celui qui me creuse une fosse — pourrait bien y être couché lui-même. »

« Tu parles avec arrogance, dit le juge, — je veux te pendre de ma propre main. » — Ses deux frères entendirent très-bien tout cela, — si cois qu'ils se tinssent.

Alors Cloudesly jeta les yeux de côté — et vit ses deux frères se tenir — à un coin de la place du marché, — avec leurs bons arcs à la main.

« Je vois une issue, dit Cloudesly, — j'es-

père encore me tirer d'affaire; — si je pouvais avoir mes mains libres, — je n'aurais pas grande crainte. »

Alors le bon Adam Bell parla — sans détours à Clym de la Clough : — « Frère, vois à bien viser le juge; — tu l'aperçois là-bas.

« Je tirerai sur le shérif, — d'une main sûre, avec une flèche aiguë. » — Dans le joyeux Carlisle meilleur coup — n'avait été vu de sept ans.

Ils lâchèrent leurs flèches tous deux à la fois; — ils ne redoutaient personne. — L'un frappa le juge, l'autre le shérif, — si bien que leur sang coula de tous côtés.

Tous ceux qui étaient auprès s'écartèrent — quand le juge tomba sur le sol — et quand le shérif tomba auprès de lui; — l'un et l'autre étaient blessés à mort.

Tous les assistants se mirent à fuir, — n'osant pas rester plus longtemps. — Alors ils détachèrent vivement Cloudesly — là où il était étendu lié avec des cordes.

William se jeta sur un officier de la ville, — il lui prit sa hache des mains; — il frappa de droite et de gauche, — il lui semblait qu'il perdait du temps.

William dit à ses deux frères : — « Il nous faut aujourd'hui vaincre ou mourir ; — si jamais vous êtes dans le besoin, comme moi en ce moment, — je vous rendrai la pareille. »

Ils tirèrent si bien dans la circonstance — avec leurs cordes de soie infaillibles, — qu'ils

inrent les rues dégagées d'un bout à l'autre ; — la bataille dura longtemps.

Ils luttèrent ensemble comme des frères dévoués, — comme des hommes hardis et courageux : — ils mirent maint homme par terre, — ils arrêtèrent les battements de plus d'un cœur.

Mais quand toutes leurs flèches furent épuisées, — les gens s'empressèrent à leur poursuite ; — ils tirèrent aussitôt leurs épées — et jetèrent leurs arcs loin d'eux.

Ils allèrent vivement leur chemin, — avec leurs épées et leurs boucliers ronds ; — quand vint le milieu du jour — ils avaient fait mainte blessure.

Mainte trompe sonna le rappel dans Carlisle, — et derrière eux sonnaient les cloches ; — mainte femme dit : « Hélas ! » — et mainte se tordit les mains.

Le maire de Carlisle était sorti — et avec lui toute une grande troupe ; — ces trois yeomen le craignaient beaucoup, — ils se sentaient en grand danger pour leur vie.

Le maire armé vint en grande hâte, — avec une hache d'armes à la main ; — maint homme vigoureux était avec lui — pour l'assister dans cette lutte.

Le maire porta à Cloudesly un coup de hache — et brisa en deux son bouclier. — Maint yeoman dans ce grand péril — criait tout ému : « Hélas ! trahison ! Tenez — les portes fermées, demandaient-ils, — pour que ces traîtres ne puissent sortir. »

Mais toute leur peine fut inutile, — car les portes ne furent pas fermées, — avant que ces trois intrépides lutteurs — les eussent franchies en un instant.

« Voici vos clefs, dit Adam Bell, — je renonce en ce jour à mon emploi, — et si vous voulez suivre mon conseil, — vous choisirez un nouveau portier. »

Il leur jeta les clefs à la tête — et leur souhaita toutes sortes de prospérités — et la faculté pour tout bon yeoman — de venir consoler sa femme.

Ainsi s'enfoncèrent dans la forêt ces bons yeomen, — légers comme feuilles d'arbres, — ils rirent et se mirent en belle humeur : — leurs ennemis étaient loin derrière eux.

Lorsqu'ils arrivèrent à la Forêt-Anglaise, — sous leur arbre favori, — ils trouvèrent de bons et beaux arcs — et des flèches en grande quantité.

« Dieu me pardonne, dit Adam Bell, — et aussi Clym de la Clough maintenant délivré, — je voudrais que nous fussions dans le joyeux Carlisle — devant cette belle assistance. »

Ils s'assirent et firent bonne chère, ils mangèrent et burent leur content. — Telle est la seconde partie de ces hardis yeomen, — et je vais vous en dire une autre.

TROISIÈME PARTIE

Tandis qu'ils étaient assis dans la Forêt-Anglaise, — sous leur arbre favori, — il leur

sembla qu'ils entendaient pleurer une femme, — mais ils ne pouvaient la voir.

La belle Alice soupirait amèrement : — — « Pourquoi faut-il que j'aie vu ce jour ! — Car maintenant mon cher mari est tué ; — hélas ! quel chagrin !

« Si j'avais pu parler à ses chers frères, — ou au moins à l'un des deux, — pour leur faire connaître ce qui lui est arrivé, — mon cœur serait hors de peine ! »

Cloudesly s'écarta un peu — et regarda sous les tilleuls verts, — il aperçut sa femme et ses trois enfants, — pleins de douleur dans le cœur et dans l'âme.

« Sois bienvenue, femme, dit alors William, — sous cet arbre fidèle ; — j'aurais juré hier par le bon saint Jean, — que tu ne m'aurais jamais revu. »

« Je suis heureuse que tu sois ici, — mon cœur est hors de peine. » — « Femme, dit-il, sois joyeuse et gaie, — et remercie mes deux frères. »

« Parler de cela, dit Adam Bell, — serait, m'est avis, bien inutile ; — la viande dont vous souperez — court encore sur ses pattes. »

Ils descendirent dans une vallée, — ces trois nobles archers ensemble : — chacun d'eux tua un beau cerf, — le plus beau qu'il put voir.

« Voici le plus beau pour toi, Alice, ma femme, — dit William de Cloudesly — pour te récompenser de m'avoir si vaillamment dé-

fendu, — quand j'étais presque à moitié tué. »

Ils se mirent alors à souper — avec ce qu'ils avaient de viande — et ils remercièrent Dieu de leur bonne fortune : — ils étaient tous heureux et contents.

Et lorsqu'ils eurent bien soupé, — on peut le croire, car c'est la vérité, — Cloudesly dit : « Nous allons trouver le roi — pour en obtenir une charte de paix.

« Alice restera pendant notre absence — dans un monastère ici près ; — mes deux fils iront avec elles, — ils demeureront là ensemble.

« Mon fils aîné viendra avec moi, — pour lui je n'ai nul souci ; — et il te rapportera la nouvelle — du succès de notre entreprise. »

Ces yeomen sont donc partis pour Londres — aussi vite qu'ils ont pu aller, — jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au palais du roi, — là où ils voulaient se rendre.

Et quand ils furent entrés dans la cour du roi, — après avoir franchi la porte du palais — ils ne voulurent demander la permission de personne, — mais ils allèrent tout droit devant eux.

Ils pénétrèrent vivement dans la salle ; — ils n'avaient peur de personne ; — le portier courut après eux et les appela, — et se mit à se disputer avec eux.

L'huissier dit : « Yeomen, que voulez-vous ? — Je vous prie de me le dire. — Vous pourriez ainsi faire blâmer les officiers ; — mes bonnes gens, d'où venez-vous ? »

« Monsieur, nous sommes des outlaws de la forêt ; — certes nous n'avons aucun permis, — et nous sommes venus ici vers le roi — pour en obtenir une charte de paix. »

Et quand ils parurent devant le roi, — comme c'était la loi du pays, — ils s'agenouillèrent sans se faire annoncer — et chacun d'eux leva la main.

Ils dirent : « Sire, nous vous supplions en ce moment — de vouloir bien nous accorder notre grâce ; — car nous avons tué vos grasses bêtes fauves — en mainte place différente. »

« Quels sont vos noms ? dit alors le roi, — dites-les-moi sur-le-champ. » — Ils dirent : — « Adam Bell, Clym de la Clough — et William de Cloudesly. »

« Etes-vous ces brigands, dit alors le roi, dont on m'a parlé ? — J'en fais ici le serment devant Dieu : — vous serez pendus — tous les trois.

« Vous mourrez sans merci, — aussi vrai que je suis le roi de ce pays. » — Il donna ordre à chacun de ses officiers — de mettre aussitôt la main sur eux.

Alors ils saisirent ces bons yeomen — et les arrêtèrent tous les trois : — « Dieu nous garde ! dit Adam Bell, — ce jeu ne me plaît pas.

« Mais, mon bon seigneur, nous vous supplions — de nous accorder une grâce : — de même que nous sommes venus librement vers vous, — que nous puissions librement nous en aller.

« Avec les armes que nous avons en mains, — jusqu'à ce que nous soyons hors de votre palais ; — et quand nous vivrions cent ans encore, — nous ne vous demanderons pas d'autre grâce. »

« Vos discours sont insolents, dit le roi, — vous serez pendus tous les trois. » — « Ce serait grand'pitié, dit la reine, — si quelque grâce peut être accordée.

« Mon seigneur, quand je suis venue dans ce pays — pour être votre épouse légitime, — la première faveur que je vous demanderais, — vous deviez me l'accorder aussitôt.

« Et je n'en ai demandé aucune jusqu'à ce jour ; — c'est pourquoi, mon bon seigneur, accordez-la-moi. » — « Demandez-la donc, madame, dit le roi, — et elle vous sera accordée. »

« Alors, mon bon seigneur, je vous en prie, — accordez-moi la vie de ces yeomen. — Madame, vous auriez pu demander une faveur — qui les eût valus tous trois ensemble.

« Vous auriez pu demander des tours et des villes, — des parcs et nombre de forêts. » — « Aucune ne me serait aussi agréable, dit-elle, — aucune ne me serait aussi précieuse. »

« Madame, si tel est votre désir, — votre demande vous est accordée ; — mais j'aurais préféré vous donner — trois bonnes villes et leurs marchés. »

La reine était une femme heureuse ; — elle dit : « Sire, grand merci ; — j'oserai promettre

pour eux — qu'ils seront désormais des sujets fidèles.

« Mais, mon cher seigneur, dites quelque bonne parole — pour qu'ils reprennent courage. » — « Je vous accorde votre grâce, dit alors le roi, — lavez-vous les mains, mes gaillards, et allez manger. »

Ils n'étaient assis que depuis un instant, — on peut le croire, car c'est la vérité, — voici qu'arrivèrent des messagers venant du nord — avec des lettres pour le roi.

Et lorsqu'ils vinrent devant le roi, — ils s'agenouillèrent genou en terre, — et dirent : « Sire, vos officiers vous saluent, — vos officiers de Carlisle dans la région du nord. »

« Comment va mon juge ? dit le roi, — et mon shérif aussi ? » — « Sire, ils sont tués, sans mentir, — ainsi que maint autre officier. »

« Et qui les a tués ? dit le roi ; — racontez-le-moi sans tarder. » — « Adam Bell, Clym de la Clough — et William de Cloudesly. »

« Hélas ! quelle pitié ! dit alors le roi ; — mon cœur est rempli de douleur : — j'aurais volontiers donné mille livres — pour avoir su cela plus tôt :

« Car je leur ai fait grâce, — et je le regrette ; — mais si j'avais su tout cela plus tôt ; — ils auraient été pendus tous les trois. »

Le roi ouvrit aussitôt la lettre, — il la lut entièrement lui-même, — et vit comment ces outlaws avaient tué — trois cents hommes et plus :

D'abord le juge, puis le shérif, — et le maire

de la ville de Carlisle, — et de tous les constables et gens d'armes — pas un n'était resté vivant ;

Les baillis et les massiers aussi, — et les sergents de la loi, — et quarante forestiers de la couronne, — ces outlaws les avaient tués ;

Et ils avaient brisé ses parcs, tué ses daims, — choisissant entre tous les meilleurs ; — des outlaws aussi dangereux qu'eux — on n'en eût pu trouver à l'est ni à l'ouest.

Quand le roi eut lu cette lettre, — il soupira tristement du fond du cœur : — « Enlevez la table à l'instant, dit-il, — car je ne puis plus manger. »

Le roi manda ses meilleurs archers — pour l'accompagner à la ville : — « Je veux voir tirer ces gens-là, dit-il, — qui ont fait tant de mal dans le nord. »

Les archers du roi s'apprêtent aussitôt, — comme aussi les archers de la reine ; — ces trois braves yeomen en font autant ; — ils sont obligés d'aller avec eux.

Ils tirèrent alors deux ou trois coups au hasard — pour s'essayer la main ; — à chaque coup que tiraient ces yeomen, — il n'y avait pas de cible qui pût résister.

William de Cloudesly alors parla : — « Par Celui qui est mort pour moi ! — jamais je ne tiendrai pour bon archer, — qui tire à de si larges cibles. »

« Comment doivent-elles être, dit alors le roi, — je te prie de me le dire. » — « Les

cibles doivent être telles, sire, dit-il, — qu'on les fait dans mon pays. »

William alla dans un champ, — et ses deux frères avec lui ; — là ils plantèrent deux baguettes de coudrier, — à vingt fois vingt pas l'une de l'autre.

« Je tiens pour un archer, dit Cloudesly, — celui qui fend en deux cette baguette là-bas. » — « Il n'en est pas de tel, dit le roi ; — aucun homme ne peut faire cela. »

« J'essaierai, sire, dit Cloudesly, — avant d'aller plus loin. » — Cloudesly avec une flèche de combat — fendit la baguette en deux.

« Tu es le meilleur archer, dit alors le roi, — que j'aie jamais vu, en vérité. » — « Et pourtant pour l'amour de vous, dit William, — je veux tirer un plus beau coup de maître.

« J'ai un fils âgé de sept ans, — il m'est bien cher ; — je veux l'attacher à un pieu ; — tous ceux qui sont ici pourront voir.

« Et je placerai une pomme sur sa tête, — — et je m'éloignerai de lui de six-vingts pas, — et moi-même avec une large flèche — je fendrai la pomme en deux. »

« Fais donc vite, dit alors le roi, — car, par Celui qui est mort sur une croix, — si tu ne fais pas ce que tu viens de dire, — tu seras pendu.

« Et si tu touches sa tête ou son vêtement, — de telle sorte que quelqu'un ici s'en aperçoive, — par tous les saints qui sont au ciel, — je vous ferai pendre tous les trois. »

« Ce que j'ai promis, dit William, — jamais je n'y manquerai. » — Et là même devant le roi — il planta un pieu en terre :

Et il y attacha son fils aîné, — en lui recommandant de se tenir immobile ;— il détourna de lui le visage de l'enfant — pour qu'il ne tressaillît pas.

Il mit une pomme sur sa tête, — puis il banda son arc : — six-vingts pas furent comptés — et Cloudesly se mit en place.

Alors il choisit une belle flèche large : — son arc était grand et long : — il mit cette flèche à son arc, — qui était en même temps souple et fort.

Il pria les gens qui se trouvaient là — de vouloir bien rester tranquilles, — car celui qui tire pour une telle gageure — a besoin d'une main ferme.

Bien des gens prièrent pour Cloudesly — demandant qu'il eût la vie sauve, — et quand il se prépara à tirer, — il y eut bien des yeux à pleurer.

Mais Cloudesly fendit la pomme en deux, — tout le monde put le voir : — « Veuille le Dieu du ciel permettre, dit le roi, — que tu ne tires jamais sur moi.

« Je te donne dix-huit pence (1) par jour, — et tu porteras mon arc, — et sur toute la contrée du nord — je te fais intendant en chef des forêts. »

(1) Le penny (*pence* au pluriel) vaut à peu près deux sous.

« Moi, je te donne dix-sept pence par jour. dit la reine, — par Dieu et sur ma foi ! — Viens chercher ta paie quand tu voudras. — — personne ne te dira non.

« William, je te fais gentilhomme : — tu en auras costume et fief ; — et tes deux frères, gardes à pied de ma chambre, — car ils sont plaisants à voir.

« Ton fils, à cause de son âge si tendre, — sera partie des gens de mon cellier, — et quand il viendra à âge d'homme, — il recevra une plus haute charge.

« De plus, William, amène-moi ta femme, dit la reine, — j'ai le plus grand désir de la voir : — elle sera la première de mes dames d'honneur — et dirigera ma *nourricerie.* »

Les yeomen remercièrent avec grande courtoisie — et dirent : « Nous allons trouver quelque évêque — pour être absous de sa main — de tous les péchés que nous avons commis. »

Ainsi donc partirent ces bons yeomen, — aussi vite qu'ils purent aller ; — ils revinrent ensuite et demeurèrent avec le roi, — et tous trois moururent honnêtes gens.

Ainsi finit la vie de ces bons yeomen. — Que Dieu leur donne le bonheur éternel ! — et que tous ceux qui tirent de l'arc — puissent ne pas manquer ce but céleste ! Amen.

VIII

EDOUARD, EDOUARD (1)

« Pourquoi votre épée dégoutte-t-elle ainsi de sang, — Edouard, Edouard ? — Pourquoi votre épée dégoutte-t-elle ainsi de sang, — et pourquoi allez-vous si sombre, hélas ! » — « Hélas ! j'ai tué mon faucon si bon, — mère, mère ! — hélas ! j'ai tué mon faucon si bon, — et je n'en ai pas d'autre que lui, hélas ! »

« Le sang de votre faucon ne fut jamais si rouge, — Edouard, Edouard ! — le sang de votre faucon ne fut jamais si rouge, — mon cher fils, je vous le dis, hélas ! » — « Hélas ! j'ai tué mon cheval rouan, — mère, mère ! — hélas ! j'ai tué mon cheval rouan, — qui était si beau et si vif, hélas ! »

« Votre cheval était vieux, et vous en avez d'autres, — Edouard, Edouard ! — votre cheval était vieux, et vous en avez d'autres ; — quelque autre souci vous tourmente, hélas ! » — « Hélas ! j'ai tué mon père chéri, — mère,

(1) Cette ballade, d'origine scandinave, se retrouve dans les chants populaires danois et suédois. Une autre version écossaise porte le titre de *Fils Davie*.

— hélas ! j'ai tué mon père chéri, — ah ! et malheur à moi, hélas ! »

« Quelle pénitence ferez-vous pour cela, — Edouard, Edouard ? — Quelle pénitence ferez-vous pour cela ? – Mon cher fils, dites-le moi, hélas ! » — « Je mettrai le pied sur ce bateau là-bas, — mère, mère ! — je mettrai le pied sur ce bateau là-bas, — et je partirai en mer, hélas ! »

« Et que ferez-vous de votre château et de vos tours, — Edouard, Edouard ? — Et que ferez-vous de votre château et de vos tours, — qui étaient si beaux à voir, hélas ! » — « Je les abandonnerai jusqu'à ce qu'ils s'écroulent, — car je n'y veux plus demeurer, hélas ! »

« Et que laisserez-vous à votre femme et à vos enfants, — Edouard, Edouard ? — Et que laisserez-vous à votre femme et à vos enfants, — lorsque vous serez parti sur mer, hélas ! » — « Le monde est grand ; qu'ils mendient leur vie, — car je ne les reverrai jamais, hélas ! »

« Et que laisserez-vous à votre mère chérie, — Edouard, Edouard ? — Et que laisserez-vous à votre mère chérie ? — Mon cher fils, dites-le-moi, hélas ! » — « Vous recevrez de moi la malédiction de l'enfer, — mère, mère ! — vous recevrez de moi la malédiction de l'enfer, — pour les conseils que vous m'avez donnés, hélas ! »

IX

LORD BEICHAN (1)

Le jeune Beichan était né à Londres ; — c'était un jeune homme de noble famille ; — il traversa maint grand royaume, — jusqu'à ce qu'il arrivât dans la Grande Turquie.

(1) Rien de plus répandu depuis des siècles que ce roman d'une princesse maure éprise d'un captif chrétien. Si la ballade de *Lord Beichan* n'offrait d'autre intérêt, ses grâces naïves ne la sauveraient pas de la banalité d'une telle invention. Mais les héros ne sont autres que les père et mère de Thomas Becket, qui devint chancelier d'Angleterre, archevêque de Cantorbéry et primat d'Angleterre, résista héroïquement au roi Henri II, mourut assassiné dans son église, au pied de l'autel, et fut canonisé comme martyr. Bien plus, le roman serait historique, au moins quant au fond. Le vieux chroniqueur Hollinshed dit de Thomas Becket « qu'il était né à Londres, que son père s'appelait Gilbert et que sa mère était une musulmane de Syrie. » Le nom de Susie Pye est évidemment anglicisé. « Elle ne savait, dit Aug. Thierry, que deux seuls mots intelligibles pour les habitants de l'Occident : c'étaient *Londres* et *Gilbert.* A l'aide du premier, elle passa en Angleterre sur un vaisseau de marchands et de pèlerins ; et, par le moyen du second, courant de rue en rue et répétant Gilbert ! Gil-

Il observa les mœurs de ce pays, — il observa les formes de la religion ; — mais devant Mahomet ou Tervagant (1) — jamais Beichan ne voulut fléchir le genou.

Ce qui fit qu'il fut pris immédiatement — et traduit devant leur haute cour de justice ; — le More sauvage le condamna aussitôt — et lui fit souffrir de grands tourments.

bert ! à la foule qui s'amassait autour d'elle, elle retrouva l'homme qu'elle aimait. Gilbert Becket, après avoir pris sur cet incident merveilleux l'opinion de plusieurs évêques, fit baptiser sa maîtresse, dont il changea le nom sarrasin en celui de Mathilde, et l'épousa. » (Hist. de la conquête de l'Anglet., livre IX.) Aug. Thierry se trompe quand il prétend que ce Gilbert était Saxon d'origine : de nouveaux documents établissent qu'il était de race normande. On peut consulter aussi la *Vie de saint Thomas Becket* par Mgr Darboy.

Il existe plusieurs ballades sur ce sujet : dans l'une d'elles la dame est fille unique du roi de France. Elle est inférieure sous tous les rapports à celle que je donne, quoi qu'en ait pu penser M. Loève-Veimars. (Ballades, légendes, etc., p. 331.)

(1) Tervagant, en anglais *Termagaunte* ou *Termagant* nom toujours associé à celui de *Mahound* (Mahomet), désigne dans les contes et poëmes anglais ou français du moyen-âge une prétendue divinité musulmane féroce et remuante. Il a depuis tellement dégénéré qu'il est devenu, en anglais, synonyme de mégère, probablement parce que le personnage était jadis joué en robe sur le théâtre. Percy (Reliques, liv. I, 6) croit pourtant en trouver l'étymologie dans deux mots saxons voulant dire *très-puissant,* et suppose qu'il s'appliquait primitivement à quelque divinité des Saxons païens.

Sur chaque épaule on lui mit une courroie. — et dans chaque courroie on lui mit un bois de brancard, — et on lui fit tirer des chariots et des voitures, — jusqu'à ce qu'il en fût malade et prêt à mourir.

Mais le jeune Beichan était né chrétien — et chrétien il était resté ; — on le jeta donc au fond d'un cachot — où il eut beaucoup à souffrir et du froid et de la faim.

Le More n'avait qu'une fille — qu'on appelait de son nom Susie Pye ; — et chaque jour en prenant l'air — elle passait devant la prison de Beichan.

Mais il advint un jour par hasard — qu'elle entendit le jeune Beichan chanter tristement ; — elle écouta le récit de ses malheurs... — Ce fut un heureux jour pour le jeune Beichan.

« Mes chiens errent sans maître, — mes faucons volent d'arbre en arbre ; — mon jeune frère héritera de mes biens, — jamais je ne reverrai mes rives natales ! »

Elle s'en alla dans sa chambre, — de toute la nuit elle ne ferma pas l'œil ; — et lorsque le jour commença à poindre, — elle vint seule à la porte de la prison.

« Oh ! si j'étais seulement le gardien de la prison, — aussi bien que je suis une dame de haut lignage, — je mettrais bien vite ce jeune homme en liberté... — et je le renverrais dans son pays. »

Elle a donné au geôlier une pièce d'or — et mainte pièce de monnaie blanche ; — et il a

ouvert la porte de la prison — et Susie Pye en a obtenu la clef.

« Ah ! qui est-ce, dit le jeune Beichan, — qui me dérange avant mon réveil ? — Je me trouvais pourtant bien, là-bas, au delà des mers, — car certainement je rêvais que j'étais à la maison ! »

« Possédez-vous donc des terres, dit-elle, — et des châteaux dans votre pays ? — Et que donneriez-vous à la belle dame — qui vous délivrerait de votre dure prison ? »

« En effet, j'ai des manoirs et j'ai des terres, — ainsi que maints châteaux agréables à voir ; — et je donnerais tout à l'aimable dame — qui me délivrerait de ma dure prison. »

« Donnez-moi votre parole avec votre main droite, — donnez-moi votre parole pour ceci — que pendant sept ans vous n'épouserez aucune dame — si ce n'est moi. »

« Je vous donnerai ma parole avec ma main droite, — je vous donnerai volontiers ma parole pour ceci, — que pendant sept ans je ne me marierai pas — pour la grande bonté que vous m'aurez montrée. »

Elle le fit sortir de la prison de son père, — et lui servit du meilleur vin ; — elle but à sa bonne santé : — « Je voudrais, Lord Beichan, que vous fussiez à moi.

« J'en veux faire le serment pour sept longues années, — et pendant sept longues années je le tiendrai fidèlement : — si vous ne vous mariez pas avec d'autre femme, — je n'épouserai pas d'autre homme que vous ! »

Elle a brisé un anneau de son doigt — et elle en a donné la moitié à Beichan : — « Gardez-le pour vous rappeler cet amour, — l'amour de la dame qui vous a délivré. »

Elle l'a conduit au port de son père — et lui a donné un vaisseau fameux : — « Adieu, adieu, mon jeune Beichan, — j'ai bien peur de ne jamais vous revoir. »

Lord Beichan se retourna — et la salua bien bas, bien bas : — « Avant que sept années se soient écoulées. — je vous conduirai dans mon propre pays. »

Lord Beichan est arrivé à la cité de Londres ; — c'était un heureux, heureux homme ! — Les dames se pressaient tout autour de lui, — pour le voir de retour de l'esclavage.

Sa mère était morte de chagrin, — et tous ses frères étaient morts, excepté lui ; — toutes ses terres gisaient incultes, — ses beaux châteaux étaient en ruines.

Aucun portier n'était à sa porte, — il ne pouvait voir aucune créature vivante, — si ce n'est les hiboux criards et les chauves-souris — pour lui tenir compagnie.

Mais l'or peut facilement faire pousser des châteaux — et il avait de l'or et de beaux bijoux ; — et bientôt des pages s'empressèrent autour de lui — pour l'amuser par leur société.

La belle Susie Pye n'avait point de repos, — tant elle désirait revoir son amoureux, — elle y pensa tant et si longtemps — qu'elle en devint malade et prête à mourir.

Et toujours dans son cœur une voix — disait : « Beichan ne t'a pas gardé sa foi. — Elle s'embarqua donc à bord d'un bon vaisseau — et tourna le dos à son propre pays.

Elle fit voile à l'est, elle fit voile à l'ouest — jusqu'à ce qu'elle arrivât aux plages de la belle Angleterre. — Là elle aperçut un brave berger — paissant ses moutons dans la plaine.

« Quelles nouvelles, quelles nouvelles, brave berger ? — Quelles nouvelles as-tu à m'apprendre? » — « J'ai appris de belles nouvelles, madame, dit-il, — qu'il n'y en eut jamais de pareilles en ce pays.

« Il y a une noce dans le manoir là-bas — qui a duré trente-trois jours ; — Lord Beichan ne veut pas rester avec sa fiancée, — pour l'amour d'une belle d'au delà des mers. »

Elle a mis sa main dans sa poche, — et lui a donné des pièces jaunes et blanches : — « Tiens, prends ceci, mon brave garçon, — pour les bonnes nouvelles que tu m'apprends. »

Et elle a pris son bel anneau d'or — qu'elle avait brisé si tendrement avec son amoureux. — Elle dit : « Remettez-lui ceci, hardi portier, — et dites-lui de venir me parler. »

Lorsqu'elle fut arrivée à la porte du jeune Beichan, — elle tira doucement la sonnette, — et le hardi portier s'empressa — d'ouvrir et de faire entrer cette dame.

« Est-ce ici le manoir du jeune Beichan, dit-elle, — et ce noble seigneur est-il chez lui ? »

« Oui, il est dans la salle avec tout le monde

— et c'est aujourd'hui le jour de son mariage. »

« A-t-il donc épousé une autre fiancée ? — et m'a-t-il tout à fait oubliée ? » — Et, avec un soupir, la belle dame ajouta : — « Je voudrais être encore dans mon propre pays.

« Vous le prierez de me donner un morceau de pain — et une coupe de son meilleur vin ; — et vous le prierez de se rappeler l'amour d'une dame — qui jadis le sortit de peine. »

Le hardi portier entra alors — et je crois qu'il poussa trois fois trois cris d'allégresse : — « A votre porte se tient la plus belle dame — que mes deux yeux aient jamais vue.

« Car à chaque doigt elle a un anneau — et au doigt du milieu elle en a trois, — et sur son front elle a autant d'or — qu'il m'en faudrait pour acheter un duché. »

Alors parla la mère de la fiancée, — et je crois que c'était une femme en colère ! — « Vous auriez pu faire exception pour notre belle fiancée — et deux ou trois de la compagnie ! »

« Madame, votre fille est belle sans doute — et elle deviendra encore plus belle, — mais si belle qu'elle devienne jamais, — elle ne sera pas à comparer avec cette dame.

« Monseigneur, elle demande un peu de votre pain — et une coupe seulement de votre meilleur vin, — et vous prie de vous rappeler l'amour d'une dame — qui jadis vous sortit de peine. »

Lord Beichan se leva alors d'un bond, — je crois qu'il renversa la table : — « Je donnerais tous mes revenus de l'année — pour que

ce fût Susie Pye venue d'au delà des mers ! »

Il descendit alors vivement l'escalier, — de quinze marches il n'en fit que trois ; — il a pris sa belle amoureuse dans ses bras — et l'a baisée, baisée tendrement.

« Ah ! vous avez donc pris une autre fiancée ? — M'avez-vous donc complètement oubliée ? — Avez-vous complètement oublié celle — qui vous a rendu la vie et la liberté ? »

Elle regarda par-dessus son épaule gauche — pour cacher les larmes qui remplissaient ses yeux : — « Adieu donc, jeune Beichan, dit-elle, — j'essaierai de ne plus penser à toi. »

« Non, jamais, jamais, Susie Pye, — jamais, sûrement, cela ne pourrait être ; — je n'en épouserai jamais une autre que celle — qui a osé faire tant pour moi ! »

La mère de la fiancée parla alors ; — jamais on ne l'avait entendue parler avec tant de hauteur ; — « Vous ne laisserez pas ma propre fille, — bien que Susie Pye ait traversé la mer ? »

« Remmenez au logis, remmenez au logis votre fille, madame, — car elle n'a jamais rien eu à souffrir de moi ; — elle est venue ici chevauchant une haquenée, — elle s'en retournera au logis dans une voiture d'apparat. »

Il a pris Susie Pye par sa main blanche — et l'a conduite à travers ses hautes salles : — et tout en baisant ses lèvres rose rouge — « Vous êtes la bienvenue, mon bijou, chez moi ! »

Il l'a prise par sa main blanche — et l'a conduite à la fontaine de pierre là-bas ; — il a changé son nom de Susie Pye — et l'a nommée sa belle Dame Jeanne.

« Allons ! que nos cuisiniers s'apprêtent ! — Allons ! que nos joueurs de cornemuse jouent ! — Allons ! que les trompettes sonnent par la ville ! — car Lord Beichan s'est marié deux fois en un jour ! »

X

GRAHAM ET BEWICK (1)

Le bon Lord Graham étant allé à Carlisle — y rencontra Sir Robert Bewick, — et bras dessus, bras dessous, ils s'en furent boire du vin — et ils en burent jusqu'à ce qu'ils fussent tous deux gais.

(1) Les Græme ou Graham étaient un clan puissant, d'origine écossaise, fixé sur la frontière ; ils devinrent anglais et furent en partie transportés en Irlande par Jacques VI, sous prétexte « qu'eux-mêmes ne se trouvaient pas convenables pour la contrée. » Bewick est un vieux nom de famille, répandu dans le Cumberland et le Northumberland. Le fait raconté ici n'a rien d'historique ; mais, dit Walter Scott dans son *Minstrelsy,* « cette ballade est remarquable en ce qu'elle contient probablement la dernière allusion à l'institution de la fraternité d'armes, qui était tenue en si grand honneur au temps de la chevalerie, et dont l'origine peut être reportée jusqu'aux ancêtres scythes d'Odin. Beaucoup de vieux romans roulent uniquement sur la sainteté de l'engagement contracté par les *frères d'armes...* » Quant à l'usage de prolonger les festins jusqu'à l'ivresse et aux mauvais coups, il n'a pas disparu depuis longtemps. L'aimable conteur ne peut s'empêcher d'en donner un exemple comique. « Un ménétrier, qui fut en renom

Le bon Lord Graham éleva sa coupe : — « Sir Robert Bewick, je bois à ta santé ! — et je bois à nos deux fils qui sont au logis ! — car ils seront, comme nous, l'honneur de leur pays. »

« Ah ! si votre fils était comme le mien, — s'il savait lire et étudier certains livres, — ils auraient pu faire deux vaillants frères d'armes, — ils auraient conquis de la gloire sur la frontière.

« Mais votre fils n'est qu'un enfant, et un méchant enfant ; — il ne peut être le frère d'armes du mien...

« Vous l'avez envoyé à l'école et il n'a pas voulu apprendre ; — vous lui avez acheté des livres et il n'a pas voulu les lire. » — « Il n'aura pourtant jamais ma bénédiction, — que je n'aie vu comment son bras peut défendre sa tête. »

Le bon Lord Graham a demandé son compte, — il a demandé alors son compte ; — il a payé une couronne et s'en est allé. — Tout

vers 1720 et dont les vieilles gens parlent encore souvent, se trouvait un jour à l'une de ces réjouissances, lorsqu'on en vint aux mains. Le prudent musicien, habitué à de telles scènes, disparaît aussitôt sous la table. Un moment après, une main d'homme, tranchée d'un coup de sabre, tombe auprès de lui. Le ménétrier la met soigneusement dans sa poche, comme il eût pu le faire de tout autre objet égaré. « Demain, pensa-t-il sagement, elle ne pourra manquer de faire faute à son propriétaire. »

cela vint de ce qu'ils avaient trop bu de bon vin.

Il se rendit à l'écurie, — où se trouvaient trente-trois chevaux ; — il prit au milieu des autres son propre cheval — et s'en retourna très fier au logis.

« Salut, mon vieux père ! dit Christie Graham, — où donc êtes-vous resté si longtemps hors de la maison ? » — « C'est que je suis allé à la ville de Carlisle — où, à cause de toi, j'ai été bafoué.

« Je suis allé à la ville de Carlisle, — où je me suis rencontré avec Sir Robert Bewick : — il dit que tu n'es qu'un enfant, et un méchant enfant, — et que tu ne peux être le frère d'armes de son fils.

« Je t'ai envoyé à l'école et tu n'as pas voulu apprendre ; — je t'ai acheté des livres et tu n'as pas voulu les lire. — Aussi tu n'auras jamais ma bénédiction, — que je ne t'aie vu défendre ta tête contre Bewick. »

« Certes, à Dieu ne plaise, mon vieux père, — que jamais semblable chose arrive ! — L'ami Bewick a été mon maître et j'ai été son écolier, — et il m'a toujours donné de bonnes leçons. »

« Ah ! tais ta langue, lâche vaurien ! — épargne-moi tes discours ! — Si tu ne me vides pas sans retard cette querelle, — voici mon gant, c'est avec moi qu'il te faudra combattre. »

Alors Christie Graham se baissa — jusqu'à terre, sachez-le bien : — « O père, remettez

votre gant, — que le vent a fait tomber de votre main. »

« Que dis-tu là, lâche vaurien ? — Comment oses-tu te tenir devant moi et me parler ainsi ? — Si tu ne vides pas sans retard cette querelle, — voici ma main droite, tu te battras avec moi. »

Alors Christie Graham monta à sa chambre — pour bien réfléchir à ce qu'il lui fallait faire : — devrait-il se battre avec son vieux père — ou avec son frère Bewick ?

« Si je tue mon bon frère, — je n'obtiendrai jamais la bénédiction de Dieu ; — mais si je frappais mon vieux père, — je pense que ce serait un péché mortel.

« Si je tue mon bon frère, — ce sera la volonté de Dieu ; qu'il en soit ainsi ! — Mais j'en fais le serment avant de quitter la maison, — c'est moi qui mourrai ensuite. »

Alors il endossa une bonne vieille cotte de maille — et se coiffa d'un casque d'acier ; — à son côté il suspendit épée et bouclier... — Ah ! que ne les savait-il moins bien manier !

Nous allons cesser de parler de Christie Graham, — mais nous reparlerons de lui tout à l'heure, — et nous allons parler du brave Bewick, — en train d'enseigner ses cinq élèves.

Quand il leur eut bien appris à s'escrimer — et à manier l'épée sans hésitation, — il mit son épée sous son bras — et se promena autour de l'enclos de son père.

Il regarda entre le soleil et lui — pour voir

ce qu'il y avait à voir, — jusqu'à ce qu'il aperçut un homme couvert d'une armure brillante — qui chevauchait rapidement de son côté.

« Qui donc chevauche là-bas sur le chemin — et vient si rapidement de mon côté ? — Il me semble que c'est mon bon frère, — il me semble que c'est le jeune Christie Graham.

« Sois le bienvenu ici, mon bon frère, — et trois fois le bienvenu pour moi ! » — « Ah ! j'ai honte de le dire, j'ai vu le jour — où j'ai pu venir me battre avec toi.

« Mon père est allé à la ville de Carlisle, — il s'y est rencontré avec ton père Bewick ; — il dit que je ne suis qu'un enfant — et qu'il est un homme bafoué.

« Il m'a envoyé à l'école et je n'ai pas voulu apprendre ; — il m'a donné des livres et je n'ai pas voulu les lire. — Aussi n'obtiendrai-je jamais la bénédiction de mon père — qu'il n'ait vu comment mon bras peut défendre ma tête. »

« Ah ! à Dieu ne plaise, mon bon frère, — que jamais semblable chose arrive ! — Nous prendrons trois arbitres de chaque côté — et nous verrons si nous ne pouvons réconcilier nos parents. »

« Oh ! tais ta langue, en ce moment, frère Bewick, — épargne-moi tes discours ! — Mais si tu es un homme, comme je crois que tu l'es, — traverse le fossé et combats avec moi. »

« Mais je n'ai pas d'armure au dos, frère,

— comme j'en vois une sur le tien. » — « Mais aussi peu d'armure que tu en as au dos, — aussi peu, frère, j'en aurai sur le mien. »

Alors il arracha sa cotte de mailles, — jeta au loin son casque d'acier, — planta sa lance en terre — et attacha son cheval à un arbre.

Alors Bewick arracha son manteau — et jeta au loin son psautier ; — il appuya la main sur le bord du fossé — et le franchit courageusement.

Voilà qu'ils ont combattu pendant deux longues heures ; — lorsque deux longues heures furent venues et écoulées, — la sueur, à grosses gouttes, dégouttait de tous deux, — mais on n'eût pu voir une goutte de sang.

Enfin Graham porta à Bewick un coup malheureux, — un coup malheureux porté d'une main sûre ; — il l'atteignit sous le sein gauche — et, blessé à mort, Bewick tomba à terre.

« Lève-toi, lève-toi, tout de suite, mon bon frère, — relève-toi et dis-moi trois mots ! — Es-tu atteint d'une blessure mortelle — ou Dieu et un bon vulnéraire peuvent-ils t'aider ? »

« A cheval, à cheval, frère Graham, — va-t-en vite d'ici, — et quitte la contrée, — que nul ne puisse savoir qui a fait le coup. »

« Ah ! je t'ai tué, frère Bewick, — si ce que tu me dis est vrai, — mais j'en ai fait le serment avant de quitter la maison, — c'est moi qui mourrai ensuite. »

Il ficha son épée dans un trou de taupe —

et prenant vingt-trois pas d'élan, — il s'élança sur la pointe de son épée — et tomba mort sur le sol.

C'est alors que survint Sir Robert Bewick — et il vit son brave fils vivant : — « Lève-toi, lève-toi, mon fils, dit-il, — car je pense que tu as remporté la victoire. »

« Oh ! taisez votre langue, mon cher père, — épargnez-moi vos discours orgueilleux ! — Vous auriez pu boire votre vin en paix — et ne pas vous occuper de mon frère et de moi.

« Allez creuser une fosse, à la fois large et profonde, — une fosse qui nous renferme tous deux, lui et moi ; — mais placez Christie Graham du côté du soleil, — car je suis sûr qu'il a gagné la victoire. »

« Hélas ! malheur ! s'écria le vieux Bewick, — hélas ! ne suis-je pas bien coupable ! — J'ai perdu sûrement le plus hardi garçon — qui ait jamais porté mon nom. »

« Hélas ! malheur ! dit le bon Lord Graham, — c'est certainement moi qui ai fait la plus grande perte ! — Je n'aurais pas hésité à franchir la frontière, — si j'avais eu Christie Graham à mes côtés.

« Quand j'aurais été conduit à travers Liddesdale, — gardé par trente cavaliers, — si j'avais eu Christie Graham à mes côtés, — j'aurais été bientôt libre !

« J'ai perdu mes espérances, j'ai perdu ma joie, — j'ai perdu la clef et la serrure ; — je n'aurais pas hésité à faire le tour du monde, — si j'avais eu Christie Graham à mes côtés. »



XI

ROBIN HOOD ET LE MENDIANT (1)

PREMIÈRE PARTIE

ATTENTION, messieurs, et écoutez, — vous qui êtes de haute naissance ; — je veux vous conter une belle aventure — qui arriva à Robin Hood.

(1) A une époque où tous les *yeomen* s'exerçaient au tir de l'arc, la sévérité des lois forestières édictées par les rois normands contre le braconnage eut pour résultat qu'un grand nombre de yeomen cherchèrent un refuge dans les forêts. Parmi eux, aucun n'est plus célèbre que Robin Hood ; sa réputation a traversé la Manche, c'est tout dire. Ce héros populaire était né, vers 1160, à Loscksly, dans le comté de Nottingham. On prétend que son vrai nom était Robert Fitzooth, comte d'Huntington, ce qui est loin d'être prouvé. Ses retraites favorites étaient les forêts de Sherwood dans le Nottinghamshire et de Barnsdale dans le Yorkshire ; il y commandait à une troupe de cent à cent cinquante bandits, dont les plus connus sont Little John (Petit Jean), William Scadlock, Much et le joyeux Frère Tuck. La légende veut qu'il ne soit mort qu'à l'âge de 87 ans d'une saignée trop forte que lui aurait faite, par vengeance, l'abbesse de Kirkley, sa cousine. Il tenait sa cour sous un arbre ; il invitait les voyageurs à sa table et souvent refusait de manger avant qu'on lui eût

Robin Hood un jour — cheminait tout seul, — et comme il revenait de Bernisdale (1) — par un beau soir,

Il rencontra sur la route un mendiant — qui marchait avec insouciance. — Ce mendiant avait à la main un bâton ferré — à la fois lourd et solide ;

Il portait sur lui un habit rapetassé, — qui le garantissait du froid : — son coin le plus mince, je le parierais, — avait plus de vingt doublures.

Sa besace pendait à son cou — par une

trouvé un hôte involontaire. Il n'était pas sans dévotion, car « chaque jour avant de dîner, — il voulait entendre trois messes : — l'une en l'honneur de Dieu le Père, — la seconde en l'honneur du Saint-Esprit, — la troisième en l'honneur de Notre-Dame, — qu'il aimait plus que tous les autres. » Ce qui ne l'empêchait pas de nourrir contre le clergé une haine violente dont presque toutes ses ballades conservent des traces. Par profession, il n'épargnait pas les shérifs ni les gardes forestiers ; mais il faisait volontiers des largesses aux pauvres diables, il aida même de ses deniers certain gentilhomme nommé par la légende sir Richard at the Lee. De graves historiens n'ont pas craint de déclarer Robin Hood « le plus aimable des voleurs. »

On comprend que ce brigand tout-puissant et bon enfant, qui prenait aux riches et donnait aux pauvres, soit devenu promptement un type populaire. Du recueil des ballades rimées en son honneur on a formé des volumes. Mais ces ballades n'ont pas, à mon avis, la valeur intrinsèque qu'on pourrait leur supposer, elles sont le

(1) La forêt de Barnsdale dans le Yorkshire.

courroie de cuir, — bien attachée par une large agrafe, — à la fois lourde et solide.

Il avait trois chapeaux sur la tête, — bien enfoncés l'un dans l'autre : — il ne craignait ni le vent ni la pluie — dans les pays par où il passait.

Le bon Robin lui barra le chemin, — pour voir qui ce pouvait bien être; — si les mendiants peuvent avoir quelque argent, — celui-là, pensait-il, devait en avoir.

« Arrête, arrête, dit le bon Robin, — arrête, et parle-moi. » — Il entendit, mais fit comme

plus souvent vulgaires, prolixes, peu variées. Tirer à la cible dans la verte forêt, faire bombance avec les daims du roi, dépouiller des moines et des évêques, reprendre les prisonniers faits par le shérif et s'emparer de celui-ci, défier les passants et les rosser à coups de bâton, ou, plus souvent encore, se faire rosser par eux, sont des exploits bientôt monotones, s'ils ne sont contés vivement, assaisonnés de bons mots et de bons tours. Les rossées en particulier reviennent avec une insistance peu faite pour donner une haute idée du héros, de ses chroniqueurs et de ses admirateurs. L'âge où l'on prend un plaisir sans cesse nouveau à voir polichinelle battre le commissaire ne dure pas toujours pour les individus ni pour les peuples. Ces ballades ne se répètent pas seulement entre elles, elles ont encore le tort de reproduire, souvent avec moins de charme, les aventures d'Adam Bell, de Kinmont Willie, de tous les *outlaws* et *borderers* célèbres. J'ai donc choisi parmi elles une de celles où j'ai cru trouver le plus d'esprit et d'invention. La légende n'en est pourtant pas absolument originale : on la trouve dans *Le Moyen de parvenir*, sous ce titre : « Comment un moine se débarrasse des voleurs. »

s'il ne l'entendait pas, — et continua vivement son chemin.

« Il n'en sera pas ainsi, dit le bon Robin, — nenni, il faut que tu t'arrêtes. » — « Par ma foi, dit le hardi mendiant, — je n'en ai pas envie.

« Ma demeure est loin d'ici, — il commence à devenir tard ; — s'ils ont soupé quand j'arriverai, — je ferai très piteuse mine. »

« Alors, sur ma foi, dit le bon Robin, — je vois bien à ton allure, — que si tu as bonne part à ton souper, — du mien tu ne te soucies guère.

« De tout le jour je n'ai pas eu à dîner, — et je ne sais où coucher, — et quand je voudrais aller à l'auberge, — je n'aurais pas d'argent pour payer.

« Monsieur, vous me prêterez quelque argent, — jusqu'à notre prochaine rencontre. » — Le mendiant répondit de mauvaise humeur : — « Je n'ai pas d'argent à prêter ;

« Tu es aussi jeune que moi, — et tu sembles aussi fainéant ; — si tu jeûnes jusqu'à ce que tu obtiennes quelque chose de moi, — tu ne mangeras rien de l'année. »

« Alors, par ma foi, dit le bon Robin, — puisque nous avons eu le bonheur de nous rencontrer, — quand tu n'aurais qu'un simple denier, — je veux l'avoir avant de te quitter.

« Allons, dépose ton habit rapetassé, — ne te tiens pas là comme une borne, — et dénoue les courroies de ta besace, — je veux la fouiller de ma main.

« Et maintenant, je te le jure, — si tu fais le moindre bruit, — je m'assurerai qu'une bonne flèche — peut percer la peau d'un mendiant. »

Le mendiant sourit et répondit : — « Tu ferais mieux de me laisser tranquille ; — ne crois pas m'effrayer — avec ton petit morceau de bois tortu.

« Ne crois pas que j'aie peur le moins du monde — de toutes tes petites baguettes ; — je ne leur vois pas de meilleur emploi — que de servir comme lardoires.

« Je te défie de me faire du mal, — malgré tous tes airs fanfarons ; — tu n'obtiendras de moi que des horions, — quand tu me supplierais jusqu'à demain. »

Le bon Robin banda son bon arc, — c'était un homme en colère ! — il y mit une large flèche. — Mais avant qu'elle fût tirée d'une palme,

Le mendiant avec son solide gourdin — lui porta un coup si bien appliqué — que flèche et arc — volèrent en morceaux.

Le bon Robin tira son épée, — mais cela ne lui réussit pas mieux, — le mendiant atteignit sa main — d'un second coup de son bâton ferré.

Je jurerais qu'il ne put tenir une épée — de quarante jours et plus. — Le bon Robin ne trouva pas mot à dire, — jamais son cœur n'avait été si triste.

Il ne pouvait combattre, il ne pouvait se sauver, — il ne savait que faire : — le men-

diant, avec son solide bâton, — lui octroyait de joyeuses volées.

Il frottait au bon Robin le dos et les côtes, — il le battait en haut et en bas, — frappant de tout cœur avec son bâton ferré, — jusqu'à ce que le bon Robin se fût évanoui.

« Lève-toi donc, l'ami, dit le mendiant, — n'as-tu pas honte de te mettre à dormir ? — attends au moins que je te compte ton argent, — je crois que cela vaudrait mieux.

« Tu pourrais alors aller à l'auberge, — et te payer de l'ale et du vin ; — tes camarades fêteraient joyeusement avec toi — ta bonne idée de passer par la vallée. »

Le bon Robin ne répondait pas mot, — mais restait tranquille comme une pierre ; — ses joues étaient pâles comme la cendre, — et ses yeux étaient fermés.

Le mendiant le crut mort sans faute — et reprit bravement son chemin. — J'aurais voulu que vous fussiez dans la vallée — et que vous eussiez part du spectacle.

SECONDE PARTIE

Or, par hasard, trois des hommes de Robin — vinrent à passer dans ce chemin ; — ils trouvèrent leur maître évanoui, — étendu par terre.

Ils relevèrent le bon Robin — en faisant de piteuses lamentations, — mais ils ne virent personne à qui — ils pussent demander compte de l'accident.

Ils le regardèrent de tous les côtés, — mais ne lui trouvèrent pas de blessure; — pourtant de sa bouche coulait — le sang d'une bonne veine.

Ils allèrent donc chercher de l'eau froide — et la lui jetèrent au visage; — alors il commença à se gratter l'oreille, — et peu après il parla.

« Dites-nous, cher maître, dirent les hommes, — comment vous trouvez-vous dans cet état? » — Le bon Robin soupira avant de commencer — le récit de son malheur.

« Voilà près de vingt ans — que je travaille dans ce bois, — et je n'ai jamais été mis en si triste état — que celui où vous m'avez trouvé.

« Un mendiant à l'habit rapetassé, — dont je ne craignais aucun mal, — m'a si bien rompu l'échine avec son bâton ferré — que j'ai peur de n'en pouvoir jamais guérir.

« Le voyez-vous monter cette colline, — le chapeau sur la tête? — Si jamais vous avez aimé votre maître, — allez me venger de cet affront;

« Et ramenez-le-moi, — si vous en êtes capables, — pour que je puisse avant de mourir — le voir châtier en ma présence.

« Et si vous ne pouvez pas le ramener, — au moins ne le laissez pas s'en aller tranquillement; — car ce serait une grande honte pour nous tous, — s'il s'échappait de nouveau. »

« L'un de nous restera avec vous — parce

que vous êtes mal à l'aise, — les deux autres le ramèneront — pour en faire ce que vous voudrez. »

« Maintenant, sur ma foi ! dit le bon Robin, — je crois que voilà assez de paroles ; — s'il peut seulement se servir de son bâton, — je crains que vous n'ayez votre compte. »

« N'ayez pas peur, notre maître, — que nous soyons tous deux battus — par un vil mendiant crotté — qui n'a rien qu'un bâton.

« Son bâton ne lui servira de rien, — comme vous le verrez bientôt, — mais nous vous le ramènerons — solidement attaché, — pour que vous décidiez s'il faut le tuer — ou le pendre à un arbre. »

« Mais surprenez-le par ruse, — avant qu'il s'en aperçoive, — et mettez d'abord la main sur son bâton ferré : — vous réussirez plus sûrement. »

Maintenant laissons Robin avec son homme, — tandis qu'il joue l'enfant, — s'apprend à se tenir debout et à marcher — en se soutenant, malgré son âge.

Maintenant revenons au hardi mendiant — qui gravissait la colline — sans plus avoir changé son pas — que s'il n'avait fait aucun mal.

Les jeunes gars connaissaient bien l'endroit — où il devait bientôt arriver, — et ils prirent un autre chemin, — plus court de trois milles.

Ils coururent vaillamment de toutes leurs forces, — sans s'inquiéter des pierres ni de la

boue, — sans s'arrêter aux descentes ni aux montées, — sans se fatiguer du chemin,

Jusqu'à ce qu'ils eussent devancé le mendiant — et se fussent postés sur sa route. — Il y avait un petit bois dans un creux, — et c'est là qu'ils s'arrêtèrent.

Ils se tinrent tout près d'un arbre, — de chaque côté du passage, — jusqu'à ce que le mendiant arrivât auprès d'eux — sans penser à ce qui l'attendait.

Et lorsqu'il fut passé entre eux, — tous deux se précipitèrent sur lui : — l'un saisit son bâton ferré — dont ils redoutaient les coups ;

L'autre lui montra — un poignard nu sur sa poitrine, — et dit : « Vilain traître, lâche ton gourdin — ou je te servirai de prêtre. »

Ils lui ont arraché son bâton ferré — et l'ont jeté dans l'herbe : — il était bien vexé de le leur laisser prendre, — comme si c'eût été chose précieuse.

Le mendiant était l'homme le plus effrayé — qu'on eût pu jamais voir, — il ne trouvait plus moyen de sortir de là, — maintenant qu'il n'avait plus son bâton.

Il ne savait même pas pourquoi on l'attaquait, — ni combien ils étaient ; — il crut les jours de sa vie arrivés à leur terme — et tomba dans le désespoir.

« Accordez-moi la vie, dit le mendiant, — au nom de Celui qui est mort sur une croix ! — Ecartez ce vilain couteau — si vous ne voulez me faire mourir de peur.

« Jamais de ma vie je ne vous ai offensés, — ni récemment ni auparavant; — vous feriez un grand péché si vous tuiez — un pauvre mendiant innocent. »

« Tu mens, maudit coquin, reprirent-ils, — par tous les serments qu'on peut faire: — tu as presque tué le meilleur homme — qu'il y ait jamais eu en ce monde.

« Et tu vas lui être ramené, — solidement attaché, — pour qu'il décide s'il faut te tuer — ou te pendre à un arbre. »

Le mendiant pensa que tout allait mal, — qu'ils étaient décidés à sa perte; — il ne vit rien en perspective — que le pire succédant au mal.

S'il s'échappait seulement de leurs mains, pensa-t-il, — et rattrapait son bâton, — il ne se laisserait pas facilement ramener en arrière — par de tels compagnons.

Il réfléchit alors un instant — comment il y pourrait réussir, — comment il pourrait tromper ces jeunes gars — et leur jouer un tour.

A leur rendre ainsi humiliation pour méchanceté — son cœur brutal était enclin; — il s'aperçut que le vent soufflait assez fort — pour l'aider dans son projet.

Il dit: « Braves messieurs, soyez assez bons — pour laisser un pauvre homme en paix: — quand vous aurez versé le sang d'un mendiant, en serez-vous plus avancés?

« Ce n'a été que pour ma propre défense — que j'ai osé le frapper: — mais je veux vous

offrir une récompense — qui vous conviendra mieux à tous deux.

« Si vous voulez me laisser tranquille et libre — et ne plus me faire de mal, — je vous donnerai cent livres — et bien plus encore en menue monnaie.

« J'ai amassé cela depuis bien des années — sous mon habit rapetassé — et je l'ai caché bien soigneusement — au fond de ma besace. »

Les jeunes gens entendirent l'avis — et lâchèrent le mendiant ; — ils savaient fort bien qu'il n'était pas assez agile — pour leur échapper en courant.

Ils pensèrent qu'ils accepteraient d'abord l'argent, — quoi qu'il pût advenir ensuite, — mais ils ne le ramèneraient pas — et le tueraient sur place.

De cette façon Robin ne saurait pas — qu'ils avaient reçu de l'argent ; — il serait assez satisfait de la preuve — qu'ils l'avaient tué.

Ils dirent : « Maudit coquin, finis-en vite — et compte-nous ton argent, — car le mauvais tour que tu as joué — n'est qu'une simple plaisanterie.

« Et nous ne te ramènerons pas, — quoi qu'il puisse advenir ensuite, — si tu fais ce que tu as promis — et nous paies ta rançon. »

Il ôta alors son habit rapetassé — et l'étendit sur le sol — et par-dessus il déposa plusieurs sacoches — entre le vent et eux.

Il détacha de son cou une grande besace

— presque pleine de farine, — elle en contenait au moins un demi-boisseau — ou plus, j'en suis sûr.

Il la déposa sur son habit, — en ouvrit largement la fente — et se pencha pour la retourner... — Les jeunes gens regardaient de tous leurs yeux.

Dans chaque main il prit un coin — de ce grand sac de cuir — et d'une secousse il leur jeta la farine — au visage, comme une grêle.

Il les aveugla de la sorte si bien — qu'ils ne pouvaient plus rien voir ; — il se réjouit alors dans son cœur — et reprit son solide gourdin.

Il se dit qu'il leur avait fait tort — en couvrant leurs vêtements de farine ; — maintenant pour enlever cette farine — il se mit à les battre avec son bâton ferré.

Avant que ni l'un ni l'autre eût pu se frotter les yeux — et y voir goutte, — chacun avait reçu une douzaine de coups — bien appliqués avec son bâton.

Les jeunes gars avaient de bonnes jambes, — ils se sauvèrent bravement ; — le mendiant ne put plus les atteindre, — quelque empressement qu'il y mît.

« Pourquoi tant vous hâter? dit le mendiant, — ne pouvez-vous attendre un instant — jusqu'à ce que vous ayez reçu votre argent? — Je vous le paierai de bon cœur.

« En secouant ma besace, je le crains, — j'ai soufflé de la farine dans vos yeux. —

mais j'ai là un bon bâton ferré, — pour vous rapproprier comme il faut. »

Les jeunes gars ne répondirent pas un mot, — ils restèrent muets comme des poissons ; — le mendiant s'enfuit au fond du bois, — avant qu'ils eussent pu se frotter les yeux.

Et comme la nuit arrivait enfin, — c'eût été peine perdue que de le chercher ; — mais jugez s'ils avaient l'air penaud — quand ils revinrent sur leurs pas.

Le bon Robin demanda comment ils avaient réussi. — « Très-mal, » répondirent-ils. — « Mais ce n'est pas possible, dit le bon Robin, — vous avez été au moulin !

« Le moulin est un bon coin pour la victuaille, — on y peut boire tant que l'on veut, — bien sûr vous avez été de ce côté : — cela se voit à vos vêtements. »

Ils penchèrent la tête et se laissèrent glisser à terre, — sans pouvoir proférer un mot. — « C'est sans doute, dit Robin, parce que vous m'avez trouvé étendu sur le sol, — je pense, que vous voulez en faire autant.

« Racontez-moi la chose en gros et en détail — et dites-moi comment — vous vous y êtes pris avec cet insolent mendiant — que je vous avais chargés de rattraper. »

Et quand ils eurent conté jusqu'au bout — ce que je viens de vous narrer, — comment le mendiant les avait aveuglés... — Est-il besoin d'aller plus loin ?

Et comment il avait caressé leurs larges

épaules — avec son grand gourdin, — et comment il s'était sauvé au fond du bois — avant qu'ils y vissent goutte;

Et comment ils avaient à peine pu revenir sur leurs pas, — tant leurs os étaient moulus, — le bon Robin s'écria : « Fi donc! quelle honte! — nous sommes déshonorés pour toujours! »

Quoique le bon Robin eût bien voulu — être vengé de son affront, — il ne put s'empêcher de rire en voyant que ses jeunes gars — avaient goûté du bâton.





XII

NOTRE PAYSAN (1)

Notre paysan revint le soir à la maison, — à la maison il revint, — et il vit une selle de cheval — là où il n'aurait pas dû y avoir de cheval. — « Oh ! comment ce cheval est-il arrivé ici ? — Comment cela se peut-il ? — Comment ce cheval est-il arrivé ici — sans ma permission ? » — « Un cheval ! » dit-elle. — « Oui, un cheval, » dit-il. — « Mais, vieux fou stupide et aveugle, — que n'es-tu plus aveugle encore ! — Ce n'est rien qu'une vache à lait — que ma maman m'a envoyée. » — « Une vache à lait ! » dit-il. — « Oui, une vache à lait, » dit-elle. — « J'ai voyagé loin — et j'ai vu bien des choses, — mais de selle sur le dos d'une vache — je n'en ai jamais vu ! »

Notre paysan revint le soir à la maison, — à la maison il revint, — et il découvrit une

(1) Au dire des commentateurs de cette amusante ballade, la femme, ayant caché dans la maison un parent rebelle, voudrait, pour ne pas mettre à l'épreuve la loyauté de son mari, le faire douter du témoignage de ses propres yeux.

paire de grosses bottes — là où il n'aurait pas dû y avoir de bottes. — « Qu'est-ce que cela maintenant, femme ? — Qu'est-ce que je vois là ? — Comment ces bottes sont-elles venues ici — sans ma permission ? » — « Des bottes ! » dit-elle. — « Oui, des bottes, » dit-il. — « Honte à votre face jaune — pour votre mauvaise vue ! — Ce n'est qu'une paire de seaux à eau — que le tonnelier m'a envoyés. » — « Des seaux à eau, » dit-il. — « Oui des seaux à eau, » dit-elle. — « J'ai voyagé loin à cheval — et plus loin encore à pied, — mais d'éperons d'argent à des seaux à eau — je n'en ai jamais vu ! »

Notre paysan revint le soir à la maison, — à la maison il revint, — et il vit une épée — là où il n'aurait pas dû y avoir d'épée. — « Qu'est-ce que cela maintenant, femme ? — Qu'est-ce que je vois là ? — Eh ! comment cette épée est-elle venue ici — sans ma permission ? » — « Une épée ! » dit-elle. — « Oui, une épée, » dit-il. — « Honte à votre face jaune — pour votre mauvaise vue ! — Ce n'est qu'une cuillère à pot — que ma maman m'a envoyée. » — « Une cuillère ! » dit-il. — « Oui, une cuillère, » dit-elle. — « Eh bien ! j'ai voyagé loin — et j'ai vu bien des choses, — mais de cuillères à pot avec poignée d'argent — je n'en ai jamais vu ! »

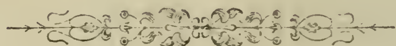
Notre paysan revint le soir à la maison, — à la maison il revint, — et il découvrit une perruque poudrée — là où il n'aurait pas dû y avoir de perruque. — « Qu'est-ce que cela

maintenant, femme ? — Qu'est-ce que je vois là ? — Comment cette perruque est-elle venue ici — sans ma permission ? » — « Une perruque! » dit-elle. — « Oui, une perruque, » dit-il. — « Honte à votre face jaune — pour votre mauvaise vue ! — Ce n'est rien qu'une poule couveuse — que ma maman m'a envoyée. » — « Une poule couveuse ! » dit-il. — « Oui, une poule couveuse. » dit-elle. — « J'ai voyagé loin — et j'ai vu bien des choses, — mais de poudre sur les poules couveuses — je n'en ai jamais vu ! »

Notre paysan revint le soir à la maison, — à la maison il revint, — et il vit un habit de cheval — là où il n'aurait pas dû y avoir d'habit. — « Oh ! comment cet habit est-il venu ici ? — Comment cela se peut-il ? — Comment cet habit est-il venu ici — sans ma permission ? » — « Un habit ! » dit-elle. — « Oui, un habit, » dit-il. — « Mais, vieux fou stupide et aveugle, — que n'es-tu plus aveugle encore ! — C'est une paire de couvertures — que ma maman m'a envoyées. » — « Des couvertures ! dit-il. — « Oui, des couvertures, » dit-elle. — « J'ai voyagé loin — et j'ai vu bien des choses, — mais de boutons à des couvertures — je n'en ai jamais vu ! »

Notre paysan entra dans l'office — dans l'office il entra, — et il découvrit un gros homme — là où il n aurait pas dû y avoir d'homme. — « Comment cet homme est-il venu ici ? — Comment cela se peut-il ? — Comment cet homme est-il venu ici — sans ma permis-

sion ? » — « Un homme! » dit-elle. — « Oui, un lourdaud d'homme, » dit-il. — « Pauvre malheureux aveugle, — que n'es-tu plus aveugle encore! — C'est une nouvelle fille de ferme — que ma maman m'a envoyée. » — « Une fille! » dit-il. — « Oui, une fille, » dit-elle. — « J'ai voyagé loin — et j'ai vu bien des choses, — mais de fille de ferme si barbue — je n'en ai jamais vu! »



XIII

LIZZIE LINDSAY (1)

A Edimbourg vivait une dame : — on l'appelait de son nom, Lizzie Lindsay. — Elle était courtisée par maint galant amoureux — et par maint riche personnage d'importance.

Le jeune lord de Kinguissie dit alors, — et c'était un beau jeune garçon : — « Laissez-moi rester un an dans la ville — et je ne reviendrai pas sans ramener cette dame. »

Le vieux laird (2) de Kinguissie dit alors, — et c'était un joyeux vieillard : — « Que pensez-vous de notre petit Donald ? — n'est-il pas bien fanfaron quand il se vante de la sorte ?

« Mais il lui sera accordé une année de séjour en ville, — aussi vrai que je vis ; — et ce

(1) Nous retrouverons plus loin le même sujet traité par Tennyson sous ce titre : *Lord* de Burleigh. Moore l'a traité aussi, mais plus brièvement, dans ses *Mélodies irlandaises,* en donnant aux héros les noms d'Ellen et de William de Rosna Hall. Il ajoute en note : « Cette ballade m'a été suggérée par une anecdote aussi connue que touchante concernant une famille noble d'Angleterre. »

(2) Forme écossaise du mot *lord*, *seigneur*.

qu'il pourra faire de la dame, — nous le lui laisserons tenter à sa guise.

« Tu peux aller à la ville d'Edimbourg — et ramener à la maison une dame avec toi, — mais n'emploie pour la subjuguer que ta bonne grâce — et fais-lui la cour en garçon sans fortune. »

« Mon habit ne sera qu'un plaid (1), — un kilte de tartan tombera sur mes genoux, — avec des bas sans pieds, des brogues et une toque, — je lui ferai la cour sans forfanterie. »

Or, il y eut un beau bal dans la ville — et mainte belle dame s'y trouvait; — et personne dans l'assemblée — n'eût pu se comparer à Lizzie Lindsay.

Le jeune laird de Kinguissie entra — et c'était un beau jeune garçon : — « Voulez-vous quitter le pays du sud, fillette, — et venir avec moi dans les hihglands ? »

La dame se retourna — et partit d'un grand éclat de rire : — « Je voudrais bien savoir d'abord où il me faudra aller — et avec qui il me faudra aller. »

« Mon père est un vieux berger, — ma mère est une pauvre vieille femme ; — on m'appelle

(1) Le costume national des Highlanders ou habitants des hautes terres d'Ecosse se compose d'un manteau d'étoffe rayée (plaid), d'une courte jupe plissée (kilt), en tissu de laine (tartan), également rayé aux couleurs distinctives du clan, de souliers à courroies, et d'une toque ornée de plumes.

le jeune Donald Macdonald (1)... — je ne renierai jamais mon nom.

« Ah ! Lizzie, je vous demanderai une faveur..., — cette faveur, je vous prie, ne me la refusez pas : — dites-moi le lieu de votre demeure, — le lieu qu'habitent vos plus proches parents. »

« Si vous voulez vous présenter au port de la Cannongate (2), — présentez-vous au port de la Cannongate ; — je vous offrirai une bouteille de vin — et je vous tiendrai compagnie. »

Il se présenta donc au port de la Cannongate, — au port de la Cannongate il se présenta ; — elle but avec lui une bouteille de vin, — et lui tint plaisante compagnie.

« Voulez-vous venir dans les highlands avec moi, Lizzie Lindsay, — voulez-vous venir dans les highlands avec moi ? — Voulez-vous venir dans les highlands, Lizzie Lindsay, — et vous nourrir de fraîches caillebotes et de petit-lait ? »

Alors parla la vieille mère de Lizzie, — et c'était une bonne vieille dame : — « Puisque vous dites de telles paroles à ma fille, — je vous ferai pendre haut et court. »

« Gardez bien votre fille de moi, madame, — et ne la laissez pas s'en aller avec moi ; — ah ! je me soucie aussi peu de votre fille, — qu'elle peut se soucier de moi. »

(1) Nom d'un clan nombreux.
(2) Faubourg d'Edimbourg.

Alors parla la femme de chambre de Lizzie, — et c'était une jolie jeune fille : — « Quand je serais née héritière d'un trône, — je voudrais m'en aller avec le jeune Donald. »

« Oh! Hélène, laisseriez-vous votre coffre — et toutes vos jupes de soie si belles, — pour vous en aller avec un pauvre garçon des highlands, — en laissant vos père et mère et tout le monde ? »

« Ah ! m'est avis qu'il est sorcier ou magicien, — ou quelque méchante chose de la sorte, — car je m'en irais avec le jeune Donald — quel que pût être mon destin. »

La belle jeune dame alors se leva, — elle mit ses bas et ses souliers, — elle se vêtit de sa robe verte — et s'en alla avec le jeune Donald.

Et lorsqu'ils arrivèrent aux highlands, — les pentes étaient longues et escarpées ; — la belle Lizzie était fatiguée de la marche, — car elle avait cheminé tout un long jour d'été.

La belle jeune dame dit alors, — et des pleurs amers aveuglaient ses yeux : — « Quand je retournerais à Edimbourg, — personne n'y prendrait souci de moi. »

« Oh ! retenez votre langue maintenant, belle Lizzie, — car voilà là-bas le toit de notre maison, — et voici ma bonne vieille honnête mère — qui vient elle-même à votre rencontre. »

« Soyez le bienvenu, soyez le bienvenu, Sir Donald ; — soyez le bienvenu, vous êtes ici chez vous. » — « Ah ! ne m'appelez plus Sir

Donald, — mais appelez-moi jeune Donald, votre fils. »

« Entrez donc, entrez donc, belle Lizzie, — entrez donc, entrez donc, dit-elle ; — et quoique notre chaumière soit petite, — peut-être ne nous en entendrons-nous que mieux. »

« Maintenant préparez-nous un souper — de vos meilleures caillebotes et de votre petit-lait ; — et faites-nous un lit de roseaux verts — que vous recouvrirez de foin nouvellement fané. »

Et Lizzie étant fatiguée de la marche — resta couchée jusqu'à ce qu'il fût grand jour : — « Vous auriez pu vous lever une heure plus tôt — pour traire et les brebis et les vaches. »

» Oh ! retenez votre langue maintenant, jeune Donald, — oh ! retenez votre langue, je vous prie ; — je voudrais bien n'avoir jamais quitté ma mère, — car je ne sais traire ni les brebis ni les vaches.

« Je voudrais être restée à la maison — et n'avoir jamais vu les highlands, — quoique j'aime le jeune Donald Macdonald, — un garçon aux beaux yeux brillants. »

« Levez-vous, levez-vous, belle Lizzie, — et revêtez votre robe de soie si gaie, — car il faut que nous allions à Kinguissie — où j'ai joué jadis bien souvent. »

Et quand ils arrivèrent à Kinguissie — le portier dit tout haut : — « Soyez le bienvenu à la maison, Sir Donald ; — comme vous avez été longtemps parti ! »

Le vieux laird de Kinguissie sortit alors —

et la salua courtoisement. — Il dit : « Soyez la bienvenue, belle Lizzie Lindsay, — soyez la bienvenue, chez vous, dans ma maison.

« Des seigneurs de grand nom vous ont fait la cour, — mais le jeune Donald a fléchi votre cœur. — Vous êtes la dame de tout le domaine de Kinguissie — et de Donald Macdonald, mon fils. »

Alors descendit sa vieille mère, — avec toutes les clefs à la main ; — elle dit : « Prenez-les, belle Lizzie, — tout ce qu'elles enferment vous appartient. »



XIV

LE ROI EDOUARD IV ET LE TANNEUR DE TAMWORTH (1)

Dans la saison de l'été, quand les feuilles deviennent vertes — et que les arbres se couvrent de fleurs, — le roi Edouard voulut aller à la chasse — pour prendre quelque distraction.

Il se mit en chemin avec chiens et faucons, — avec trompes et arcs ; — il fit route vers Drayton Basset, — avec tous ses seigneurs à sa suite.

Il avait longtemps chevauché par monts et par vaux, — il était huit heures du soir, — quand il rencontra un hardi tanneur — qui venait à cheval par le même chemin.

Ce tanneur portait une belle jaquette brune — boutonnée jusqu'au menton, — et sous lui

(1) Tamworth, petite ville sise au confluent de la Tame et de l'Anker.

Cette ballade, très connue autrefois, était considérée comme fondée sur un fait historique, et le caractère d'Edouard IV (1442-1483) ne rend pas la chose invraisemblable.

était une bonne peau de vache — et une jument de quatre shellings (1).

« Arrêtez, mes bons seigneurs, — dispersez-vous dans la verte forêt ; — je veux aller trouver ce compagnon là-bas — et voir ce qu'il me dira. »

« Dieu te soit en aide, Dieu te soit en aide, dit le roi. » — « Soyez le bienvenu, seigneur, » dit-il. — « Le plus court chemin jusqu'à Drayton Basset — montre-le-moi, je te prie. »

« Vous voulez aller à Drayton Basset — de l'endroit où vous êtes en ce moment ? — A la première potence que vous rencontrerez — prenez à votre main droite. »

« Voilà un triste chemin, dit le roi, — tu veux plaisanter, je le vois ; — allons ! montre-moi le chemin le plus court — et accompagne-moi, je te prie. »

« Le diable m'emporte ! dit le tanneur, — tu es fou, ce me semble : — tout le jour j'ai chevauché sur ma jument Brocke — et je suis encore à jeun. »

« Descends avec moi jusqu'à Drayton Basset, — nous ne te marchanderons pas les friandises ; — tout le jour tu mangeras et boiras du meilleur, — et je paierai ton écot. »

« Grand merci du peu, répondit le tanneur, — je ne compte pas sur toi pour payer mon écot ; — je parierais que j'ai plus de nobles

(1) Cinq francs ; un cheval de maître ne valait au temps d'Edouard IV que le triple de ce prix modeste.

dans ma bourse — que tu n'as de pence (1) dans la tienne. »

« Dieu veuille qu'ils te donnent joie, dit le roi, — et qu'ils te profitent. » — Le tanneur aurait voulu être loin, — car il croyait avoir affaire à un voleur.

« Qui es-tu, dit-il, mon beau sire ? — Je ne me fie guère à toi, — car les habits que tu as sur le dos, — un gentilhomme pourrait les porter. »

« Je ne les ai pourtant pas volés, dit le roi, — je te le jure, mon ami, sur la croix. » — « Alors tu joues, comme font tant de vauriens, — et toute ta fortune est sur toi. »

« Et quelles nouvelles apprends-tu, dit le roi, — auprès et au loin dans tes voyages ? » — « Je n'apprends point de nouvelles, monsieur, par la messe ! — si ce n'est que les peaux de vaches sont chères. »

« Les peaux de vaches ! les peaux de vaches ! quelle chose est-ce là ? — Je me demande ce que cela peut être. » — « Es-tu donc idiot ? répliqua le tanneur ; — j'en emporte une sous moi. »

« Quel métier fais-tu ? dit le roi ; — dis-le-moi franchement, je te prie. » — « Mon métier est de vendre de l'écorce, monsieur ; — mais dis-moi donc aussi qui tu es.

« Je suis un pauvre courtisan, mon ami,

(1) Le *noble* ou *noble à la rose*, ancienne monnaie, d'une valeur de 6 shellings 8 pence. Le *shelling* vaut 1 fr. 25 ; le *penny* (*pence* au pluriel), 10 cent.

dit-il, — qui a perdu sa place, — et je voudrais bien être ton apprenti — pour m'instruire dans ton art. »

« A Dieu ne plaise, répondit le tanneur, — que tu sois jamais mon apprenti : — tu gâcherais plus que je ne pourrais gagner, — pour quarante shellings par an. »

« Il est pourtant une chose que je désirerais, dit le roi, — si elle ne te semble pas impossible : — quoique mon cheval soit meilleur que ta jument, — j'en ferais volontiers l'échange avec toi. »

« Eh bien ! si tu veux faire un échange avec moi, — et cet échange n'est pas impossible, — aussi vrai que j'existe, mon beau compagnon, — je veux obtenir de toi une compensation. »

« Voilà qui ne serait pas juste, dit le roi, — je le jure, Dieu me garde ! — Mon cheval est meilleur que ta jument, — et cela tu dois bien le voir. »

« Certainement, monsieur, mais Brocke est douce et tranquille, — et elle se conduit gentiment : — ton cheval m'a l'air vif et intraitable ; — il piaffe toujours de ci, de là. »

« Quelle compensation veux-tu donc ? reprit le roi. — Dis-le-moi tout de suite. » — « Pas de pence, ni de demi-pence, sur ma foi ! — mais une pièce d'or, un noble à la rose. »

« Voici vingt groats (1) de monnaie blanche, — puisque tu les exiges de moi. » — « J'aurais

(1) Petite monnaie d'une valeur de quatre pences.

juré tout à l'heure, dit le tanneur, — que tu n'avais pas un penny.

« Mais puisque nous sommes convenus d'un échange, — il faut que l'échange se fasse. — Quoique tu aies acquis ma jument Brocke, — tu n'as pas acquis ma peau de vache. »

« Et je n'en veux pas, dit le roi, — je le jure, Dieu me garde ! — Ta vilaine peau de vache, je n'en voudrais pas, — quand tu me la donnerais. »

Le tanneur prit sa bonne peau de vache — tout fraîche encore de la bête — et la jeta sur la selle du roi — qui était si richement dorée.

« Maintenant aide-moi à monter, mon beau compagnon ; — il est grand temps que je sois parti. — Quand j'arriverai à la maison, ma femme Gyllian — me prendra pour un gentilhomme. »

Le roi lui soutint le pied ; — le tanneur laissa tomber un juron. — « Holà ! mon brave camarade, dit le roi, — tu n'es pas trop courtois. »

Le tanneur en enjambant la selle du roi — et en mettant les pieds dans ses étriers, — se demandait à lui-même avec grande curiosité, — si tout cela était de l'or ou du cuivre.

Mais lorsque le cheval vit se balancer la queue de vache — ainsi que les cornes noires, — effaré, il se cabra et partit — comme si le diable l'emportait.

Le tanneur tirait, le tanneur suait, — le tanneur s'accrochait au pommeau de sa selle;

— à la fin le tanneur roula par terre — il se rompit presque la nuque.

« Malédiction ! dit-il, reprends ton cheval : — il ne fait pas mon affaire. » — « Mon cheval t'aurait bien porté tranquillement, — mais il ne connaît pas ta peau de vache.

« Pourtant si tu veux refaire un échange avec moi, — et cet échange n'est pas impossible, — aussi vrai que j'existe, charmant tanneur, — je veux obtenir de toi une compensation. »

« Quelle compensation veux-tu donc ? répliqua le tanneur. — Dis-le-moi tout de suite. » — « Pas de pence, ni de demi-pence, monsieur, sur ma foi ! — mais je veux avoir vingt livres. »

« Voici vingt groats de ma bourse — et les vingt autres que j'ai reçus de toi. — Il m'en reste encore un et nous le boirons — ensemble à l'auberge. »

Le roi porta sa trompe à ses lèvres — et en tira un son fort et perçant ; — et bientôt arrivèrent seigneurs et cavaliers — au grand galop par-dessus la colline.

« Hélas ! hélas ! cria le tanneur, — quel malheur que j'aie vu ce jour ! — Tu es un voleur de grand chemin et voici venir tes camarades — qui vont m'enlever ma peau de vache. »

« Ce ne sont pas des voleurs, répondit le roi, — je le jure et Dieu me garde ! — Mais ce sont les seigneurs de la contrée du nord — qui sont venus à la chasse avec moi. »

Et bientôt ils arrivèrent devant le roi — et mirent genou en terre ; — alors le tanneur eût voulu être bien loin, — il eût préféré donner vingt livres.

« Un collier, passez-moi un collier, dit le roi, — un collier, » demanda-t-il à haute voix. — Le tanneur eût alors préféré donner vingt livres — pour n'être pas si près.

« Un collier, un collier, se dit le tanneur, — voilà qui va sûrement me causer de l'ennui : — après le collier viendra la corde — et je serai sûrement pendu demain. »

« N'aie pas peur, tanneur, dit le roi, — je te le dis et Dieu me garde ! — Je te fais ici le meilleur chevalier — de toute la contrée du nord.

« Je te donne Plumpton-parke — et toutes ses belles dépendances ; — son revenu est de trois cents marcs par an — que tu pourras consacrer à l'entretien de ta bonne peau de vache. »

« Grand merci, mon souverain, répondit le tanneur, — pour la grâce que vous m'avez octroyée, — si jamais vous venez au joyeux Tamworth, — vous y trouverez du beau cuir pour raccommoder vos chaussures. »



XV

KINMONT WILLIE (1)

Oh ! n'avez-vous pas entendu parler du traître Sakelde ? — oh ! n'avez-vous pas entendu parler du rusé Lord Scroop ? — de la façon dont ils ont pris le

(1) « Les faits sur lesquels cette ballade est fondée arrivèrent en 1596. Le héros de la ballade, un certain William Armstrong de Kinmonth, était un des descendants du fameux John Armstrong de Gilnockie, et sa capture fut une violation ouverte de la trève conclue alors entre les deux gouverneurs. Le « traître Sakelde » était un sieur Salkeld du château de Corby, délégué du gouverneur anglais, Lord Scroope. Les divers incidents de la ballade concordent assez avec les relations historiques de cette aventure (de ce *raid,* pour employer l'expression propre, qui nous manque en français). Par une vanité bien pardonnable, le nombre des hommes aux ordres du gouverneur écossais est diminué. Deux cents hommes et non « vingt et dix Ecossais — mirent des milliers d'Anglais en un tel émoi. » Et c'est par pure joyeuseté que le conteur a rendu Salkeld victime du manque d'esprit d'à-propos de Dickine de Dryhope. — La reine Elisabeth fut très irritée de cet heureux et audacieux exploit. Buccleuch, envoyé comme otage en Angleterre et, d'après certaines vieilles traditions de famille, lui ayant été présenté, la reine lui demanda comment il avait osé s'aventurer dans une entreprise si

brave Kinmont Willie — pour le pendre à Hairibee (1) ?

Si Willie avait eu seulement vingt hommes, — mais vingt hommes aussi forts que lui, — le traître Sakelde n'aurait jamais pris Kinmont, — en eût-il eu avec lui huit fois autant !

Ils attachent ses jambes sous le cheval, — ils attachent ses mains derrière son dos, — cinq hommes le gardent de chaque côté ; — ils lui font ainsi traverser le gué du Liddell.

Ils lui ont fait traverser le gué du Liddell, — et traverser aussi les sables de Carlisle ; — ils l'ont conduit au château de Carlisle — et l'ont mis à la disposition de Lord Scroop.

« Mes mains sont attachées, mais ma langue est libre : — qui donc osera avouer ce crime — contre la loi des frontières — et répondre au brave Buccleuch ? »

« Allons ! retiens ta langue, vil scélérat !

périlleuse. « Est-il quelque chose, lui répondit l'indomptable capitaine, qu'un homme ne puisse oser ? » Frappée de cette réponse, Elisabeth se retourna vers l'un de ses courtisans et dit : « Avec dix mille hommes semblables notre frère d'Ecosse pourrait ébranler le trône le plus solide de l'Europe. » *John S. Roberts*, *The legendary ballads of England and Scotland.*

Cette ballade est ici comme type d'un grand nombre de ballades analogues : *Jock o'the side, Archie of Ca'field,* etc.

(1) Nom de la colline où l'on exécutait les condamnés à mort.

— Jamais aucun Ecossais ne te rendra la liberté : — avant de franchir la porte de mon château, — tu prendras congé de moi, je t'assure ! »

« Ne craignez rien pour cela, monseigneur ! dit Willie ; — aussi vrai que je vis, Lord Scroop, dit-il, — je n'ai jamais logé à l'auberge — sans régler mon compte avant de partir ! »

La nouvelle est arrivée au brave gouverneur, — dans le château de Branksome où il se trouvait, — qu'on avait fait prisonnier Kinmont Willie — entre les heures de nuit et celles du jour.

Il a saisi la table dans ses mains, — il a fait sauter de tous côtés le vin rouge : — « Malédiction du Christ sur ma tête, dit-il, — si je ne me venge de Lord Scroop !

« Mon heaume est-il donc une coiffe de veuve ? — ou ma lance une baguette de saule ? — ou ma main la main blanche d'une dame, — qu'un sire anglais ose me braver ?

« Ils ont donc pris Kinmont Willie — au mépris de la trève des frontières, — et oublié que le brave Buccleuch — est gouverneur des frontières pour l'Ecosse ?

« Ils ont donc pris Kinmont Willie — sans crainte comme sans remords, — et oublié que le brave Buccleuch — sait monter un cheval et brandir une lance ?

« Ah ! si les deux pays étaient en guerre — aussi bien qu'ils sont en paix, — je voudrais réduire le haut château de Carlisle, — quand il serait construit tout en marbre.

« Je voudrais mettre le feu à ce château — et l'éteindre dans le sang anglais ; — et il n'y aurait pas un homme dans le Cumberland — pour savoir où aurait été le château de Carlisle !

« Mais puisque les deux pays ne sont pas en guerre, — qu'ils sont en paix et veulent rester en paix, — je ne toucherai gars ni fille d'Angleterre, — et pourtant je délivrerai Kinmont ! »

Il a donc appelé quarante vigoureux hommes des frontières, — tous parents du brave Buccleuch, — l'éperon au talon, la cuirasse aux épaules, — en gants verts et en plumes bleues.

Il y en avait cinq et cinq qui marchaient devant, — avec des cors de chasse et des trompes brillantes ; — puis cinq et cinq venaient avec Buccleuch — en gardes du gouverneur armés pour le combat.

Puis cinq et cinq, comme une bande de maçons, — portaient de hautes et longues échelles ; — enfin cinq et cinq allaient séparément. — Et ils atteignirent ainsi Woodhouselee (1).

Et lorsque nous eûmes franchi le territoire contesté (2), — lorsque nous fûmes parvenus

(1) Nom d'une maison de la frontière appartenant à Buccleuch.

(2) Le territoire contesté était une région située entre l'Esk et le Sarke : réclamée par les deux royaumes, elle servait de lieu de refuge à tous les bandits des environs.

du côté anglais — le premier homme que nous rencontrâmes, — qui pouvait-il être, si ce n'est le traître Sakelde ?

« Où allez-vous ainsi, rusés chasseurs ? — dit le traitre Sakelde, voyons, dites-le-moi ! » — « Nous allons chasser un cerf anglais — qui a violé le territoire écossais. »

« Où allez-vous ainsi, hommes d'armes ? — dit le traître Sakelde, voyons, dites-moi la vérité ! » — « Nous allons saisir un vil scélérat — qui a manqué de parole au brave Buccleuch. »

« Où allez-vous ainsi, garçons maçons, — avec vos longues et hautes échelles ? » — « Nous allons dénicher un nid de corbeaux — qui ne se trouve pas loin de Woodhouselee. »

« Où allez-vous ainsi séparément, voyageurs ? — dit le traître Sakelde, allons, dites-le-moi ? » — Or, Dickie o'Dryope conduisait cette bande — et il ne trouva pas mot à répondre.

« Pourquoi violez-vous le territoire anglais ? — Arrêtez, outlaws, va-nu-pieds ! » dit-il. — Dickie ne trouva pas mot à lui répondre : — il planta donc sa lance à travers le corps du traître.

Nous nous dirigeons alors vers la ville de Carlisle — et nous traversons l'Eden (1) à

(1) L'Eden, comme le Liddell, sont des rivières de la frontière.

Staneshaw-bank; — la rivière était grosse et son courant rapide, — mais nous ne perdons ni un homme ni un cheval.

Et quand nous atteignons Staneshaw-bank, — le vent se lève fort et violent ; — et là le maître nous fait laisser nos chevaux — de crainte qu'ils ne hennissent ou ne frappent du pied.

Et quand nous quittons Staneshaw-bank, — le vent se met à souffler de toutes ses forces ; — il y a vent et pluie, foudre et grêle, — quand nous arrivons au pied des murs du château.

Nous rampons à genoux, nous retenons notre haleine, — puis nous plaçons nos échelles contre le mur, — et Buccleuch lui-même est aussitôt prêt — à monter le premier devant nous.

Il a saisi la sentinelle à la gorge — et l'a jetée en bas sur les plombs : — « Si les deux royaumes n'étaient en paix, — je t'aurais envoyé de l'autre côté !

« Maintenant, sonnez, trompettes ! dit Buccleuch. — Eveillons Lord Scroop avec une joyeuse aubade ! » — Alors la trompette du gouverneur sonna bien haut — *Qui donc oserait me tenir tête* (1) ?

Aussitôt nous nous mettons à l'œuvre, — tous ensemble nous poussons notre cri de guerre, — nous coupons un trou dans une

(1) Premier vers d'un refrain des frontières.

feuille de plomb — et nous pénétrons ainsi dans la salle du château.

Ils s'imaginent que le roi Jacques et toute son armée — a forcé le château, l'arc et la lance à la main; — et ce ne sont que vingt et dix Ecossais — qui mettent des milliers d'Anglais en tel émoi.

Avec des pinces et des marteaux — nous faisons résonner gaiement les barreaux, — jusqu'à ce que nous arrivions au dernier cachot — où a été jeté Willie o' Kinmont.

Et quand nous sommes arrivés au dernier cachot — où a été jeté Willie o' Kinmont : — « Dormez-vous, veillez-vous, Kinmont Willie, — au matin de votre exécution? »

« Ah! je dors peu et je m'éveille souvent; — il y a longtemps que le sommeil m'a fui! — Rapportez mes adieux à ma femme et à mes enfants — et à tous les amis qui s'informeront de moi. »

Alors Rowan le Rouge l'a enlevé, — Rowan, l'homme le plus fort de la vallée du Teviot. — « Attends, attends un peu, Rowan le Rouge, — que je prenne congé de Lord Scroop.

« Adieu, mon cher Lord Scroop! — Mon cher Lord Scroop, adieu! crie-t-il. — Je vous paierai mon dû pour votre hospitalité — la première fois que nous nous rencontrerons sur la frontière. »

Nous le hissons sur l'épaule de Rowan, avec des cris et des acclamations, — nous lui faisons descendre la longue échelle; — à

chaque enjambée que fait Rowan, — les fers de Kinmont Willie résonnent.

« Ah ! bien souvent, dit Kinmont Willie, — j'ai chevauché des chevaux sauvages et capricieux, — mais de plus rude bête que Rowan le Rouge, — certes, mes jambes n'en ont jamais enfourché.

« Bien souvent aussi, dit Kinmont Willie, — j'ai fait sauter mon cheval par-dessus des fossés — mais depuis le jour où je suis monté à cheval pour la première fois, — je n'ai jamais porté d'éperons si gênants. »

Nous avions à peine atteint Staneshawbank — que les cloches de Carlisle sonnaient à toute volée, — et un millier d'hommes à pied et à cheval — s'élançaient derrière le rusé Lord Scroop.

Buccleuch s'est dirigé vers le cours de l'Eden — qui coulait alors à pleins bords ; — il s'y est plongé avec toute sa troupe — et ils ont heureusement traversé la rivière.

Sur l'autre rive il s'est retourné — et a jeté son gant à Lord Scroop : — « Si ma visite dans la joyeuse Angleterre n'est pas de votre goût, — venez me voir dans la belle Ecosse ! »

Grandement étonné se tint Lord Scroop, — il se tint immobile comme un roc de pierre : — il n'osait en croire ses yeux — en les voyant traverser la rivière.

« Ou bien il est lui-même un démon de l'enfer, — ou bien sa mère est une sorcière ; — je ne voudrais pas traverser à cheval ces flots furieux — pour tout l'or de la chrétienté ! »



XVI

LE JOUEUR DE HARPE
DE LOCHMABEN (1)

N'avez-vous pas entendu parler d'un pauvre joueur de harpe aveugle — qui a longtemps vécu dans la ville de Lochmaben, — et qui est allé dans la belle

(1) Le château et le village de Lochmaben sont situés en Écosse, non loin de la frontière. Par un singulier privilége, « les terres volées au roi » devenaient jadis propriété privée du gouverneur du château, tant le vol, en toutes ses variétés, était un rouage important des institutions du pays. Il existe plusieurs variantes de cette ballade : dans l'une d'elles, anglaise comme rédaction, le cheval volé au roi d'Angleterre, par suite d'un pari, lui est restitué, le pari gagné ; ce qui est plus honnête.

La *Chasse du Cheviot, Kinmont Willie* et le *Joueur de harpe de Lochmaben* suffiront sans doute à donner une idée du genre d'exploits par lesquels s'illustraient ces *borderers* qui se sont partagé avec les *outlaws* les faveurs de la poésie populaire. Ces éternelles redites de *raids*, d'escarmouches, de rapines et de brigandages, de crimes abominables et de vengeances barbares ne pouvaient encombrer mon petit recueil de ballades choisies, mais j'ai dû en donner des spécimens : elles fournissent la donnée principale du romancero des frontières.

Angleterre — voler le cheval bai du lord gouverneur ?

Mais d'abord il alla trouver sa femme — avec toute la hâte possible. — « Cette opération, dit-il, ne réussira jamais — sans une jument qui ait un poulain. »

Elle lui dit : « Tu as une bonne jument grise — qui peut courir par-dessus collines et ravins ; — mets-toi sur le dos de la jument grise — et laisse le poulain avec moi à la maison. »

Il est donc parti pour l'Angleterre — aussi vite qu'il pouvait aller ; — et quand il atteignit la porte de Carlisle, — qui était là, si ce n'est sa seigneurie le gouverneur ?

« Entre, dit-il, pauvre joueur de harpe aveugle — et fais-nous entendre de ta musique. » — « Ah ! par ma foi, dit le pauvre joueur de harpe aveugle, — je préfèrerais trouver une écurie pour ma jument. »

Le gouverneur regarda par-dessus son épaule gauche — et dit à son valet d'écurie : — « Allons ! emmène la jument du pauvre joueur de harpe aveugle — et attache-la auprès de mon cheval bai. »

Alors il joua, alors il chanta, — tant que dans la salle tous les seigneurs dansèrent ; — et sa musique était si douce, — que le valet en oublia la porte de l'écurie.

Puis il joua, puis il chanta, — jusqu'à ce que les seigneurs fussent tous endormis. — Alors il enleva vivement ses chaussures — et descendit tout doucement l'escalier.

Ensuite il se rendit à la porte de l'écurie — d'un pas aussi léger que pas peut être ; — et lorsqu'il l'ouvrit et y entra, — il y trouva trente-trois chevaux.

Il tira de sa poche un licou — et réussit dans son projet : — il le jeta sur la tête du cheval bai — et l'attacha à la queue de la jument grise.

Il les lâcha à la porte du château — à travers marais, bruyères et vallées, — et la jument ne laissa pas le cheval s'arrêter, — mais elle le mena au galop vers son poulain à la maison.

La jument était fort légère à la course, — elle ne manqua pas de retrouver le chemin ; — elle arriva à la porte de Lochmaben — trois longues heures avant le jour.

Quand elle arriva à la porte du joueur de harpe — elle hennit et s'ébroua furieusement. — « Lève-toi, fille paresseuse, dit la femme, — pour faire entrer ton maître et son cheval. »

Elle se leva donc, passa ses jupes — et regarda à travers le trou de la serrure : — « Ah ! par ma foi ! dit alors la fille, — notre jument vient d'avoir un magnifique poulain bai. »

« Allons ! tiens ta langue, fille folle, — c'est la lune qui t'éblouit les yeux ! » — « Je parierais tous mes gages contre un denier, — qu'il est plus gros que jamais notre poulain ne le sera. »

Or pendant tout ce temps dans le joyeux

Carlisle — le joueur de harpe jouait sans s'arrêter ; — et ses auditeurs ne purent se défendre de l'écouter — jusqu'à ce que le jour commençât à poindre.

Mais le matin au grand jour, — quand la fête fut terminée, — ils s'aperçurent que le cheval bai avait disparu — ainsi que la jument du pauvre joueur de harpe aveugle !

« Hélas ! hélas ! dit le rusé vieux joueur de harpe, — quel malheur que je sois jamais venu ici ! — En Ecosse j'ai perdu un magnifique poulain, — en Angleterre on me vole ma bonne jument grise ! »

« Allons ! cesse de te plaindre, pauvre joueur de harpe aveugle, — et fais-nous entendre encore ton instrument ; — ton poulain te sera largement payé — et l'on te donnera une meilleure jument. »

Et le voilà qui joue, et le voilà qui chante ; — et la musique qu'il leur fit entendre était si douce — qu'il fut payé pour le poulain qu'il n'avait jamais perdu — et reçut trois fois la valeur de la bonne jument grise.





XVII

COMMENT ON MATE UNE MÉGÈRE [1]

Vous tous qui êtes ici assemblés, — venez écouter ma chanson. — Mais d'abord je dois demander l'indulgence — pour le cas où je froisserais quelqu'un ; — je prierai toutes les bonnes épouses ici présentes — de vouloir bien ne pas se fâcher, — et je chanterai ma joyeuse chanson, — si elles y consentent.

La chanson que je veux chanter, il est vrai, — les concerne tout particulièrement, — et je serais bien ennuyé que quelqu'un — vînt me chercher dispute et noise. — J'ai assez de cela à la maison ; — à table et même au lit ; — et pour avoir une fois chanté cette même chanson — ma femme m'a frotté la tête.

Mais si toutes les bonnes épouses ici présentes m'encouragent — et si les hommes m'encouragent aussi, — je veux risquer une nouvelle friction — pour la chanter de nou-

(1) Il y a plus d'une ballade analogue : la *Ballade du mariage,* la *Lune de miel*, etc. ; mais je pense que celle-ci suffira. La même donnée se retrouve dans les fabliaux et les contes de différents pays.

veau. — Mais je veux d'abord vous dire son titre, — de crainte que vous n'en puissiez entendre plus long : — son titre est *Comment on mate une mégère.* — On ne l'a jamais beaucoup chantée.

Si je dois chanter la suite, — il faut que vous me fassiez signe ; — levez seulement le doigt vers moi, — ou bien... C'est tout ce qu'il me faut. — Je vais donc la chanter de tout mon cœur — et la mener rondement, — vous me connaissez, voyons maintenant — si je dois ou non la chanter.

C'est bien, je vois que vous consentez — à ce que je chante le reste ; — pour satisfaire les bonnes épouses ici présentes, — je veux faire de mon mieux. — Car je lis dans leurs yeux — qu'elles ne me veulent point de mal. — Ainsi donc il advint une fois... — Mais d'abord donnez-moi à boire.

Il n'y a pas longtemps, un joyeux gars — fit la cour à une aimable fille, — et bien des mois se passèrent avant qu'il pût — obtenir ce qu'il demandait ; — à la fin pourtant il arriva — qu'elle céda à ses instances : — elle consentait à devenir sa femme légitime, — mais à la condition suivante.

Elle porterait les culottes — pendant un an et un jour ; — il n'aurait pas le droit de remontrance — quoi qu'elle pût dire ou faire. — Elle régna donc et gouverna, et fit ses quatre volontés — tout à sa guise. — Mais écoutez bien ce qui arriva ensuite, — bonnes épouses, s'il vous plaît.

Elle lui rendit la vie à charge ; — il eût désiré que la mort vînt — mettre fin à ses tourments, — avant que l'année se fût écoulée. — Il trouva cette année plus longue — qu'aucune depuis sa naissance, — mais il n'y pouvait remédier, — car il avait donné sa parole.

Mais il n'est si long jour qui ne finisse, — nous savons bien tous cela : — si long qu'ait été le jour, — le soir n'en vient pas moins. — C'est aussi ce qui lui arriva à la fin, — l'année s'était écoulée : — le soleil, la lune et les étoiles — avaient terminé leur tour.

Il reprit alors courage — et dit à sa femme : — « Puisque ton règne est terminé, — il faut maintenant me reconnaître pour ton maître. » — Mais elle, qui avait joui si longtemps de l'autorité, — maintenant ne voulait plus obéir, — et sa langue allait toujours comme un moulin, — quoiqu'elle récoltât bien des coups.

Il lui caressait le dos, il lui caressait les côtes ; — elle en était toute noire et bleue, — mais sans pourtant vouloir s'amender : — elle devenait même pire chaque jour. — Quand il vit qu'elle ne voulait pas s'amender, — il essaya d'un autre moyen ; — il l'enferma comme on enferme les faucons — dans un endroit où elle ne pouvait voir le jour.

Et il la tint là sans boire ni manger, — pendant quatre jours de temps et plus ; — mais malgré cela elle était aussi méchante — qu'elle l'avait jamais été auparavant. —

Quand il vit qu'elle ne voulait pas s'amender, — qu'elle ne voulait pas rester tranquille, — que ni les coups, ni la séquestration, — ni le manque de nourriture n'y faisaient rien,

Il se trouva à bout de ressources, — il ne savait plus que faire. — Il reprit donc la douceur — et voulut amadouer sa femme. — Mais elle le pria bientôt de la laisser en paix — et jura que c'était pour son bien. — C'est alors qu'il eut l'idée d'une ruse — qui devait lui rendre le repos.

Il dit à un ou deux de ses amis — ce à quoi il avait pensé. Ils l'accompagnèrent à sa maison, — et lorsqu'ils eurent tous dîné : — — « Chère femme, dit-il, ces miens amis — sont venus ici pour ton bien ; — il y a une veine sous ta langue — où il faut faire une saignée. »

Elle se mit alors à débiter son vocabulaire — et à les invectiver proprement. — Mais malgré ses efforts, ils ne l'en lièrent pas moins — à un poteau, — et la saignèrent sous la langue. — Quoiqu'elle perdît beaucoup de sang, — elle continua de les injurier — tout autant qu'auparavant.

« C'est bien, dit-il, je vois ce qui pèche ; — elle tient cela de sa mère. — Ce sont les dents qui infectent la langue, — cela ne peut être autrement ; — et puisque je connais maintenant la cause, — quoi qu'il puisse m'en advenir, — j'arracherai les dents de sa bouche, — et la langue aussi, au besoin, et le reste. »

Et armé de fortes tenailles, — il lui arracha une grosse dent ; — puis à en arracher une autre — il se prépara aussitôt. — Mais elle tendit les deux mains — et demanda grâce, — protestant que contre son gré — jamais elle ne dirait ni ne ferait rien.

Je laisse à penser si le mari fut heureux — qu'elle eût changé d'humeur, — car de ce jour jusqu'à sa mort — elle se montra bonne et douce. — Alors il la détacha du poteau — et lui rendit sa liberté. — Je souhaite que toutes les mégères soient ainsi traitées — et toutes les bonnes épouses doivent dire amen.





XVIII

JOHN GRUMLIE [1]

JOHN Grumlie jura par la lumière de la lune — et par les feuilles vertes de la forêt, — qu'il pouvait faire plus d'ouvrage en un jour, — que sa femme n'en pouvait faire en trois. — La femme se leva au matin — pleine de soucis et de tracas : — « John Grumlie, reste à la maison, John, — et j'irai pousser la charrue.

« D'abord tu habilleras nos chers enfants — et tu leur mettras leurs vêtements. — Puis tu tourneras le moût, John, — ou la bière se perdra. — Puis tu dévideras le fil, John, — que j'ai filé hier. — Puis tu prendras soin des poules, John, — sinon elles se sauveront. »

Ah ! il habilla ses chers enfants — et leur mit leurs vêtements ; — mais il oublia de tourner le moût — et la bière fut perdue. — Et il chanta gaiement en dévidant le fil — que sa femme avait filé la veille ; — mais il oublia

(1) Ce thème n'a pas fourni moins de variations que le précédent, soit en Angleterre et en Ecosse : *Un mari tyran*, le *Bonhomme et sa vieille*, etc., soit en d'autres pays.

d'appeler les poules — et toutes les poules se sauvèrent.

La vache entêtée ne voulut pas donner de lait ; — il prit la baratte et ne put faire du beurre ; — et rien n'allait bien, et tout allait de travers ; — il trépignait et pleurait de rage. — Il courut alors au haut du coteau, — criant et faisant des signes... — L'entendit-elle, ne l'entendit-elle pas, — elle continua d'aiguillonner ses bœufs.

La femme de John Grumlie revint au soir — et se mit à rire comme une folle — en voyant la maison dans un tel désarroi — et John si maussade et si vexé. — Il dit : « Je renonce au ménage, — je ne veux plus être maîtresse de maison. » — « Vraiment, dit-elle, je suis satisfaite, — tu peux continuer jusqu'à la fin de tes jours. »

« Le diable m'emporte ! grogna John, — je veux refaire ce que j'ai toujours fait. » — Sur ce la femme prit un gros gourdin — et John se glissa vers la porte. — « Tout beau, tout beau, ma femme, je retiendrai ma langue ; — je reconnais mes torts : — dorénavant je tiendrai la charrue — et toi, tu garderas la maison. »

XIX

LE VIEUX ROBIN GRAY [1]

QUAND les brebis sont dans le parc, quand les vaches sont revenues à la maison, — quand toutes les créatures prennent un doux repos, — les chagrins de mon cœur s'échappent en pleurs de mes yeux,

(1) Cette ballade est, au dire de Walter Scott, « une véritable idylle, qui vaut tous les dialogues de Phillis et de Corydon depuis les temps de Théocrite jusqu'à nos jours. » Composée vers 1772, sur un vieil air écossais, changé depuis par M. Leeves, elle dut jadis à une traduction de Florian, mise en musique par Martini, une certaine popularité en France. Elle forme à elle seule tout le bagage poétique de son auteur, et encore Lady Barnard ne se décida-t-elle à la reconnaître que pour mettre fin aux dissertations des érudits. Lady Barnard lui donna dans la suite deux continuations, l'une et l'autre bien inférieures à la première partie ; celle-ci seule est devenue et restée populaire : on la chante partout où se parle l'anglais, on la chante même parfois au théâtre. Dans ces continuations Robin Gray mourant avoue avoir volé la vache pour forcer le mariage et rend l'un à l'autre les deux amoureux. Antérieurement, Walter Scott avait déjà cru pouvoir ajouter un couplet où il montrait Jenny « s'affaissant comme un lis frappé par la grêle. »

— ignorés de mon mari qui dort profondément auprès de moi.

Le jeune Jamie m'aimait beaucoup et me recherchait pour femme, — mais sauf une pièce d'une couronne, il ne possédait rien. — Pour faire de cette couronne une livre, mon Jamie partit sur mer ; — couronne et livre, ah ! l'une et l'autre étaient pour moi.

Il n'était pas parti depuis douze mois et un jour, — que mon père se cassa le bras et que notre vache nous fut volée ; — ma mère tomba malade (mon Jamie était sur mer) — et le vieux Robin Gray vint me faire la cour.

Mon père ne pouvait travailler, ma mère ne pouvait filer ; — je peinais jour et nuit, sans arriver à gagner leur pain ; — le vieux Rob les soutint l'un et l'autre, et avec des larmes dans les yeux — me dit : « Jenny, pour l'amour d'eux, voulez-vous m'épouser ? »

Mon cœur disait non ! et soupirait après le retour de Jamie. — Mais les vents soufflèrent avec violence et son navire naufragea : — son navire naufragea ! Pourquoi Jamie n'est-il pas mort ? — Ou pourquoi ai-je assez vécu pour crier : Malheur à moi !

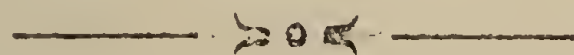
Mon père me raisonna gravement ; ma mère ne disait rien, — mais elle me regardait dans les yeux jusqu'à ce que mon cœur fût prêt à se briser ; — ils lui donnèrent ma main, mais mon cœur était sur mer ; — et c'est ainsi que le vieux Robin Gray devint mon mari.

Je n'étais pas sa femme depuis une semaine, ou plutôt quatre, — qu'un jour, tandis

que j'étais tristement assise sur le seuil de ma porte, — je vis l'ombre de Jamie... car je ne pus croire que ce fût lui — jusqu'à ce qu'il m'eût dit : « Me voici de retour, ma chérie, pour t'épouser ! »

Oh ! triste, triste fut notre rencontre, et nous causâmes longuement. — Nous ne prîmes qu'un baiser, sans plus... et je le priai de s'en aller. — Je voudrais être morte, mais je n'aurai pas la chance de mourir ; — je suis bien jeune pour crier : Malheur à moi !

J'erre comme une ombre et je ne puis guère filer. — Je n'ose pas penser à Jamie, car ce serait un péché. — Mais je veux faire de mon mieux pour être toujours une bonne femme, — car le vieux Robin Gray est si bon pour moi.





XX

JOHN GILPIN

L'honnête John Gilpin était un citoyen — de crédit et de bonne réputation ; — il était aussi capitaine dans la milice bourgeoise — de la fameuse ville de Londres.

La femme de John Gilpin dit à son mari : — « Quoique nous soyons mariés — depuis vingt mortelles années, — nous n'avons pas eu encore une partie de plaisir.

Demain est l'anniversaire de notre union ; — en cet honneur nous pourrions aller — à la *Cloche*, à Edmonton, — tous ensemble en chaise à deux chevaux.

Ma sœur et l'enfant de ma sœur, — moi et les trois enfants, — nous remplirons la voiture ; il te faudra venir — à cheval derrière nous. »

Il répliqua aussitôt : « Je n'admire — de toute la gent féminine qu'un seul spécimen, — et c'est toi, mon adorée ; — qu'il soit fait comme tu le veux.

« Je suis un brave marchand de toile, — le monde entier le sait ; — et mon bon ami le calandreur — me prêtera son cheval pour la promenade. »

« C'est bien parlé, dit Mrs Gilpin ; — et comme le vin est cher, — nous en emporterons du nôtre — qui est bon et clair. »

John Gilpin embrassa sa tendre épouse, — ravi de constater — que malgré l'attrait du plaisir, — elle conservait un esprit d'économie.

Le matin vint, la chaise fut amenée, — mais on ne la laissa pas — s'arrêter devant la porte, dans la crainte que tout le quartier — ne l'accusât de faire des embarras.

La chaise fut donc arrêtée trois portes plus loin ; — là tous y montèrent, — six précieuses personnes, et aussitôt — la voiture de partir comme le vent.

Et le fouet de claquer, et les roues de tourner, — jamais gens ne furent plus heureux ; — les pavés crépitaient sous eux, — comme si Cheapside (1) fût devenu fou.

John Gilpin debout près de son cheval — saisit vivement la crinière flottante — et s'élança pressé de partir, — mais il fut tôt redescendu.

Car à peine s'était-il mis en selle — pour commencer sa chevauchée — que, retournant la tête, il vit — entrer trois chalands dans sa boutique.

Il sauta donc à terre ; quoique une perte de temps — l'ennuyât beaucoup, — une perte d'argent, il le savait bien, — lui eût été plus pénible encore.

(1) L'une des principales rues de Londres.

Long temps se passa avant que les clients — fussent servis à leur gré ; — puis Betty dégringola l'escalier en criant : — « On a oublié le vin ! »

« Belle affaire ! dit-il, apportez-le-moi — ainsi que le ceinturon de cuir — où je suspends mon glaive fidèle — quand je commande les manœuvres. »

Or Mrs Gilpin, en femme prévoyante, — avait atteint deux bouteilles de grès — et les avait remplies de la liqueur aimée, — mise ainsi à l'abri de tout accident.

Chaque bouteille avait une anse recourbée — dans laquelle il passa le ceinturon ; — il suspendit une bouteille de chaque côté — pour faire contre-poids.

Sur le tout, voulant être — équipé de la tête aux pieds, — il jeta fièrement — son long manteau rouge, bien propre et bien brossé.

Le voilà donc remonté — sur son agile coursier, — allant tranquillement au pas sur le pavé, — plein de prudence et d'attention.

Mais trouvant bientôt un sol plus uni — sous ses sabots bien ferrés, — la bête hennissante prit un trot — qui le secoua sur sa selle.

« Eh ! tout doux, » cria John, — mais les cris de John furent peine perdue ; — le trot se changea bientôt en galop, — malgré gourmette et bride.

Se penchant en avant, comme font toujours — ceux qui ne savent pas se tenir en selle, — il s'accrocha de ses deux mains à la crinière

— et s'y cramponna de toutes ses forces.

Le cheval, qui n'avait jamais de la sorte — été traité auparavant, — semblait se demander avec un étonnement croissant — ce qu'il pouvait bien avoir sur le dos.

Gilpin fendait l'espace, à corps perdu ; — son chapeau, sa perruque s'envolèrent. — Il ne pensait guère, au départ, — courir une telle équipée.

Le vent soufflait ; son manteau flottait — comme un long et brillant étendard, — mais bouton et boutonnière cédant à la fois, — voilà qu'à son tour il s'envola.

Alors tout le monde put remarquer — les bouteilles pendues au ceinturon ; — de chaque côté ballottait une bouteille, — comme je l'ai déjà dit ou chanté.

Les chiens aboyaient, les enfants criaient, — toutes les fenêtres s'ouvraient ; — et chacun de s'exclamer : « Bravo ! » — de toute la force de ses poumons.

Et Gilpin courait toujours, car c'était bien lui, — son nom fut bientôt connu à la ronde : — « Il porte une surcharge ! il court un pari ! — C'est pour mille livres ! »

Il arrivait à fond de train : — ce fut merveille de voir — les gardes-barrières, en un clin d'œil, — ouvrir leurs portes toutes grandes.

Et comme il se penchait en avant, — la tête inclinée et baignée de sueur, — les deux bouteilles derrière son dos — se heurtèrent tout à coup et se brisèrent.

Le vin coula sur le chemin, — spectacle lamentable ! — les flancs du cheval fumèrent — comme si on les avait échaudés.

Mais il n'en semblait pas moins porter une surcharge — attachée au ceinturon de cuir : — tout le monde pouvait voir le goulot des bouteilles — dansant toujours sur ses flancs.

C'est ainsi que tout le long d'Islington ébahi — il exécuta ses voltiges, — jusqu'à ce qu'il vînt se jeter dans la mare — du joyeux Edmonton.

Et là il fit rejaillir l'eau — des deux côtés du chemin, — tout comme un balai lessivant le plancher — ou une oie sauvage en ses ébats.

A Edmonton, une femme aimante — guettait du haut d'un balcon — són tendre époux, et s'étonnait fort — de le voir galoper de la sorte.

« Arrête, arrête, John Gilpin ! C'est ici la maison ! » — Tous se mirent à crier en même temps : — « Le dîner attend, et nous sommes fatigués ! » — Gilpin dit : « Et moi aussi ! »

Mais son cheval n'était pas le moins du monde — disposé à s'arrêter là. — Pourquoi ? parce que son maître avait une maison — à dix milles plus loin, à Ware.

Il vole donc rapide comme une flèche — lancée par un archer vigoureux ; — et pendant qu'il court me voici arrivé — à la moitié de ma chanson.

Gilpin passa donc, hors d'haleine — et bien contre son gré, — jusqu'à ce que, arrivé à la

maison de son ami le calandreur, — son cheval à la fin s'arrêta.

Le calandreur étonné de voir — son voisin dans un tel état, — déposa sa pipe, se précipita vers la porte — et l'accueillit par ces mots :

« Qu'y a-t-il ? qu'y a-t-il ? contez-moi vos nouvelles. — Que prétendez-vous faire ? — Dites-moi pourquoi vous arrivez nu-tête — ou même pourquoi vous êtes venu. »

Or Gilpin avait l'esprit jovial — et à l'occasion aimait la plaisanterie : — il répondit donc gaiement — de la sorte au calandreur :

« Je suis venu parce que votre cheval a voulu venir ; — et, si je ne me trompe, — mon chapeau et ma perruque ne peuvent tarder à arriver ici, — car ils sont en chemin. »

Le calandreur, charmé de trouver — son ami en belle humeur, — ne lui répliqua pas un seul mot, — mais rentra à la maison.

Il en ressortit bientôt avec perruque et chapeau, — perruque longue et flottante, — chapeau non en trop mauvais état, — l'un et l'autre agréable en son genre.

Il les lui tendit, et à son tour — montra son esprit d'à-propos : — « Ma tête est deux fois plus large que la vôtre, — ils ne peuvent donc manquer de vous aller.

« Mais permettez-moi d'abord d'enlever la poussière — qui vous couvre le visage. — Arrêtez-vous et mangez un morceau : vous devez — être en appétit. »

John dit : « C'est aujourd'hui l'anniversaire

de mon mariage — et tout le monde aurait le droit de s'étonner, — si la femme dînait à Edmonton, — pendant que je dînerais à Ware. »

Puis s'adressant à son cheval, il ajouta : — « Je suis pressé d'aller dîner ; — tu es venu ici pour ta propre satisfaction, — tu t'en retourneras bien pour la mienne. »

Malheureuses paroles, vaine fanfaronnade ! — Elles lui coûtèrent bien cher, — car tandis qu'il parlait, un âne se mit à braire — de sa voix la plus claire et la plus haute ;

Son cheval alors de hennir comme si — il avait entendu le rugissement d'un lion — et de partir au galop aussi vite — qu'il était venu.

Voilà Gilpin envolé, voilà envolés — le chapeau et la perruque de Gilpin ; — il les a perdus plus vite que la première fois — pour cette bonne raison qu'ils étaient trop grands.

Alors Mistress Gilpin, à la vue — de son mari courant la poste — au loin dans la campagne, — tira de sa poche une demi-couronne ;

Et elle dit au jeune garçon — qui les avait conduits à la *Cloche* : — « Voici pour vous, si vous ramenez — mon mari sain et sauf. »

Le garçon sauta à cheval et eut bientôt rejoint — John qui revenait ; — il chercha à l'attraper au vol, — en saisissant la bride.

Mais n'ayant pas réussi à ce qu'il voulait, — quelque désir qu'il en eût, — il effraya davantage le cheval déjà effarouché — et le fit courir plus vite.

Gilpin allait toujours, — pourchassé par le garçon de la poste, — dont le cheval était tout heureux de ne plus entendre — le roulement des roues.

Sur la route, six voyageurs — voyant Gilpin fuir ainsi, — poursuivi par un garçon de poste, — se mirent à crier :

« Au voleur ! au voleur ! arrêtez-le ! C'est un brigand ! » — Aucun d'eux ne garda bouche close ; — et tous ceux qui passaient par le chemin — se joignirent à la poursuite.

Et de nouveau les portes des barrières — s'ouvrirent toutes grandes en un clin d'œil, — les péagers s'imaginant, comme la première fois, — que Gilpin courait un pari.

Certes il courut si bien qu'il remporta le prix, — car il arriva le premier dans la ville — et ne s'arrêta qu'à l'endroit où il était monté à cheval — pour y mettre pied à terre.

Chantons tous maintenant : « Vive le Roi ! » — et aussi « Vive Gilpin ! » — Et la première fois qu'il chevauchera — puissé-je être là pour le voir !



XXI

LE GARS IDIOT

Huit heures sonnent ; par une claire nuit de mars — la lune est levée ; le ciel est bleu, — la chouette, dans l'air lumineux, — ulule on ne sait d'où ; — elle prolonge ses ululements solitaires, — hou ! hou ! d'interminables hou ! hou !

Pourquoi vous agiter ainsi autour de votre logis, — que veut dire cette agitation, Betty Foy ? — D'où vous vient ce grand trouble ? — Et pourquoi avez-vous mis à cheval — celui que vous chérissez, votre gars idiot ?

Il n'y a pas âme qui vive dehors à cette heure ; — bonne Betty, enlevez-le de là. — Dans sa joie il vous fait brr ! brr ! avec ses lèvres ; — mais, Betty, qu'a-t-il besoin — d'étriers, de selle ou de bride ?

Pourtant Betty tient à son idée ; — car sa bonne voisine, Suzanne Gale, — la vieille Suzanne, qui demeure toute seule, — est malade et pousse des soupirs pitoyables, — comme si elle allait rendre l'âme.

Pas une maison à un mille à la ronde, — pas une main pour les secourir dans leur détresse ; — la vieille Suzanne s'est couchée,

bien souffrante, — et toutes deux sont cruellement embarrassées, — car elles ne peuvent deviner quelle est sa maladie.

Le mari de Betty est à la forêt, — où il reste des semaines entières ; — il est bûcheron là-bas, dans une vallée. — Il n'y a personne qui puisse aider la pauvre Suzanne Gale ; — que faut-il faire ? que va-t-il arriver ?

Et Betty est allée chercher dans le chemin — son poney, qui est la douceur et la bonté mêmes ; — qu'il soit dans la joie ou dans la peine, — qu'il broute en liberté le long du chemin — ou qu'il rapporte des fagots du bois.

Et le voici en grand équipement de voyage, — et au clair de lune, Betty Foy — a placé sur la selle bien sanglée — (jamais on n'entendit parler de chose pareille) — celui qu'elle chérit, son gars idiot.

Et il faut qu'il parte sans délai, — franchisse le pont, traverse la vallée, — passe auprès de l'église et monte le coteau, — pour ramener un docteur de la ville, — ou bien elle mourra, la vieille Suzanne Gale.

Il n'est pas besoin de bottes ni d'éperons, — il n'est pas besoin de fouet ni de cravache ; — car Johnny (1) a sa branche de houx — et il se met, à grand bruit, — à secouer la branche verte dans sa main.

Et Betty a dit et répété — au gars, qui fait toute sa joie, — aussi bien le chemin à suivre

(1) Jeannot.

que celui qu'il faut éviter, — ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire, — où il faut tourner à gauche, où à droite.

Et la plus grande recommandation de Betty — fut : « Johnny ! Johnny ! fais bien attention — de revenir à la maison et de ne pas t'arrêter du tout... — Reviens à la maison, quoi qu'il arrive, — mon Johnny, fais-le, je t'en prie. »

Ce à quoi Johnny répondit — avec la tête, avec la main — et en secouant fièrement la bride ; — il ne ménagea pas non plus ses discours — que Betty savait bien compendre.

Et maintenant que Johnny va partir, — Betty est toute bouleversée ; — elle caresse doucement la croupe du poney — sur lequel va trotter son gars idiot — et ne semble plus du tout pressée.

Mais quand le poney se mit en marche, — quel moment pour le pauvre gars idiot ! — Dans sa joie il ne pouvait plus tenir la bride, — dans sa joie il ne remuait plus ni tête ni jambe, — il était comme pétrifié par la joie.

Et tandis que le poney avance, — on eût pu voir dans la main gauche de Johnny — la branche verte droite et immobile : — la lune qui luit au-dessus de sa tête — n'est pas plus calme et plus muette qué lui.

Son cœur était si plein d'allégresse, — que tant qu'il n'eut pas fait cent pas, — il oublia complètement sa cravache de houx — et tous ses talents d'équitation. — Heureux, heureux, trois fois heureux John !

Et cependant, sur le seuil, la mère — se tient rivée, la face rayonnante de joie, — fière d'elle-même et fière de lui, — elle le contemple dans sa tenue de voyage : — comme son Johnny va donc tranquillement !

Ce silence de son gars idiot, — quel espoir ne met-il pas au cœur de Betty ! — Le voilà au tournant, il tourne à droite ; — elle le regarde jusqu'à ce qu'il soit hors de vue, — et Betty ne veut pas encore s'en aller.

Brr ! brr ! les lèvres de Johnny font maintenant brr ! — aussi fort qu'un moulin, ou presque ; — le poney va doucement comme un agneau, — et Johnny fait tout le bruit qu'il veut, — et Betty écoute, heureuse de l'entendre.

Elle se sauve vers Suzanne Gale : — son messager est en joyeuse humeur ; — les chouettes sifflent, les chouettes hôlent, — et les lèvres de Johnny font brr ! brr ! brr ! — tandis qu'il s'en va au clair de la lune.

Son cheval et lui s'accordent parfaitement ; — car le poney a cette réputation — que, vînt-il à perdre ses yeux et ses oreilles — et à vivre mille ans, — il garderait encore son bon cacactère.

Mais c'est un cheval de réflexion, — et quand il réfléchit, son pas se ralentit. — Or si bien qu'il connaisse ce pauvre Johnny, — il ne saurait, sur son honneur, dire — ce qu'il peut bien avoir sur le dos.

Ainsi vont-ils par les sentiers éclairés par la lune, — puis, au clair de la lune, bien loin

dans la vallée, — puis ils passent devant l'église, puis ils montent la colline, — pour ramener un docteur de la ville, — qui réconforte la pauvre vieille Suzanne Gale.

Et maintenant Betty, au chevet de Suzanne, — est au beau milieu de ses histoires : — son gars ne peut tarder à revenir avec de l'aide ; — et elle redit maints traits fort amusants — sur l'esprit de Johnny, sur les perfections de Johnny.

Puis Betty, toujours au chevet de Suzanne, — commence à se calmer un peu : — le bol ou l'écuelle en main, grave, — elle est assise, comme si du sort de Suzanne — dépendait sa vie en ce monde et en l'autre.

Mais cette pauvre bonne créature de Betty, — cela se voit clairement sur son visage, — pourrait sur le surcroît de ce moment — prêter cinq années de bonheur ou plus — à quiconque en aurait besoin.

Et pourtant j'imagine que par instants — Betty sentait quelque malaise : — elle tend l'oreille vers le chemin — et entend là bien des bruits — dont elle ne veut pas parler à Suzanne.

La pauvre Suzanne soupire, la pauvre Suzanne gémit. — « Aussi sûr qu'il y a une lune au ciel, — crie Betty, il va revenir ; — ils seront tous deux ici... (il est presque dix heures) — avant onze heures tous deux seront ici. »

La pauvre Suzanne soupire, la pauvre Suzanne gémit ; — la pendule avance sur onze heures ; — elle sonne. « Il ne doit pas être

loin, — dit Betty, et il sera bientôt ici, — aussi sûr qu'il y a une lune au ciel. »

La pendule sonne minuit — et Johnny ne paraît pas encore. — Betty voit bien la lune au ciel, — mais Betty n'est pas trop rassurée, — et Suzanne passe une nuit terrible.

Et Betty, il y a une demi-heure, — s'est permis en pensée de dénigrer Johnny : — « C'est une petite créature paresseuse et vagabonde ! » — et toute une enfilade de gros mots ; — mais maintenant ce moment est passé.

Et Betty sent son cœur défaillir, — cet heureux moment passé : — « Comment peut-il tarder si longtemps ? — Le docteur l'aura fait attendre. — Suzanne, ils vont être ici à l'instant. »

Suzanne va de mal en pis — et Betty se trouve dans un cruel embarras ; — et personne n'est là qui puisse dire — si elle doit partir ou s'il lui faut rester ! — Elle est dans un cruel embarras.

Voilà que la pendule sonne une heure, — et ni le docteur ni son guide — n'apparaissent sur le chemin éclairé par la lune ; — on n'aperçoit au loin ni homme ni cheval, — et Betty est toujours au chevet de Suzanne.

Et maintenant Suzanne commence à craindre — une foule de tristes mésaventures : — Johnny s'est peut-être noyé ; — peut-être s'est-il perdu et ne le retrouvera-t-on jamais ; — ce qui leur causerait à toutes deux d'éternels remords.

Voulant insinuer quelque chose de cela, elle

préluda — par un « Dieu veuille que je me trompe ! » — Au premier mot que dit Suzanne — Betty quittant son chevet s'écria : — « Suzanne, je voudrais bien pouvoir rester auprès de vous.

« Mais il faut que je vous quitte, il faut que je m'en aille. — Voyez-vous, Johnny n'est qu'à moitié raisonnable. — Suzanne, nous devons prendre soin de lui, — s'il est blessé, mourant. » — « Oh ! Dieu ne le voudrait pas ! » crie la pauvre Suzanne.

« Que puis-je faire ? dit Betty en s'apprêtant. — Que puis-je faire pour soulager votre peine ? — Bonne Suzanne, parlez, et je resterai. — J'ai bien peur que vous soyez en mauvaise passe, — mais je serai bientôt de retour. »

« Non, Betty, allez ! allez, bonne Betty ! — Rien ne peut soulager ma peine. » — Alors elle s'enfuit, mais en priant — Dieu d'épargner la vie de Suzanne — jusqu'à son retour.

Elle s'en va donc par les sentiers éclairés par la lune, — puis, au clair de la lune, bien loin dans la vallée. — Raconter comment elle courut, comment elle marcha, — et tout ce qu'elle se dit à elle-même, — serait sûrement un récit fastidieux.

Là-haut et là-bas, au-dessus et au-dessous d'elle, — en tout objet grand ou petit, rond ou carré, — dans les arbres et dans les tours, c'était Johnny qu'elle voyait ; — dans les buissons et dans les genêts, que ce fût noir,

que ce fût vert, — c'était Johnny, Johnny, toujours et partout.

Et tandis qu'elle franchissait le pont, il lui vint — une pensée qui tortura son cœur. — Johnny était peut-être descendu de cheval — pour aller chercher la lune dans l'eau, — et jamais on ne le retrouverait.

Et voilà qu'elle est arrivée au haut de la colline, — au milieu d'une vaste solitude; — il n'y a là ni Johnny ni son cheval — parmi les fougères ni dans les ajoncs ; — il n'y a là ni le docteur ni son guide.

« Saints du ciel ! que lui est-il arrivé ? — Peut-être a-t-il grimpé dans un chêne — où il restera jusqu'à ce qu'il soit mort ; — peut-être a-t-il été méchamment égaré — et s'est-il joint à une troupe errante de bohémiens.

« Ou bien ce malicieux poney l'aura conduit — à la grotte sombre, demeure du lutin, — ou encore, dans le vieux château, il cherche — sa perte parmi les revenants, — ou il joue avec la cascade. »

Elle s'en prit alors à la pauvre vieille Suzanne, — tandis qu'elle s'élançait vers la ville : — « Si Suzanne n'avait pas été si malade, — ah ! je l'aurais encore auprès de moi, — mon Johnny, et je l'aurais gardé jusqu'au jour de ma mort. »

Cette pauvre Betty! dans sa mauvaise humeur, — elle n'épargna pas même le docteur ; — elle dit des choses indignes et absurdes ; — et lui aussi, le plus doux des animaux, — le poney eut sa part.

Enfin elle est arrivée à la ville, — elle se précipite vers la maison du docteur. — Partout autour d'elle règne le silence ; — la ville si longue et si large — est silencieuse comme le ciel.

Et la voilà à la porte du docteur ; — elle soulève le marteau, rap, rap, rap ! — Du haut d'une fenêtre le docteur montre — ses petits yeux brillants qui s'écarquillent et clignotent, — tandis qu'il gratte d'une main son vieux bonnet de nuit.

« Oh ! docteur, docteur ! où est mon Johnny ? » — « Me voici, que me voulez-vous ? » — « Oh ! monsieur, vous savez, je suis Betty Foy, — et j'ai perdu mon pauvre cher gars ; — vous le connaissez bien... vous le voyez souvent ;

« Il n'a pas autant d'esprit que d'autres en ont. » — « Le diable emporte son esprit ! dit — le docteur, d'un air assez maussade, — eh ! femme, que puis-je savoir sur lui ? » — et, en grommelant, il se remit au lit.

« Ah ! malheur à moi ! malheur à moi ! — Je mourrai ici, je veux mourir ici ! — Je croyais trouver ici mon enfant perdu, — mais il n'est ni ici, ni ailleurs... — Oh ! je suis une mère bien malheureuse ! »

Elle s'arrête, se redresse, regarde autour d'elle ; — de quel côté aller, elle ne saurait le dire. — Pauvre Betty ! elle allégerait sa peine — si elle avait le courage de frapper de nouveau. — L'horloge sonne trois heures... glas funèbre !

Alors elle s'enfuit à travers la ville. — Faut-il s'étonner qu'elle ait perdu toute présence d'esprit? — Cette affreuse nouvelle lui a donné un tel coup, — qu'elle en a complètement oublié d'envoyer le docteur — au secours de la pauvre vieille Suzanne Gale.

Et la voilà revenue au haut de la colline; — elle peut découvrir un mille de chemin: — « O douleur! j'ai bientôt soixante ans — et je n'ai jamais passé une telle nuit... — Il n'y a pas dehors âme qui vive. »

Elle écoute et elle ne peut entendre — ni pas de cheval, ni voix d'homme. — Les ruisseaux coulent avec leurs plus doux murmures; — on entendrait presque pousser l'herbe, — on l'entendrait certes en ce moment, si jamais c'était possible.

Les chouettes dans la longue nuit bleue — s'appellent encore l'une l'autre: — tendres amoureux, encore mal d'accord, — qui confient à l'espace leurs longs soupirs tremblants — renvoyés au loin par l'écho de colline en colline.

La pauvre Betty a maintenant perdu toute espérance; — elle est assaillie de pensées criminelles; — elle vient justement de longer les roseaux d'un étang, — et elle s'éloigne, en courant, du bord — pour ne pas s'y noyer.

Puis elle s'assied et pleure; — jamais elle n'a pleuré comme cela: — « Oh! cher, cher poney! ma douce joie! — ramène-moi mon gars-idiot — et jamais plus nous ne te chargerons trop. »

Une idée lui a traversé l'esprit : — « Le poney est doux et bon, — et nous l'avons toujours bien traité ; — peut-être a-t-il suivi la vallée — et emmené Johnny au bois. »

Elle prend alors son essor, comme si elle avait des ailes ; — elle n'a plus de pensées criminelles : — quand Betty verrait cinquante étangs, — la dernière de ses pensées serait — de s'y noyer.

O lecteur ! que ne puis-je conter — ce que font Johnny et son cheval ! — Ce qu'ils ont fait pendant tout ce temps, — si je pouvais le mettre en vers, — quelle charmante histoire ce serait !

Peut-être, et l'idée n'est pas invraisemblable, — erre-t-il en ce moment avec son poney — au plus haut sommet des rochers — pour prendre une étoile à la main — et la rapporter dans sa poche à la maison.

Peut-être s'est-il retourné en selle, — le visage du côté de la queue du cheval, — et ravi dans une calme et muette extase, — silencieux comme un cavalier fantôme, — descend-il lentement la vallée.

Peut-être encore chasse-t-il les moutons, — comme un chasseur féroce et terrible : — cette vallée, verdoyante maintenant et toute parée, — dans cinq mois, si l'on pouvait la voir, — serait devenue un aride désert.

Peut-être, la tête en feu et battant les talons, — comme un vrai génie du mal, — s'en va-t-il galopant en avant, en avant, — et galopera-t-il ainsi toujours plus loin, —

effroi de tous ceux qui redoutent le diable.

Aux Muses je me suis lié — depuis quatorze ans par d'étroits contrats. — Douces Muses, faites-moi conter — la moitié seulement de ce qui lui arriva : — il courut sûrement d'étranges aventures.

Douces Muses, est-ce là un procédé aimable ? — Pourquoi repousser ma requête ? — Pourquoi me refuser plus longtemps votre aide ? — Pouvez-vous m'abandonner ainsi, — Muses, que j'aime si tendrement ?

Qui donc est là-bas, près de la cascade — qui gronde en déversant ses flots tumultueux ? — Eclairé par les rayons argentés de la lune, — insouciant comme si de rien n'était, — il se tient droit sur un cheval qui paît.

A son cheval qui paît en liberté — il semble, je crois, abandonner les rênes ; — de la lune et des étoiles il ne prend souci, — choses bonnes pour les romans... — C'est Johnny ! Johnny ! aussi sûr que je vis.

Et c'est bien aussi son poney ! — Où est-elle, où est Betty Foy ? — Sa terreur l'égare presque : — elle entend le grondement de la cascade — et ne peut découvrir son gars idiot.

Votre poney vaut son pesant d'or : — calmez donc vos craintes, Betty Foy ! — Elle sort du milieu des arbres — et voit maintenant en plein — celui qu'elle chérit, son gars idiot.

Et Betty voit aussi le poney : — pourquoi

restez-vous là, bonne Betty Foy ? — Ce n'est pas un lutin, ce n'est pas un revenant, — c'est celui que vous aviez si bien cru perdu, — celui que vous chérissez, votre gars idiot.

Elle regarde encore... elle étend les bras... — elle crie... pétrifiée par la joie ; — elle s'élance enfin avec la violence d'un torrent : — elle a presque renversé le cheval, — elle embrasse de toutes ses forces son gars idiot.

Johnny fait brr ! et rit tout haut ; — si c'est de malice ou de plaisir, — je ne saurais le dire ; mais tandis qu'il rit, — Betty s'enivre à longs traits de la joie — d'entendre encore son gars idiot.

Elle va à la queue du poney, — elle revient à la tête du poney, — elle passe d'un côté, elle revient de l'autre, — et comme suffoquée par son bonheur, — Betty répand quelques larmes.

Elle embrasse encore et encore — celui qu'elle chérit, son gars idiot ; — elle est heureuse ici, heureuse là, — elle est partout mal à l'aise, — tout son être frémit d'allégresse.

Elle caresse le poney ; où est-elle ? quelle heure est-il ? — elle n'en sait rien, l'heureuse Betty Foy ! — Si le petit poney en est réjoui, — il est certainement bien plus calme qu'elle, — il laisse à peine percer sa satisfaction.

« Oh ! Johnny, ne pense plus au docteur ; — tu as fait ton possible et tout est bien. » — Ce disant, elle prend la bride — et détourne doucement la tête du poney — de la bruyante cascade.

Cependant les étoiles avaient presque disparu, — la lune se couchait sur la colline, — si pâle qu'on la distinguait à peine ; — les petits oiseaux commençaient à s'agiter, — quoique leurs gosiers fussent encore muets.

Le poney, Betty et son gars — cheminent lentement dans les détours de la vallée boisée ; — mais quelle est cette femme, levée de si bonne heure, — qui monte clopin-clopant le rude chemin escarpé ? — Qui est-ce, si ce n'est la vieille Suzanne Gale ?

Longtemps Suzanne resta absorbée par ses pensées ; — une foule de craintes terribles l'assaillirent — au sujet de son messager, comme aussi de sa garde-malade ; — et tandis que son esprit allait de mal en pis, — son corps éprouvait du mieux.

Elle se tourna, s'agita dans son lit ; — retrouvant partout ses doutes et ses terreurs ; — elle discuta un point après l'autre ; — et, tandis que son esprit luttait ainsi, — son corps allait de mieux en mieux.

« Hélas ! que sont-ils devenus ? — Ces craintes sont insupportables ; — je veux aller au bois. » A peine le mot dit, — Suzanne se lève de son lit, — comme guérie par un miracle.

Elle s'en va, montant et descendant les coteaux, — et arrive à la fin au bois ; — elle aperçoit ses amis et leur jette un cri de bienvenue. — Ce fut une aussi joyeuse rencontre — qu'il s'en fit jamais dans la chrétienté.

Les chouettes finissent à peine leur der-

nier chant — au moment où nos quatre voyageurs retournent au logis ; — les chouettes ont ululé tout le long de la nuit ; — mon chant a commencé avec les chouettes, — avec les chouettes qu'il finisse.

Car tandis que tous ensemble retournent au logis, — Betty s'écria : « Dis-nous donc, Johnny, je te prie, — où tu as été toute cette longue nuit, — ce que tu as entendu, ce que tu as vu : — et fais bien attention, Johnny, à nous dire la vérité. »

Or Johnny tout le long de la nuit avait entendu — les chouettes s'égosiller à leurs mélodies concertantes ; — sans doute aussi il avait vu la lune, — car il était resté au clair de lune — de huit heures du soir à cinq heures du matin.

Ainsi donc, à la question de Betty, il — répondit avec l'assurance d'un voyageur, — (je vous répète ici ses propres paroles) : — « Les coqs ont chanté hou-hou ! hou-hou ! — et le soleil a brillé tout froid ! »

Ainsi répondit Johnny dans son orgueil, — et ce fut toute l'histoire de son voyage.



XXII

LA MÈRE BLAKE ET HARRY GILL

HISTOIRE VRAIE

Eh ! qu'y a-t-il donc ? qu'y a-t-il donc ? — De quelle maladie souffre le jeune Harry Gill, — pour que ses dents claquent toujours, — claquent, claquent, claquent toujours ? — Harry ne manque pourtant pas de gilets — de bon molleton gris ou de flanelle fine ; — il a sur le dos une couverture — et assez d'habits pour étouffer neuf personnes.

Mars, décembre ou juillet, — tous les mois se ressemblent pour Harry Gill ; — ses voisins disent, et disent sans mentir, — que ses dents claquent, claquent toujours. — La nuit, le matin, le jour, — toutes les heures se ressemblent pour Harry Gill ; — en plein soleil ou au clair de lune, — ses dents claquent, claquent toujours.

Le jeune Harry était un joyeux fermier ; — personne n'avait des membres aussi solides que les siens. — Ses joues étaient rouges comme le trèfle incarnat ; — sa voix était aussi forte que celle de trois hommes. — La vieille mère Blake était vieille et pauvre, — mal

nourrie, légèrement vêtue, — et quiconque passait devant sa porte, — pouvait voir combien sa cabane était pauvre.

Tout le jour elle filait dans son pauvre logis ; — quant à ses trois heures de travail la nuit, — hélas ! ce n'est guère la peine d'en parler ; — elles n'en valaient pas la chandelle. — Eloignée de la place abritée du village, — elle habitait le côté nord d'un coteau, — où végétaient sous le vent de mer de maigres aubépines — et où les gelées blanches fondaient difficilement.

Pour faire bouillir leur soupe au même foyer, — deux pauvres vieilles femmes, comme j'en ai vu, — se réunissent souvent dans la même petite chaumière ; — mais elle, pauvre femme, demeurait seule. — Cela marchait encore quand arrivait l'été, — avec ses longs jours chauds et lumineux : — alors sur son seuil la bonne vieille — restait assise, gaie comme pinson.

Mais quand la glace enchaîne nos rivières, — oh ! alors comme ses vieux os tremblaient ! — Vous auriez dit, si vous l'aviez rencontrée, — que c'était un temps bien dur pour la mère Blake. — Ses soirées alors étaient tristes et sombres ; — son cas était pénible, comme vous pouvez penser : — le froid la faisait mettre au lit — et là le froid l'empêchait de fermer l'œil.

Quelle joie pour elle chaque fois qu'en hiver — les vents avaient fait rage pendant la nuit, — éparpillant maints gros éclats de bois — et mainte branche morte. — Et pourtant,

malade ou bien portante, elle n'eut jamais, — comme peut en témoigner quiconque l'a connue, — une provision de tourbe ou de fagots empilés — pour se chauffer trois jours durant.

Or donc, quand le froid était par trop cuisant — et pénétrait ses pauvres vieux os, — pouvait-il y avoir quelque chose de plus tentant — pour la mère Blake qu'une vieille haie ? — Et de temps en temps, il faut bien l'avouer, — quand ses vieux os étaient gelés et transis, — elle quittait son feu ou quittait son lit — pour rôder autour de la haie de Harry Gill.

Or Harry avait longtemps soupçonné — ces méfaits de la vieille mère Blake ; — il jura que s'il pouvait l'y prendre, — il saurait se venger d'elle. — Et souvent quittant son bon feu, — il allait errer par les champs, — et là, malgré la nuit, la bise et la neige, — il s'embusquait pour attraper la vieille mère Blake.

Une fois, derrière une meule d'orge, — Harry s'était ainsi blotti pour guetter : — la pleine lune brillait claire — et la gelée faisait craquer le chaume sur le sol. — Il entend un bruit... il est tout oreilles... — encore... sur la pointe du pied, en bas du coteau, — il descend doucement... C'est la mère Blake : — elle est dans la haie de Harry Gill !

Il fut bien aise de l'y prendre : — la mère Blake tirait une branche après l'autre ; — il se tint derrière un bouquet de sureaux, — jusqu'à ce qu'elle eût rempli son tablier. — Quand elle se retourna avec sa charge — pour regagner

le sentier, — il s'élança en criant — et bondit sur la pauvre mère Blake.

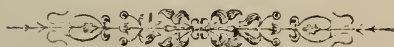
Il la saisit durement par le bras, — par le bras il la tint ferme, — durement par le bras il la secoua, — en criant : « Je vous y prends à la fin ! » — Alors la mère Blake, qui n'avait rien dit, — laissa tomber le fagot de son tablier ; — et s'agenouillant sur le menu bois, elle fit une prière — à Dieu notre juge suprême.

Elle le pria, en levant ses mains flétries, — tandis que Harry la tenait par le bras : — « O Dieu, dont les oreilles ne sont jamais fermées, — faites que jamais il ne puisse se réchauffer ! » — La froide, froide lune brillait au-dessus de sa tête, — quand, sur ses genoux, la mère Blake pria ainsi. — Le jeune Harry entendit ces mots : — il s'éloigna, glacé de froid.

Tout le lendemain il se plaignit — d'avoir froid, d'être gelé ; — son visage était triste, son cœur chagrin, — ah ! quel jour pour Harry Gill ! — Ce jour-là il mit une redingote — et ne s'en trouva nullement plus chaud ; — le jeudi il en ajouta une autre — et avant le dimanche il en avait trois.

Tout fut en vain, soins inutiles ! — on épingla sur lui des couvertures ; — mais ses dents et ses mâchoires claquèrent toujours, — comme une fenêtre mal jointe battue par le vent. — Et la corpulence de Harry disparut ; — et tous ceux qui le voyaient répétaient : « Il est clair — que, si longtemps qu'il vive, — jamais il ne pourra se réchauffer. »

Il ne dit mot à âme qui vive, — jeune ou vieux, couché ou debout ; — mais il se murmure sans cesse à lui-même : — « Le pauvre Harry Gill a bien froid. » — Couché ou debout, le jour et la nuit, — ses dents claquent, claquent toujours. — Et maintenant, vous tous, fermiers, pensez parfois, je vous prie, — à la mère Blake et à Harry Gill.





XXIII

LE BONHEUR D'EDEN-HALL (1)

Sur les pauvres et pittoresques chaumières d'Eden — tombent doucement les rayons de la lune d'été, — qui bai-

(1) Le poète emploie indifféremment les mots de *fées*, *fairies* et *elfes* qui ne sont pourtant pas exactement synonymes. La *fée* est propre aux races latines (esp. : *hada ;* port. : *fada ;* ital. : *fata ;* du latin *fatum*, *fata*, destinée) ; c'est un être féminin anthropomorphe, proche parent de la sorcière. Le second terme, dérivé du premier, est une forme exclusivement anglaise ; il désigne, comme le troisième qui appartient à la mythologie germanique et scandinave, les génies élémentaires et minuscules de l'air, des eaux et des bois, quelque chose comme nos sylphes, nos lutins, nos follets et nos gnomes. Les fairies prennent encore, suivant les localités, les noms génériques de *pixies*, de *goblins*, de *spriggans*, de *brownies*, etc., ou suivant leur élément et leur forme, ceux de *mermen*, de *kelpies*, etc. On trouvera sur eux les renseignements les plus complets dans les *Contes populaires de la Grande-Bretagne* de M. Loys Brueyre. Ils sont le plus souvent représentés comme des esprits familiers aimant à rendre des services et à jouer des tours incognito ; d'autres plus indépendants sont grands danseurs de rondes au clair de la lune ; il est plus rare de les voir transformés en dames et chevaliers. C'est à cette dernière catégorie qu'appartient Obéron, célébré par le vieux poème français de Huon de Bordeaux, par le *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare et surtout par l'*Obéron* de Wieland. Le nom de Titania, latin d'origine

gnent d'une lueur nacrée les tours, — les hautes tours d'Eden-Hall (1).

et donné à Phébé et à Circé, a été parfois remplacé postérieurement par celui de reine Mab. Autour d'eux folâtrent Puck, Ariel, Robin Bon Enfant, etc. « L'esprit batailleur de nos ancêtres les conduisit à défier ces guerriers aériens, dit Sir Walter Scott dans une longue note sur les fairies (MINSTRELSY, *The young Tamlane*) ; et l'on croit encore généralement que celui qui a le courage de se précipiter au milieu d'un festin de fairies et de leur enlever leur coupe ou leur corne à boire, verra cette corne devenir pour lui une véritable corne d'abondance, s'il peut seulement l'emporter de l'autre côté d'une eau courante. » Le baronnet mentionne, à l'appui de son dire, une corne de ce genre offerte à Henri Ier et la coupe des Musgrave ; puis il ajoute : « Cette coupe a pris son nom de *Bonheur d'Eden-Hall* de la prophétie (si ce verre se brise ou tombe, — c'en est fait du bonheur d'Eden-Hall) rappelée dans la ballade burlesque attribuée communément au duc de Warton, mais composée en réalité par Lloyd, l'un de ses joyeux compagnons. Un jour le duc en s'en servant faillit mettre fin au Bonheur d'Eden-Hall ; l'échanson reçut heureusement la coupe dans une serviette au moment où elle s'échappait de la main de Sa Grâce. J'ai ouï dire qu'elle n'est plus exposée à de tels risques, mais que son fond est encore taché de vin. » Cette fin prédite au Bonheur d'Eden-Hall a fourni au poète allemand Uhland le sujet d'une ballade traduite en anglais par le poète américain Longfellow.

(1) « Eden-Hall est un petit village situé sur le côté ouest de la rivière d'Eden (Cumberland). Le château et le domaine appartiennent aux Musgrave — héros d'innombrables ballades — qui ont été les seigneurs de l'endroit depuis le temps de Henri VI... » Hall, *The Book of british ballads*.

Là, solitaire au milieu des ombres croissantes, — une dame est assise à sa fenêtre en treillis ; — elle ravive la flamme vacillante de son flambeau — et parfois tire quelques sons de son luth inutile.

Mais son luth inutile réussit mal — à charmer en ce moment les heures monotones, — et la mélodie semble peu d'accord — avec ses yeux inquiets et son front pensif.

Car, tandis que ses doigs errent sur les cordes, — elle s'arrête souvent au milieu de sa naïve chanson, — pour se plaindre du fâcheux hasard qui retient — Lord Musgrave si longtemps loin d'elle.

Elle épie dans les frôlements du vent — le bruit bien connu du trot de son cheval... — Paix, cœur palpitant ! ce n'était que le cri — et le pas d'un chevreuil éloigné.

Rentrez, madame, dans votre chambre ; trop longtemps a passé — la rosée humide sur votre joue si pâle ; — votre héros chéri dort étendu... — étendu là-bas, dans Russendale !

Le jour a été brûlant, la chasse longue... — Et au moment où le cerf lancé était mis aux abois, — Burbeck reflétait sur ses façades — les lueurs empourprées du jour mourant.

Par mainte vallée Musgrave devait courir, — il devait faire gravir mainte colline à son cheval, — avant que son regard réjoui pût contempler ses — tours et son manoir tapissés de lierre.

Mais le crépuscule s'assombrit... Au-dessus

des bois — commencent à se jouer les lueurs nacrées de la lune — et voilà que la forêt hantée retient — le voyageur dans ses labyrinthes de feuillage.

Nul valet empressé ne se montre à ses yeux ; — il sonne du cor, mais cet appel — ne réveille que l'écho moqueur. Adieu donc pour cette nuit — aux joies familières d'Eden-Hall !

Il attache son cheval à un aune, — il étend ses membres fatigués sur le gazon vert, — et ses paupières appesanties, languissantes, — se ferment doucement dans un sommeil enchanté.

Une prière, un soupir, à peine murmurés, — s'exhalent de ses lèvres dans la brise errante : — l'Ave est pour sa sainte patronne, — le soupir pour la dame de son cœur.

Il fut heureux pour lui qu'au milieu de cette forêt hantée — il se fût couvert du charme de la prière, — de la prière qui oblige les anges du Seigneur — à protéger les humains contre tout danger surnaturel.

A peine la pâle reine de la nuit avait-elle arrêté — son char au-dessus du chêne accoutumé, — que des bruits légers dans l'ombre mystérieuse — réveillèrent de son assoupissement le chevalier endormi.

La crinière de son coursier se dressa d'effroi, — son lévrier blotti grogna de terreur, — et autour de sa tête frissonna la fougère — comme au frôlement de quelque fantôme.

Et pourtant le pâle clair de lune éclairait de

sa lumière sereine — clairières et collines, arbres et fleurs, — et doucement le rossignol gazouillant — modulait sa franche et bizarre mélodie.

Soudain sa voix s'éteint étouffée, et voilà que s'approchent — des sons de flûte, des sonneries de cor, des bruits de harnais ; — une joyeuse cavalcade apparaît : — ce sont les sylphes autour du roi des sylphes.

Douze cents chevaliers elfes et plus — défilent revêtus de soie et d'acier ; — et chacun porte un casque de rubis, — et chacun brandit une lance de diamant.

Et des poursuivants d'armes aux baguettes d'or, — et des ménestrels gentiment ceints d'écharpes et de lauriers, — et des hérauts déployant leurs bannières blasonnées, — et des nains sonnant de la trompette sont aussi là.

Puis douze cents dames modestes, — montées sur des haquenées blanches comme lait, accompagnent leur reine ; — leurs guimpes sont de soie pourpre, — toutes leurs robes de drap vert de Lincoln.

Quelques-unes, merveilleusement costumées, portent — une couronne de saphirs ou de topazes, — d'autres une plume de héron ou de paon — avec des glands qui se balancent.

Et quelques-unes portent des masques, quelques-unes portent des capuchons, — d'autres des turbans éblouissants, d'autres des anneaux précieux, — d'autres enfin avec

le chèvrefeuille embaumé des bois — ont noué leurs chevelures ondoyantes.

De toutes ces nuances, l'ombre obscure — s'émaille sur leur passage, — et les brides ne rendent pas un son — qui ne s'accorde au chant des elfes.

Elles quittent leurs montures ; les chevaliers s'approchent — et l'un après l'autre, dans un bel ordre, — chacun conduit sa dame à la danse... — Les tambours de basque retentissent... la fête enchantée a commencé.

Partout où ils marchent, partout où ils sautent, — s'épanouit une pâquerette ou une campanule ; — et pas une goutte de rosée ne scintille au-dessus de leurs têtes — qui ne tombe au milieu de leurs rondes.

« Dansons ici, dansons là, — dansons autour de notre arbre favori ! — Si maintenant une dame faisait la moue, — elle ne serait qu'une traîtresse et une fâcheuse mégère !

« Des sourires que nous laissons tomber aucun — qui ne s'ajoute au flot montant des félicités humaines : — le bonheur répond à notre appel — dans des nuits aussi douces que celle-ci.

« Dansons ici, dansons là, — dansons autour de notre arbre favori : — si maintenant Obéron lui-même faisait la moue, — il ne serait qu'un traître et fâcheux vilain. »

Ainsi chantent les sylphes. Lord Musgrave écoute — leur douce et perçante mélodie ; il dévore des yeux — la radieuse parade, en

dépit de la crainte — qui pénètre dans son cœur palpitant.

Mais, chut!... le chœur se tait, — la danse s'arrête... Sonnez, hautbois! — Et vivement, tandis que maint flambeau s'allume, — les hérauts rangent les essaims aériens.

Titania abaisse sa baguette de cristal: — sous la voûte de feuillage vert — se dressent des tables, des urnes, des coupes, — pleines d'hydromel, de nectar, de fleurs et de fruits.

Titania est auprès de son roi, chaque chevalier — auprès de la dame de son cœur; le page — se tient derrière son noble seigneur... Charmant — spectacle sur une brillante scène!

Ce sont les perles de la rosée, l'hydromel écumant — ou l'hypocras plus ardent qu'ils savourent, — et de fraises rouges et de mûres bleues, — chaque elfe rafraîchit sa lèvre gourmande.

Dans un doux échange de signes, de hochements de tête et de sourires, — ils entassent les unes sur les autres leurs patènes ornées de gemmes; — et pendant ce temps les chansons joyeuses ne manquent pas — pour couronner les pompes de cette fête.

Un ménestrel nain, vêtu de soie, — était étendu sur un tertre moussu au-dessus duquel — le thym sauvage tissait son treillis odorant, — la violette répandait son riche parfum.

Tandis qu'un page fléchissant le genou devant Obéron — lui présentait la coupe de

wassail (1), le gai petit barde chanta ainsi, — en s'accompagnant de sa harpe d'ivoire :

« A la santé de notre souverain !... Remplis, bel enfant, — cette glorieuse coupe jusqu'au bord ! — C'est la joie... chaque goutte est une joie — qui rit dans la coupe enchantée !

« Cette coupe a été coulée dans le moule d'un enchanteur — au temps où les charmes et les incantations avaient leur plus heureux pouvoir. — A la santé de notre roi dans les bois et les clairières ! — A la santé de notre reine dans les salles et les palais ! »

Ils se lèvent, par milliers ils se lèvent, et leurs voix aiguës — font redire ces acclamations à l'écho de la forêt : — « A la santé de notre roi dans les bois et les clairières ! — A la santé de notre reine dans les salles et les palais ! »

Une pensée soudaine traverse l'esprit de Musgrave... — Que les puissances célestes lui viennent en aide ! — Il s'élance au milieu des gais convives — et enlève la coupe brillante !

De trois grands bonds il a traversé la clairière, — du quatrième il se met à cheval : — « A moi, cheval, ou ton maître est perdu ! — Cours à la rivière prompt comme la foudre ! »

Une clameur s'élève, le poursuit... — chaque elfe a sauté en selle en criant : — « La

(1) Boisson anglaise faite avec de la bière, du sucre et des pommes.

coupe enchantée nous est ravie : — allons ! au combat ! en avant, en avant ! »

Ils sont emportés, comme dans un tourbillon, — le gazon vert tremble sous leurs pas ; — mais l'audacieux Musgrave gagne du terrain, — il approche rapidement du gué de la rivière.

Un millier de carquois font autour de lui pleuvoir — leurs flèches avant qu'il puisse atteindre la rive ; — mais quand il a gagné l'autre bord, — le vent au passage lui apporte ce chant :

« Honneur à ta bannière, hardi chevalier ! — Mais si cette coupe tombe ou se brise, — c'en est fait de tes triomphes dans les combats ! — c'en est fait du bonheur d'Eden-Hall ! »

La forêt s'éclaircit, il sonne du cor... — — Rochers, bois et eau se renvoient cet appel ; — et bientôt, comme apportés par l'écho, — ses braves écuyers le rejoignent au galop.

C'est le crépuscule du jour ; dans les tours d'Eden — une mère se penche sur son enfant, — écoutant, parmi le chuchotement des bosquets, — les bruits qui viennent de la rivière.

Un murmure monte l'escalier... — c'est une voix grave et douce, — qui dissipe les inquiétudes de la femme — et réjouit le cœur de la mère.

« Dors doucement, enfant ! dit cette voix, — mais si la coupe tombe ou se brise, — c'en est fait de tes triomphes dans les com-

bats ! — c'en est fait du bonheur d'Eden-Hall ! »

Des années et des années ont pris leur vol, — la fortune est toujours esclave des Musgrave : — à eux les triomphes dans les combats ! — à eux le bonheur d'Eden-Hall !





XXIV

MAUD MULLER

Maud Müller, en un jour d'été, — râtelait le pré embaumé de foin.

Sous son chapeau déchiré rayonnait la splendeur — d'une beauté naïve et d'une rustique santé.

Elle travaillait en chantant, et à son insouciante gaieté — l'oiseau moqueur répondait du haut de son arbre.

Mais quand elle regardait au loin vers la ville, — blanche, inclinée au penchant de la colline,

Le doux chant se taisait et une vague inquiétude, — un désir indéfinissable remplissait son cœur...

Le désir qu'elle osait à peine s'avouer — de quelque chose de mieux que ce qu'elle connaissait.

Cependant le juge descendit lentement le long du sentier, — en caressant la crinière brune de son cheval.

Il retint la bride à l'ombre — des pommiers pour saluer la jeune fille

Et demander un peu de l'eau du ruisseau qui coulait — dans la prairie, à travers le chemin.

Elle se pencha au-dessus de la fraîche fontaine jaillissante — et remplit pour lui son petit gobelet d'étain.

Et elle rougit en le lui tendant ; elle baissa les yeux — sur ses pieds nus et sur sa jupe rapiécée.

« Merci, dit le juge. Meilleur breuvage, — offert par plus jolie main, n'a jamais été bu. »

Il parla de l'herbe, des fleurs, des arbres, — des oiseaux chanteurs, des abeilles murmurantes ;

Puis il parla des foins et se demanda si — ce nuage au couchant amènerait du mauvais temps.

Et Maud oublia sa jupe déchirée aux ronces, — et ses jolis pieds nus et brunis :

Elle écoutait, tandis qu'un doux étonnement — se peignait dans ses yeux bruns aux longs cils.

A la fin, comme quelqu'un qui pour s'attarder — cherche en vain une excuse, il s'éloigna.

Maud Müller le regarda en soupirant : « Pauvre fille ! — que ne puis-je épouser le juge !

« Il m'habillerait en soie si fine ! — Il ferait mon éloge et boirait à ma santé à la fin de ses repas.

« Mon père porterait un habit de beau drap, — mon frère n'irait plus sur l'eau qu'en bateau verni.

« Je donnerais à ma mère des robes jolies, splendides, — et bébé aurait chaque jour un nouveau jouet.

« Je nourrirais ceux qui ont faim, j'habille-

rais les pauvres — et personne ne quitterait ma porte sans me bénir. »

Le juge regarda en arrière en montant la côte — et vit Maud Müller immobile.

« Je n'ai jamais eu la chance de rencontrer — plus gracieuse taille, plus doux visage.

« Et ses réponses modestes, son air aimable — disent qu'elle est aussi bonne et aussi sage que belle.

« Que n'est-elle à moi et que ne suis-je en ce moment, – comme elle, un faneur de foin !

« Plus de balance hésitante entre le juste et l'injuste, — plus d'ennuyeux avocats aux langues intarissables !

« Mais le mugissement des bœufs et le chant des oiseaux, — et le bonheur des paroles de paix et d'amour ! »

Puis il pensa à ses sœurs, fières et froides, — à sa mère, orgueilleuse de son rang et de sa fortune.

Refermant donc son cœur, le juge poussa son cheval — et Maud resta solitaire dans la plaine...

Mais les avocats sourirent ce jour-là, — quand il fredonna, au tribunal, une vieille chanson d'amour ;

Et la jeune fille rêva auprès de la source, — jusqu'à ce que la pluie tombât sur le trèfle épars.

Il épousa une femme très-richement dotée — qui vécut pour la mode comme lui pour le pouvoir.

Souvent pourtant, à la brillante clarté de

son foyer de marbre, — il voyait une image aller et venir,

Et les yeux bruns de la douce Maud Müller — le regardaient avec leur naïf étonnement.

Souvent quand le vin rouge remplissait son verre,— il eût désiré l'échanger pour l'eau pure du bord du chemin.

Et dans son salon somptueux il fermait les yeux — pour rêver prairies et fleurs de trèfle.

Et l'homme fier soupirait dans sa peine secrète : — « Ah ! que n'ai-je encore ma liberté !

« Ma liberté, comme au jour où j'arrêtai mon cheval — auprès de cette jeune fille aux pieds nus qui râtelait son foin. »

Pour elle, elle épousa un homme ignorant et pauvre, — et de nombreux enfants jouèrent autour de sa porte.

Mais le souci et la peine, et les douleurs de l'enfantement, — laissèrent leurs traces sur son cœur et sur son visage.

Et souvent, quand le soleil d'été brillait et brûlait — sur le bout de pré où gisait le foin nouvellement fauché,

Et quand elle entendait la petite source ruisseler, — à travers la pierre, sur le chemin,

Sous l'ombre du pommier, comme jadis, — elle voyait un cavalier retenant la bride :

Et baissant la tête avec une grâce timide, — elle sentait les yeux du cavalier arrêtés complaisamment sur son visage.

Parfois les murs de son étroite cuisine — s'élargissaient en magnifiques salons,

L'ennuyeux rouet se changeait en musique,

— la chandelle resplendissait comme un lustre,

Et à la place de celui qui, assis au coin de la cheminée, — sommeillait et grognait sur sa pipe et son broc,

Elle voyait à ses côtés une forme virile, — et la joie était son devoir, l'amour sa loi.

Puis elle reprenait le fardeau de sa vie — en se disant seulement : « Il aurait pu en être ainsi ! »

Plaignez la jeune fille, plaignez le juge ! — le riche mécontent et l'humble souffre-douleur !

Que Dieu ait pitié de tous deux ! ait pitié de nous tous, — qui nous rappelons en vain les rêves de notre jeunesse !

Car de tous les mots qu'on peut dire ou écrire — les plus tristes sont : « Il aurait pu en être ainsi ! »

Ah ! oui, pour nous tous quelque douce espérance gît — profondément ensevelie loin des yeux des hommes :

Dieu veuille que là-haut les anges puissent — enlever la pierre de son sépulcre !



XXV

LADY CLARE (1)

C'était au temps où les lis fleurissent — et où les nuées sont au plus haut des airs ; — Lord Ronald amena une biche blanche comme lis — dont il fit cadeau à sa cousine Lady Clare.

Je gagerais qu'ils se quittèrent sans brouille : — amoureux depuis longtemps fiancés, — ils doivent s'épouser le lendemain matin. — Que Dieu bénisse ce jour !

« Il ne m'aime pas pour ma naissance, — ni pour mes beaux et vastes domaines ; — il m'aime pour ce que je vaux par moi-même, — et c'est ce qu'il faut, » dit Lady Clare.

Sur ce entra la vieille Alice, la nourrice, — qui demanda : « Qui est-ce qui vient de te quitter ? » — « C'est mon cousin, dit Lady Clare ; — nous nous marions demain. »

« Dieu soit béni ! dit Alice, la nourrice, — de ce que tout s'arrange si juste et si bien : — Lord Ronald est l'héritier de tous vos do-

(1) M. J.-T de Saint Germain a pris dans cette ballade l'idée première de l'une de ses charmantes nouvelles.

maines, — et vous n'êtes pas Lady Clare. »

« Nourrice, nourrice, as-tu perdu l'esprit ? — dit Lady Clare ; quelles folies racontes-tu là ? » — « Comme Dieu est au ciel, reprit Alice, la nourrice, — je dis la vérité : vous êtes ma fille.

« La fille du vieux comte est morte sur mon sein. — Aussi vrai que je vis de pain, je dis la vérité ! — Je l'ensevelis comme mon cher petit enfant — et je mis mon enfant à sa place. »

« Tu as agi honteusement, honteusement, — ô mère, dit-elle, si cela est vrai, — en privant le meilleur homme sous le soleil — pendant tant d'années de ce qui lui appartient. »

« Allons donc, mon enfant ! dit Alice, la nourrice. — Sur votre vie, gardez seulement le secret — et tout ce que vous avez reviendra à Lord Ronald, — lorsque vous serez mari et femme. »

« Si je suis née mendiante, dit-elle, — je parlerai ; le mensonge me fait peur. — Ote-moi, ôte-moi cette agrafe d'or — et jette aussi ce collier de diamants. »

« Non, certes, mon enfant, dit Alice, la nourrice, — gardez seulement le secret autant que vous le pourrez. » — Elle dit : « Non pas ; mais je saurai — si un homme peut être fidèle. »

« Être fidèle ? Non, certes, dit Alice la nourrice, — cet homme réclamera son dû. » — « Et il l'aura, répliqua la dame, — quand je devrais mourir cette nuit. »

« Donne seulement un baiser à ta pauvre mère ! — Hélas ! mon enfant, si j'ai failli, c'est pour toi. » — « O mère, mère, mère, dit-elle, — tout cela me semble si étrange.

« Voici pourtant un baiser pour ma bonne mère, — ma bonne mère, s'il en est ainsi. — Mets ta main sur ma tête — et bénis-moi, mère, avant que je parte. »

Elle se vêtit d'une robe de paysanne, — ne voulant pas être plus longtemps Lady Clare. — Elle s'en alla par la vallée, par la colline, — avec une simple rose dans ses cheveux.

La biche blanche comme lis qu'avait amenée Lord Ronald — s'élança de l'endroit où elle reposait, — mit sa tête dans la main de la jeune fille — et la suivit tout le long du chemin.

Lord Ronald descend de sa tour : — « Ah ! Lady Clare, pourquoi cet odieux déguisement ? — Pourquoi venez-vous vêtue en fille de village, — quand vous êtes la fleur de cette terre ? »

« Si je suis vêtue en fille de village, — je suis mise suivant ma condition : — je suis née mendiante, dit-elle, — et je ne suis pas Lady Clare. »

« Ne vous jouez pas de moi, dit Lord Ronald, — car je suis à vous corps et âme. — Ne vous jouez pas de moi, dit Lord Ronald ; — je ne puis comprendre votre énigme. »

Alors elle se redressa fièrement. — Son cœur ne faillit pas en elle : — regardant Lord

Ronald dans les yeux, — elle lui conta l'histoire de sa nourrice.

Il éclata d'un rire de joyeux dédain, — il se retourna et l'embrassa sur place : —« Si vous n'êtes pas l'héritière née — et si je suis, dit-il, le plus proche parent...

« Si vous n'êtes pas l'héritière née — et si je suis, dit-il, l'héritier légitime, — nous devons nous marier demain matin, — et vous serez toujours Lady Clare. »



XXVI

LE LORD DE BURLEIGH [1]

A son oreille il murmure gaiement : — « Si mon cœur doit se fier aux apparences, — jeune fille, je t'ai longtemps épiée, — et je crois que tu as quelque amour pour moi. »

Elle répond d'une voix bien basse : — « Il n'est personne que j'aime comme toi. » — Lui n'est qu'un peintre de paysage, — elle qu'une fille de village.

Sur ces lèvres qui balbutient amoureusement — le brave garçon presse les siennes. — Il la conduit à l'église du village — et tous deux quittent le toit paternel.

« Je ne puis te faire de cadeau de noce ; — je n'ai que peu à donner à ma femme. — L'amour parera notre chaumière, — et je t'aime plus que la vie. »

Ils longent des parcs et des maisons de garde, — ils voient se dresser au loin des

(1) Le même sujet, qui rappelle celui de *Lizzie Lindsay,* se retrouve dans les *Mélodies irdandaises*. Thomas Moore dit à ce propos : « Cette ballade m'a été suggérée par une anecdote, aussi connue que touchante, concernant une famille noble d'Angleterre. »

manoirs princiers ; — les feuillages d'été balancés sur leurs têtes — remplissent l'air de doux murmures.

S'arrachant à de profondes rêveries, — il dit à celle dont le cœur est à lui : — « Visitons ces splendides demeures — où vivent les nobles et les riches. »

Elle marche donc à ses côtés, — tandis qu'il cause amoureusement ; — elle admire toutes les belles et magnifiques choses — qui séparent leurs deux logis :

Des parcs tout ombreux de chênes et de châtaigniers, — des parcs et de grands jardins bien ordonnés, — d'antiques manoirs de seigneurs et de dames, — séjours de faste et de plaisir.

Tout ce qu'il lui montre le lui rend plus cher : — elle semble n'en désirer que davantage — ce cottage dont ils doivent approcher — et où tous deux doivent passer leurs jours.

Oh ! comme elle l'aimera fidèlement ! — Elle lui fera un logis si plaisant ! — Elle arrangera toutes choses comme il faut, — dès qu'ils seront sous son toit.

Telle est la grande joie de son cœur, — quand elle aperçoit un portail — monumental, orné d'armoiries ; — elle franchit le seuil.

Elle voit un château plus imposant — que tous ceux qu'elle a vus jusqu'alors ; — de nombreux serviteurs en livrée de fête — accourent à la porte pour le saluer.

Ils baissent la voix d'un ton respectueux, — lorsqu'ils répondent à son appel ; — lui

s'avance d'un pas plus ferme — et la conduit de salle en salle.

Et comme elle s'étonne inquiète, — sans pouvoir comprendre ce que cela signifie, — il se retourne et dit, fier et doux : — « Tout ceci est à moi et à toi. »

C'est là que vit, magnifique et généreux, — le beau et noble Lord de Burleigh ; — aucun seigneur dans tout le comté — n'est aussi grand seigneur que lui.

Soudain la rougeur inonde — son doux visage du front au menton ; — elle rougit comme de honte, — son cœur est tout troublé.

Puis sa face tout entière — redevient pâle comme la mort ; — mais il l'étreint en amoureux — et calme son cœur par l'amour.

Elle lutta donc contre sa faiblesse, — quoique par instants son esprit s'affaissât ; — elle façonna son cœur avec une modestie de femme — à tous les devoirs de son rang.

Son époux était plein de bonté pour elle, — et telle était sa propre douceur d'humeur, — qu'elle devint une noble dame — et qu'elle gagna l'affection de tous.

Mais un trouble pesait sur elle — et l'inquiétait nuit et jour, — c'était le fardeau de cette grandeur — pour laquelle elle n'était pas née.

Elle devint faible et de plus en plus faible ; — elle murmurait : « Ah ! que n'est-il — encore le peintre de paysage — qui m'a pris mon cœur ! »

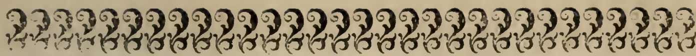
Elle languit, languit, sous ses yeux : — elle lui échappait peu à peu. — Elle lui donna d'abord trois beaux enfants, — puis, avant son temps, elle mourut.

Pleurant, pleurant, le jour et la nuit, — allant et venant par son manoir, — grandement s'affligea le Lord de Burleigh, — de Burleigh-house, près la ville de Stamford (1).

Et il vint la regarder ; — il la regarda et dit : — « Apportez et mettez-lui la robe — qu'elle avait à notre mariage. »

Puis ses gens, marchant doucement, — portèrent son corps en terre : elle était vêtue — de la robe qu'elle avait à son mariage, — pour que son esprit pût reposer en paix.

(1) Petite ville du comté de Lincoln.



XXVII

ROMANCE DU NID DE CYGNE

La petite Ellie est assise toute seule, — parmi les hêtres d'une prairie, — sur le gazon, près du ruisseau, — et les arbres font pleuvoir — les ombres de leurs feuilles — sur son visage et sur ses cheveux d'or.

Elle a jeté son chapeau près de là — et elle a plongé ses pieds — dans le courant de l'onde claire. — Maintenant elle les tient nus — dans ses mains, tout luisants et ruisselants, — et se berce avec nonchalance.

La petite Ellie est assise toute seule, — et son léger sourire qui s'épanouit — remplit le silence comme un babillage, — tandis qu'elle réfléchit à ce qu'elle doit faire — et se choisit les plus douces joies — pour son prochain avenir.

Dans son sourire la petite Ellie — se choisit...: « Je veux avoir un amoureux — chevauchant sur le coursier des coursiers : — il m'aimera sans félonie, — et je lui montrerai — le nid de cygne parmi les roseaux.

« Et le coursier sera rouan, — et l'amoureux sera gentilhomme, — avec des yeux à

faire pâmer ; — et le luth dont il jouera — remplira les dames de trouble, — de même que son épée frappera les hommes à mort.

« Et le coursier sera ferré — tout en argent, caparaçonné d'azur, — et sa crinière volera au vent ; — et ses sabots sur le gazon — étincelleront dans un galop cadencé, — si bien que les bergers se retourneront pour le voir.

« Mais mon amoureux oubliera — toute la splendeur de son équipage — en regardant ma figure. — Il dira : « Enchanteresse, tes yeux — sont le sanctuaire où mon âme se complaît — et je m'agenouille ici à ta merci ! »

« Alors, oui, alors il s'agenouillera bien bas, — et auprès de lui le coursier rouan — aura l'air de comprendre, — jusqu'à ce que je réponde : « Levez-vous et partez ! — Car il faut que le monde aime et redoute — celui à qui j'accorderai mon cœur et ma main. »

« Alors il se lèvera bien pâle ; — je sentirai sur mes lèvres trembler — un *oui* que je ne dirai pas ; — et pourtant en fière demoiselle : « Adieu ! » — murmurerai-je, au lieu d'avouer : — « Faites demain digne d'aujourd'hui. »

« Alors il chevauchera parmi les collines — vers le vaste univers de l'autre côté du ruisseau, — pour y redresser tous les torts, — pour courber les mauvaises volontés, — et pour vider son large carquois — contre les méchants ours.

« Trois fois un jeune page — traversera la

rivière en nageant et gravira la montagne, — et s'agenouillera à mes pieds : — « Mon maître vous envoie ce gage, — ma dame, pour obtenir votre pitié ! — Que lui donnerez-vous en retour ? »

« Et la première fois je lui enverrai — une rose blanche pour guerdon ; — et la seconde fois, un gant ; — mais la troisième fois... renonçant à mes hauteurs, je répondrai : « Le pardon, — s'il vient me demander mon amour. »

« Alors le jeune page courra, — alors mon amoureux galopera plus vite, — jusqu'à ce qu'il tombe agenouillé à mes pieds : — « Je suis le fils aîné d'un duc, — des milliers de serfs m'appellent leur maître, — mais, ô mon amour, je n'aime que toi ! »

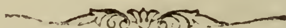
« Il me baisera sur les lèvres — alors, et me conduira, comme mon fiancé, — au milieu des assemblées où on louera ses exploits : — et quand nos cœurs seront liés par une même foi, — je lui montrerai — le nid de cygne parmi les roseaux. »

La petite Ellie, avec son sourire — encore inachevé, se leva gaiement, — rattacha son chapeau, remit ses souliers — et revint à la maison par un long détour, — pour voir seulement, comme elle le faisait chaque jour, — combien il y avait d'œufs nouveaux en plus des deux œufs.

Passant à travers le taillis d'ormeaux, — le cœur léger, elle remonte les détours du ruisseau — et suit le sentier de l'oseraie ; — elle

se penche en avant des branches et s'arrête. — Hélas ! le cygne sauvage s'est enfui — et un rat a rongé les roseaux.

Ellie s'en alla tristement, lentement, à la maison. — Trouva-t-elle jamais son amoureux — au coursier des coursiers rouan, — en vérité, je ne sais ; mais je sais bien — qu'elle ne put jamais lui montrer, non jamais, — le nid du cygne parmi les roseaux.





XXVIII

AU CAMP FRANÇAIS

Vous savez que nous autres, Français, nous avons pris d'assaut Ratisbonne. — A un mille ou deux de là — sur une petite éminence, Napoléon — se tenait, le jour de l'attaque ; — le cou tendu en avant, vous pouvez vous le représenter, — les jambes écartées, les bras croisés derrière le dos, — comme pour balancer son front incliné — et accablé par sa pensée.

Juste au moment où il se disait peut-être : « Mes plans — dans leur essor peuvent tomber à terre, — si seulement mon général Lannes — hésite à ce mur là-bas... » — voilà que dans la fumée des batteries émergea — un cavalier bondissant — au grand galop ; et il ne tira pas la bride — avant d'avoir atteint la colline.

Alors il sauta à terre souriant de plaisir — et se tint debout. — Il atteignait juste la crinière de son cheval, c'était un enfant. — A peine eussiez-vous pu soupçonner... — (Il se serrait si fort les lèvres — qu'il n'en sortait qu'un peu de sang.) — Il vous fallait regar-

der à deux fois pour voir que sa poitrine — était comme percée de part en part.

« Oui, cria-t-il, mon Empereur, grâce à Dieu — nous vous avons pris Ratisbonne! — Le maréchal est sur la place du marché — et vous pouvez y venir — voir votre aigle étendre ses ailes — là où pour ma plus grande satisfaction — je l'ai perchée ! » L'œil du maître étincela : ses plans — reprirent leur essor comme une flamme sous le vent.

L'œil du maître étincela, puis aussitôt — s'adoucit : ainsi se voile — d'une taie l'œil de l'aigle — quand expire son aiglon meurtri. — « Vous êtes blessé! » — « Non. » Dans son orgueil de soldat — touché au vif, il dit : — « Je suis tué, sire ! » Et aux pieds du maître — l'enfant souriant tomba mort.

NOTICES

Sur les poètes cités dans ce volume.

BARNARD (Lady), née en 1750, morte en 1825. Anne Lindsay, fille de Jacques comte de Balcarres, épouse de Sir Andrew Barnard, n'a jamais publié que son *Vieux Robin Gray,* 1772.

BROWNING (Robert), né en 1812. Ses tragédies *Paracelse*, *Strafford, Sordello*, etc., et des poésies lyriques et narratives, contiennent des morceaux admirables, mais l'ensemble en est bizarre de conception et obscur de style.

BROWNING (Elisabeth Barrett, mistress), née en 1809, morte en 1861 ; épouse du précédent. Femme d'une rare érudition, Mrs. Browning était encore un poète de premier ordre. On a d'elle une traduction du *Promothée enchaîné*, d'Eschyle, 1833 ; des poésies lyriques et narratives, 1844 ; un roman en vers, *Aurora Leigh,* 1856.

COWPER (William), né en 1731, mort en 1800 ; poète doux et timide, d'une sensibilité maladive,

deux fois atteint de folie, qui ne publia ses premiers vers qu'à l'âge de cinquante ans. Lady Austen lui ayant un jour conté pour le distraire une histoire de nourrice, il en fit *John Gilpin* dont la grosse gaieté détonne dans son œuvre austère et délicate ; ce f.t pourtant cette ballade qui commença sa popularité. On a encore de lui des poésies diverses, *la Tâche*, une traduction d'Homère, des lettres fort estimées, etc.

PERCY (Thomas), né en 1728, parent des Percy du Northumberland ; mort en 1811, évêque de Dromore, en Irlande. Profond et charmant érudit, il a d'abord publié des traductions du chinois et de l'islandais, puis son célèbre recueil de vieilles poésies anglaises, *Reliques of Ancient English Poetry* (1765), qui a ressuscité la ballade en Angleterre et même, par l'intermédiaire de Herder et de Bürger, en Allemagne.

SCOTT (Sir Walter), né en 1771, à Edimbourg ; mort en 1832. Il débuta par des traductions et imitations du poète allemand Bürger et rima ensuite quelques ballades originales, dont deux au moins, *Glenfilas* et *Lochinvar*, sont encore connues. Puis il fit paraître un précieux recueil de ballades populaires des frontières d'Ecosse, *Minstrelsy o the scottish Border*, 1802-3. En 1805, il s'acquit une grande réputation de poète par *le Chant du dernier Ménestrel,* bientôt suivi de *Marmion*, de la *Dame du lac,* etc. Mais en 1814, le succès de son premier roman arrachait définitivement à la poésie l'auteur de *Waverley* pour en faire le fé-

cond et charmant romancier que tout le monde connaît.

Tennyson (Alfred), né en 1810; le prince des poètes anglais contemporains; a succédé à Wordsworth comme poète lauréat. Il a publié des poésies lyriques, 1830-1832; la *Princesse,* 1847; *In Memoriam; Maud; Enoch Arden; les Idylles du Roi,* dont l'ensemble reproduit toute la légende du roi Arthur; deux tragédies; et tout récemment des *Ballades*, qui n'ont guère de la ballade que le nom. Les quatre plus anciens poèmes des *Idylles du Roi* ont été illustrés par M. Gustave Doré et traduits en français par M. Francisque Michel.

Whittier (John Greenleaf), né en 1808, à Haverhill, Etats-Unis; a publié un certain nombre de poèmes et de recueils de poésies: *Mogg Megone*, 1836; *Ballades, la Fiancée de Pennacook, Légendes de la Nouvelle-Angleterre,* etc.

Wiffen (Jeremiah Holme), né en 1792, mort en 1836; a publié, en 1812, *Poèmes par trois amis,* en collaboration avec le Dr Brown et le Dr Raffles; puis *Heures du Parnasse; Julia Alpinula;* des traductions de Garcilaso de la Vega et de la *Jérusalem délivrée*, etc.

Wordsworth (William), né en 1770, mort en 1850. Auteur de nombreux petits poèmes lyriques, descriptifs et narratifs, dont les premiers parurent dès 1793. Il faut citer la *Biche blanche de*

Rylstone (1813), l'Excursion, une grande quantité de sonnets. Wordsworth forma avec ses amis Coleridge et Southey l'école lakiste, ainsi nommée des lacs du Cumberland près desquels tous trois s'étaient établis, et succéda à Southey comme poète lauréat.



TABLE DES MATIÈRES



		Pages.
AVANT-PROPOS		1
I	L'héritier de Linne	1
II	La chasse du Cheviot	8
III	Lord Thomas et la blonde Ellinor	19
IV	La belle Margaret et son cher William	22
V	Sir Patrick Spens	26
VI	Le bel Autour	31
VII	Adam Bell, Clym de la Clough et William de Cloudesly	37
VIII	Edouard! Edouard!	59
IX	Lord Beichan	61
X	Graham et Bewick	70
XI	Robin Hood et le mendiant	77
XII	Notre paysan	91
XIII	Lizzie Lindsay	95
XIV	Le roi Edouard IV et le tanneur de Tamworth	101
XV	Kinmont Willie	108
XVI	Le joueur de harpe de Lochmaben	116

